

Ne boudons pas l'esprit de fantaisie

Un matin de décembre, lors des premiers jours de l'Avent, inspirée par je ne sais quel esprit de fantaisie, j'ai décidé de changer de chemin pour me rendre au travail. Cet esprit qui me voulait sûrement du bien m'a ainsi mise sur la route d'une connaissance. Et, nous voici, deux femmes se retrouvant par un coup du hasard et s'embrassant sur ce coin de trottoir, toutes deux savourant le goût heureux des rencontres inopinées.

Après ces retrouvailles fortuites, les embrassades de deux autres femmes sont remontées à ma mémoire, celles de Marie et d'Élisabeth qui ont accepté un jour d'emprunter un autre chemin que celui qui se dessinait pour elles. En son âge avancé, Élisabeth aurait pu s'estimer quitte du devoir de fécondité et goûter le repos des vieux jours ; et, face au défi d'une grossesse imprévue, Marie était toute légitime à s'en tenir à la fidélité envers la marche habituelle des choses et donc à refuser cette charge. Mais voilà pourtant que, confiantes, elles ont accepté de jouer le jeu de l'inattendu. Bien leur en prit. L'imprévu ouvre des failles par lesquelles la grâce s'invite dans nos vies pour notre bien et celui des autres ; quand c'est le moment, il faut savoir quitter la grand-route. Il en est de même pour nos habitudes intérieures que nous devons apprendre à déposer. Nous sommes si souvent enclins à transformer les dons spirituels en assurance vie, afin de faire venir Dieu par les recettes qui nous semblent éprouvées. Or, en ce domaine, toutes les assurances finissent par s'envoler. Si nous nous accrochons à nos habitudes, nous nous rendons insensibles au souffle qui, un jour, nous signifie qu'il est temps d'emprunter un autre chemin, celui au bout duquel se trouve une joie nouvelle qui nous attend. Comme Marie et Élisabeth, ne boudons pas les surprises de l'Esprit.

7 Pour un accompagnement sans emprise

La rédaction

8 L'accompagnateur, à sa juste place

Luisa Curreli

Qu'est-ce que l'accompagnement spirituel ? De quel type de relation s'agit-il ?
Quels sont ses contours et sa visée ?

13 Respectons le sanctuaire qu'est la conscience

Adrien Candiard

La conscience de l'autre est fragile et il est aisé de la saccager. Tous les accompagnateurs doivent dès lors rester vigilants.

17 Accompagner, dans la foi

Bruno Régent

La tradition ignatienne offre de précieux repères aux accompagnateurs, en particulier dans les *Exercices spirituels*.

26 Pour faire grandir en liberté

Danielle Eon

La mission de l'accompagnateur est de veiller à ce que le chemin des personnes accompagnées soit un chemin de liberté.

34 Chemins d'une emprise spirituelle

Remi de Maindreville

Comme toute relation humaine, l'accompagnement spirituel peut être perverti. Quels sont les voies de cette tentation et ses garde-fous ?

43 Quand la Bible raconte l'abus de pouvoir...

André Wénin

À travers ses récits, la Bible met en évidence des mécanismes d'abus de pouvoir, conscients ou non...

PRATIQUES ET RÉCITS

**92 Cinéma
et spiritualité**

Geneviève Roux

116 LIRE ET MÉDITER**127 SE FORMER,
S'INFORMER**

RECHERCHES IGNATIENNES

**106 La manière
d'être des jésuites**

Arturo Sosa

50 L'emprise ordinaire d'un médecin ordinaire

Anne-Claire Alessis

Dans la relation entre médecin et patient, le risque d'abus de pouvoir ou de conscience existe également. Quels sont les moyens de s'en prémunir ?

56 Là où naît le risque de l'emprise

Isabelle Le Bourgeois

L'expérience de la psychanalyse éclaire ce qui se passe dans toute relation d'aide. Quel est le terreau sur lequel peut naître l'emprise ?

67 Restaurer la confiance

Anne-Marie Aitken et Jean-Jacques Guillemot

Pour une personne ayant vécu une emprise ou un abus, l'accompagnement spirituel peut être un lieu où renaît la confiance.

75 Jésus accompagnateur ?

Joëlle Ferry

Observer Jésus en relation permet d'éclairer l'accompagnement comme relation au service de l'écoute de Dieu dans sa vie.

83 Au-delà de l'accompagnement

Sylvain Cariou-Charton

Des tentations peuvent peser sur les relations entre accompagnateur et accompagné, même après la fin de l'accompagnement proprement dit.

89 On reconnaît l'arbre à ses fruits

Sylvain Cariou-Charton

PROCHAIN NUMÉRO :

**La vocation,
à quoi sommes-nous appelés ?**

www.revue-christus.com



Pour un accompagnement sans emprise

Le Christ guide et accompagne.

Les pèlerins d'Emmaüs, bas-relief de Santo Domingo de Silos (Espagne).

© Béatrice Bustarret

ANNE-MARIE AITKEN

Xavière, rédactrice en chef de *Vers dimanche*, accompagnatrice spirituelle. A récemment publié *Connectez-vous à l'Évangile !* (Médiaspaul, 2019).

Dernier article paru dans *Christus* : « Habiter nos jours, petits conseils de vie spirituelle » (n° 260, octobre 2018).

ANNE-CLAIRE ALESSIS

Pédiatre libérale, membre de la communauté Vie chrétienne (CVX), animatrice de sessions et retraites, autour de la vie affective, pour des jeunes adultes et des formateurs.

ADRIEN CANDIARD

Dominicain, membre de l'Institut dominicain d'études orientales (Idéo), au Caire.

A notamment publié *Veilleur, où en est la nuit ?* (Cerf, 2016), *Quand tu étais sous le figuier* (Cerf, 2017) et *À Philémon* (Cerf, 2019).

SYLVAIN CARIOU-CHARTON

Jésuite, délégué du provincial pour les établissements scolaires sous tutelle de la Compagnie de Jésus en France, supérieur de la communauté de Vanves.

A contribué à *Accompagner les jeunes adultes. Sept jésuites témoignent* (Lessius, 2017). Dernier article paru dans *Christus* : « La Sainte Trinité dans les Exercices spirituels » (n° 256, octobre 2017).

LUISA CURRELI

Sœur du Cénacle, maîtresse des novices, accompagnatrice spirituelle et formatrice à l'accompagnement spirituel.

Dernier article paru dans *Christus* : « Se laisser toucher par la Parole » (n° 261, janvier 2019).

DANIELLE ÉON

Sœur de La Retraite, docteure en théologie, engagée dans l'accompagnement spirituel et l'animation de sessions et de retraites.

A publié *Homme et femme, icônes de Dieu* (Cerf, 2017).

JOËLLE FERRY

Xavière, professeure honoraire de l'Institut catholique de Paris (ICP), accompagnatrice spirituelle, membre du comité de rédaction de *Christus*.

A publié *Isaïe. « Comme les mots d'un livre scellé... »* (Cerf, 2008). Dernier article paru dans *Christus* : « Il y a un temps pour rire... » (n° 251, juillet 2016).

JEAN-JACQUES GUILLEMOT

Jésuite, accompagnateur des Exercices spirituels au centre Manrèse, à Clamart.

Dernier article paru dans *Christus* : « Le sport, un exercice spirituel » (n° 247, juillet 2015).

ISABELLE LE BOURGEOIS

Auxiliarytrice et psychanalyste à Paris.

A publié *Derrière les barreaux, des hommes. Femme et aumônier à Fleury-Mérogis* (DDB, 2002) et *Espérer encore* (DDB, 2006). Dernier article paru dans *Christus* : « Entre délices et dangers » (n° 243, juillet 2014).

BRUNO RÉGENT

Jésuite, assistant régional de la communauté Vie chrétienne (CVX), animateur d'ateliers de formation continue à l'accompagnement.

A publié *Le récit de l'origine* (CVX, 2016), *La saga d'Abraham* (Fidélité, 2017), *L'énigme des talents* (CVX, 2017), *L'énigme des invités aux noces* (CVX, 2017), *Un chemin spirituel* (CVX, 2017), *De la vie spirituelle* (en deux tomes : « Repères » et « Fondements », Fidélité, 2017 et 2019).

ANDRÉ WÉNIN

Bibliste, professeur émérite à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve).

A récemment publié *Naissance d'un peuple, gloire de Dieu* (Lessius, 2018) et *Dix paroles pour la vie* (Cabédita, 2018).

Pour un accompagnement sans emprise

La relation d'accompagnement naît du désir de cheminer à la suite du Christ et d'être aidé pour cela par une personne expérimentée dans la vie spirituelle. La relation qui se crée alors pose d'emblée une dissymétrie : il y a une personne qui se livre sur sa vie intérieure et une autre qui écoute. À partir de ce que celle-ci entend et observe, et en dialogue avec la personne accompagnée, la personne qui écoute essaie d'aider l'autre à découvrir et à formuler la manière dont l'Esprit la guide. L'une parle à partir des expériences et des questions concrètes que suscite sa vie, l'autre à partir du « petit peu » toujours partiel qui lui est livré et de sa propre connaissance des voies de l'Esprit. Outre son expérience, l'accompagnateur s'appuie pour cela sur un cadre de référence, qui précède et qualifie la relation, constitué de la Bible et de règles de discernement (telles celles de saint Ignace). Ce cadre, en effet, est tout à fait spécifique parmi d'autres formes de compagnonnage.

Or, toute relation dans laquelle une personne se livre à une autre, dans la confiance, peut ouvrir à une dérive. Celle-ci découle de l'éviction du fondement proprement spirituel de la conversation : c'est *avec* le Seigneur que l'accompagné est « en conversation » dans sa vie mais aussi dans la relation d'accompagnement. C'est Lui qui guide et accompagne. Témoin privilégié d'une relation qui se joue « sans » lui, l'accompagnateur n'a pas pour rôle d'interférer dans la relation intime, au risque d'y prendre la place de Dieu, mais il aide à la mettre en lumière. Il est attentif à une idéalisation trop distante de la réalité, et à des formes de transferts affectifs qui marquent la relation : amour et haine, attirance et rejet... Fondée sur de mauvaises bases, toute relation d'accompagnement court le risque de la dérive, à des degrés plus ou moins graves : d'une forme de dirigisme de la conscience à l'emprise pure et simple. Celle-ci commence quand naît en l'accompagnateur un désir de gratification affective. Sortir de l'emprise n'est pas assuré. Une confiance brisée, une conscience violée ne peuvent renaître que d'une écoute constante, fidèle et discrète.

L'accompagnateur, à sa juste place

Face au risque d'abus inhérent à toute relation d'accompagnement, il est indispensable de repréciser ce qu'est l'accompagnement spirituel. De quel type de relation s'agit-il ? Quels sont ses contours et sa visée ?

Depuis le début du christianisme, des personnes ont cherché des frères et sœurs aînés dans la foi pour être aidées dans leur quête de Dieu. Des Pères (Antoine, Évagre) et des Mères du désert (Macrine, Marie), des hommes et des femmes expérimentés qui, par la prière, par l'ascèse et la solitude, sont devenus familiers de Dieu, sont recherchés par ceux qui désirent grandir dans leur relation à Dieu. Cette recherche n'a pas disparu aujourd'hui. Mais de quoi parle-t-on quand on parle d'« accompagnement » ? De quel type de relation s'agit-il ? Quel en sont ses contours ? Quels sont la visée et l'horizon à atteindre ? Le contexte actuel des abus sexuels dans l'Église invite avec urgence à préciser ces contours et cet horizon. Cette relation d'accompagnement sera décrite, interrogée, analysée et enracinée au fil des articles de ce dossier.

Les personnes qui font une démarche pour être accompagnées spirituellement portent des demandes variées. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il y a autant de motivations que de personnes !

Ce qui est attendu de cette démarche est lié à la manière de concevoir l'accompagnement spirituel. Certaines attentes sont en cohérence avec la tradition de l'Église : l'accompagnement spirituel est un compagnonnage avec un frère ou une sœur plus expérimentés dans la vie dans l'Esprit et le discernement, avec qui faire route. Ce qui est attendu est que celui qui accompagne soit là, présent et bienveillant, aide à nommer la présence de Dieu dans la vie de la personne accompagnée, les combats pour avancer, pour grandir en liberté et en autonomie dans la vie de foi. D'autres attentes sont moins dans cette tradition : le focus est mis sur l'accompagnateur¹, vu comme celui qui sait plus que la personne accompagnée, qui a des réponses aux questions, qui dit vers où aller, ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. La manière de comprendre l'accompagnement spirituel tant de la part de celui qui le demande que de celui qui le donne suscite des dynamiques différentes qui peuvent amener à des dérives.

■ Un accompagnement selon l'esprit de l'Évangile

Quels pourraient être quelques points de repère pour un style évangélique d'accompagnement spirituel ? Les apophtegmes des Pères du désert sont une référence incontournable. Évagre le Pontique propose un chemin à celui qui l'interroge, par ces quelques mots : « Sois le portier de ton cœur et ne laisse aucune pensée entrer sans l'interroger ; interroge-les une à une, dis à chacune : *Es-tu de notre parti ou du parti des adversaires* [Jos 5,13] ? Et si elle est de la maison, elle te comblera de paix ; si elle est de l'adversaire, elle t'agitera de colère ou te troublera de désir. Il faut donc scruter à tout instant l'état de ton âme. » Par cette sentence, Évagre permet à celui qui l'interroge sur ce qu'il doit faire de revenir à lui-même, d'examiner ses pensées et de regarder dans son cœur. Il ne donne pas une solution toute faite, mais des moyens pour que son disciple trouve par lui-même réponse à sa question. Il est pédagogue pour rendre son disciple de plus en plus responsable et autonome.

1. Pour rendre la lecture plus fluide nous parlons d'« accompagnateur » au masculin. Le mot est à entendre au masculin comme au féminin car l'accompagnement spirituel est un service rendu tant par des hommes que par des femmes. De même, l'« accompagné » peut être un homme comme une femme.

Les évangiles offrent en Jean Baptiste un frère qui, dans sa mission, donne à voir certaines attitudes fondamentales de l'accompagnateur spirituel. Dans l'Évangile, il nous est dit que Jean Baptiste a son regard fixé sur le Christ, il se tient dans le lieu où il a vu les cieux s'ouvrir et l'Esprit se poser sur Jésus. Il est habité par cette relation qui l'emporte sur tout le reste. C'est cette relation qui lui permet de désigner Jésus à ses disciples et de les laisser partir pour mettre leurs pas dans les pas de Jésus (Jn 1,35-39). Jean est l'homme au cœur libre qui ne retient pas à lui, qui ne craint pas de se retrouver seul. Il est celui qui a reçu une mission, il ne se l'est pas donnée. Il se positionne en « ami de l'époux », il a un lien avec l'époux et non avec l'épouse. Ce lien lui permet de reconnaître sa voix quand il arrive, de s'en réjouir et se mettre en retrait afin que la relation entre l'époux et l'épouse puisse se vivre (Jn 3,25-30). Jean est celui qui est en chemin, qui se laisse convertir de ses images de Dieu qui ne correspondent pas au visage de Dieu que Jésus est venu nous révéler. Jean porte en lui l'image d'un Dieu justicier qui « tient en sa main la pelle à vanter et va nettoyer son aire » mais l'expérience qu'il vit tout de suite après, au Jourdain, quand Jésus lui demande de le baptiser, lui fait rencontrer, en Jésus, un Dieu humble et docile qui se fait un avec les pécheurs (Mt 3,1-17). Jean est aussi celui qui ne sait pas tout, il a besoin d'interroger Jésus pour savoir si c'est bien lui celui qui est attendu et il trouve la réponse dans le discernement des signes messianiques (Mt 11,2-7).

■ Une relation exigeante qui se construit

La pédagogie des Pères et Mères du désert ainsi que les attitudes de Jean Baptiste sont des repères toujours valables car elles parlent aux cœurs de celui qui cherche Dieu et de celui qui accompagne cette démarche ; et elles mettent les uns comme les autres en éveil.

« Laisser le Créateur agir sans intermédiaire avec la créature, et la créature avec son Créateur et Seigneur » (*Exercices spirituels*, n° 15). En suivant cette indication, l'accompagnateur se positionne comme un tiers dans la relation et il s'approche de l'accompagné comme d'une terre sacrée, habitée par Dieu. C'est l'attitude de Jean Baptiste envers ses disciples. Le respect pour cette terre sacrée, base de la relation d'accompagnement, invite à une qualité de présence, à oser une parole tout en restant à sa juste place, sans se substituer

à la personne accompagnée, ni à Dieu qui parle dans le cœur de la personne. L'accompagnateur a à se risquer dans cette relation en la vivant de manière ajustée, dans une attitude propre à toute relation : la chasteté. Vivre chaste la relation d'accompagnement, c'est accueillir l'autre en le laissant libre d'exister, l'accueillir tel qu'il est, sans vouloir ni le changer, ni le posséder. C'est l'accueillir tout simplement comme le faisait Jésus. L'accompagnateur a sans cesse à apprendre et à cultiver en lui « le sens de la chasteté qui n'est pas seulement d'éviter les gestes sexuels mais qui est bien plutôt de se tenir l'un par rapport à l'autre dans une relation ajustée, qui laisse à chacun sa pleine liberté »².

La relation avec le Christ est au cœur de ce service. L'accompagnateur, par la contemplation du Christ, se laisse, jour après jour, convertir et façonner par lui, en acquérant son regard chaste qui libère, qui permet la vie, qui fait grandir. La chasteté est une orientation du cœur, une tension qui permet de se questionner, de ne pas se sentir déjà arrivé, sûr de soi. Cette sûreté, qui amène à une autosuffisance, peut être cause de dérives.

■ Des garde-fous

L'accompagnateur met en place des garde-fous pour que la relation d'accompagnement atteigne son but et évite de tomber dans des dérives. Il a à poser un cadre qui donne des conditions matérielles, psychiques et spirituelles afin que la relation d'accompagnement soit possible et fructueuse. Il a à poser des limites d'espace (la rencontre d'accompagnement se vit dans un lieu qui lui est dédié) et des limites de temps (la rencontre a une durée déterminée à l'avance).

L'accompagnateur a à être vigilant afin que la relation d'accompagnement reste une relation triangulaire, où l'accompagnateur est un tiers dans la relation et renvoie au Seigneur. Cette triangularité peut s'exprimer concrètement par le positionnement dans le bureau : pas un face-à-face mais une position qui ouvre à un tiers.

La relation chaste met dans une juste distance sans entrer dans une relation fusionnelle. « Il n'est pas facile de résister à la tendance

2. Éric de Moulin-Beaufort, « Abus sexuels : de la sidération à l'action », *Nouvelle revue théologique (NRT)*, n° 140, janvier-mars 2018.

qui nous pousse à répondre à notre interlocuteur sur le plan même où semble se situer sa demande! »³ Ce n'est pas facile et c'est capital de garder la bonne distance car la conséquence de ce glissement est de faire entrer la personne dans une dépendance affective qui produit un manque de liberté pour celui qui est accompagné et pour l'accompagnateur. La visée de l'accompagnement spirituel est de rendre la personne davantage libre. Dès que la personne entre dans une dépendance affective, la poursuite de cette relation est à questionner.

L'accompagnateur sait par expérience que la croissance demande du temps. Il veille à ne pas se laisser emporter par la pression de celui-ci. Il attend le temps de maturation car il croit que le Seigneur travaille dans le cœur de l'accompagné. Cet acte de foi lui fait vivre un lâcher-prise qui le met dans la liberté. L'accompagnateur se retire, comme Jean Baptiste, quand la personne a trouvé ce qu'elle cherchait.

L'accompagnateur doit lui-même être accompagné car il vit cette mission dans la tradition de l'Église, il donne ce qu'il a reçu. Il peut être aussi soutenu dans sa mission par un frère ou une sœur avec qui il relit sa pratique d'accompagnement pour nommer comment il est affecté par ce qu'il entend, pour vérifier s'il a permis à l'autre d'exister en vérité, s'il a permis la parole, si sa manière d'être là, de parler et de se taire a ouvert un chemin de liberté. Il a à apprendre sans cesse comment se tenir et garder sa juste place face à ce que l'autre suscite.

■ En guise d'ouverture...

Dans ce service d'Église aujourd'hui questionné par les abus, nous devons sans cesse affirmer la dignité et la liberté de la personne, terre sacrée, à respecter. L'accompagnement devient alors un lieu de questionnement : faut-il refuser certaines demandes ? Arrêter tel accompagnement ? Il est bon de se rappeler que l'accompagnement spirituel n'est qu'un moyen, parmi d'autres, pour avancer dans la recherche de Dieu. Un groupe biblique peut être plus approprié, un lieu de partage de vie plus bénéfique, un soutien psychologique plus aidant. L'essentiel est que la personne avance sur son chemin de vie et de foi, à partir et avec l'aide de moyens qui correspondent vraiment au point où elle en est.

3. Louis Beirnaert, « Aide et dialogue », *Expérience chrétienne et psychologie*, Éditions de l'ÉPI, 1966, p. 53.

Respectons le sanctuaire qu'est la conscience

Ce texte rappelle combien la frontière de la conscience de l'autre est fragile et combien il est aisé de la saccager. Cette prise de parole redit l'immense vigilance que doivent avoir toutes les personnes à qui est confiée la mission d'être accompagnateur, éducateur, enseignant...

Extrait d'une intervention à l'assemblée générale
de la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref),
le 13 novembre 2018.

Je repensais à cette lettre, l'été dernier, quand le pape nous a demandé de prendre une journée de jeûne et de prière à la suite des révélations qui venaient de secouer, une fois de plus, l'Église américaine. Je m'y étais prêté de façon un peu distanciée, parce qu'au fond, comme vous tous certainement, je ne peux éprouver aucune forme de solidarité avec des abuseurs d'enfants : leur crime m'est proprement incompréhensible. Mais une expression du pape est venue titiller ma certitude d'être dans le camp du bien : « abus de conscience ». Je n'ai jamais, Dieu merci, été tenté de m'en prendre à l'innocence d'un enfant, mais je perçois mieux en revanche combien la frontière de la conscience de l'autre est fragile, et combien il est aisé de la saccager. Et, là-dessus, ma bonne conscience à moi se trouve sur un terrain nettement plus fragile.

Dans l'accompagnement d'adultes ou de jeunes, dans le sacrement de la réconciliation, dans mes petites responsabilités dans la formation des frères aussi, ai-je toujours approché avec crainte et tremblement le sanctuaire inviolable et sacré de la conscience humaine ? Si je n'ai pas mis en place de système d'abus généralisé, je ne suis pas certain d'avoir toujours fait grandir la liberté de ceux qui s'ouvraient à moi. Je ne le dis pas pour me frapper la poitrine, mais cela m'oblige à un examen de conscience régulier, peut-être quotidien.

■ La conscience, un sanctuaire inviolable

C'est délicat parce que, dans ces domaines si sensibles, nous manipulons des matières nucléaires. Quand je dis « nous », je n'entends pas seulement les prêtres, mais bien nous tous qui pouvons, que ce soit avec des laïcs ou en communauté, exprimer une parole de nature religieuse. Nous manipulons des matières nucléaires, parce que « Dieu », « le Royaume », « l'absolu », « la sainteté » et même « le bonheur » sont des notions d'une extrême puissance, qui peuvent mobiliser ceux à qui nous parlons de manière extraordinaire, mais qui peuvent du même coup engendrer chez eux des dégâts considérables. En particulier quand ils sont, d'une certaine façon, vulnérables ; je pense en particulier aux jeunes, qui s'interrogent peut-être sur leur vocation ou, en tout cas, sur le moyen de prendre au sérieux leur vie chrétienne. Parce que, bien souvent, à l'exception des plus mûrs d'entre eux, l'abus de conscience, ils le demandent. Aux prises avec des questionnements vertigineux, souvent inquiétants, ils seraient apparemment très heureux qu'une parole d'autorité leur tombe du Ciel, non pour les aider à éclairer laborieusement leur conscience, mais pour la remplacer. Or, les aider, ce n'est pas se couler dans cette demande mais, au contraire, les aider à y poser des limites.

Ce n'est pas, toutefois, parce que les matières nucléaires sont dangereuses que je milite pour la sortie du nucléaire. Renoncer à parler de Dieu parce que certains en parlent mal, ce serait un peu vite jeter l'Enfant Jésus avec l'eau du bain. Mais notons que beaucoup de nos contemporains l'ont déjà fait et que, si nous ne prenons pas, pour nous-mêmes, les précautions qui s'imposent, alors la vague que nous connaissons aujourd'hui ne fera pas dans le

détail. Il ne s'agit pas seulement de mettre en place des procédures pour éviter des crimes pédophiles, mais de combattre le mal à la racine, en remettant la conscience à sa place, celle d'un sanctuaire inviolable.

Parce que, dans ce domaine, le problème ne vient pas seulement des monstres et des pervers. Il y a, bien sûr, ceux qui veulent exercer leur puissance, compenser leurs frustrations, vivre par procuration, soulager je ne sais quelle pulsion morbide de destruction. Mais il est aussi possible, quand on est quelqu'un de bien, avec les meilleures intentions du monde, de faire beaucoup, beaucoup de mal. C'est toujours le cas quand on confond les priorités. La priorité, la seule, c'est que la personne qui se confie à moi, d'une façon ou d'une autre, grandisse en liberté. Qu'elle aime Dieu plus librement, qu'elle écoute la voix de l'Esprit saint qui s'adresse à elle (et non à moi). L'ennui, c'est que moi, quand je la reçois, je veux être efficace. Je veux régler son problème, parce que je suis quelqu'un qui règle les problèmes. Avec moi, cela ne traîne pas. On sait pourtant que l'Esprit saint prend souvent son temps, et qu'une vie spirituelle authentique, précisément, cela traîne – ou, du moins, cela ne suit jamais les rythmes de croissance planifiés à l'avance. Je n'ai pas toujours la patience qu'il faut. J'ai peur qu'on me juge mauvais, puisque je ne règle pas le problème. Grande est alors la tentation de pénétrer avec mes gros sabots dans la conscience qui s'ouvre à moi, pour régler le problème moi-même, surtout quand je vois bien ce qu'il faudrait faire. Il serait si facile de lui forcer la main, pour son bien ! Je crois que le mécanisme diabolique par excellence, c'est celui du raccourci : tu peux atteindre ton objectif plus vite, si tu t'arranges un peu sur les moyens... En matière spirituelle plus qu'ailleurs, pourtant, il ne sert à rien de tirer sur les carottes pour les faire pousser. Il ne sert à rien de forcer la main de quelqu'un pour qu'il agisse objectivement bien, qu'il fasse de « bonnes actions », s'il n'aime pas, ne choisit pas ce bien.

Derrière cette tentation, il y en a une autre, si puissante parce qu'elle prend racine dans notre générosité même : notre envie de sauver le monde, de sauver nos frères et nos sœurs. Vous le savez mieux que moi, Dieu merci, nous ne les sauvons jamais, parce qu'ils ont déjà été sauvés. Et notre mission de baptisés, d'Église, de religieux, c'est d'être au service de ce salut-là, dont nous ne sommes jamais la source.

■ Au service de la liberté spirituelle

Rouvrir la lettre à Philémon¹, ce n'est pas pour moi l'occasion de nourrir le procès contre l'Église ou de participer à un interminable acte de contrition, mais d'abord de nommer un peu plus précisément le problème. La dénonciation trop vague, ou trop générale, d'un cléricalisme mal défini peut conduire à un climat délétère, voire mortifère, de méfiance généralisée dont nous avons connu des exemples tragiques tout récemment. Ce n'est pas, d'ailleurs, en désignant le clergé comme l'ennemi ou en l'enfermant dans des sacristies que nous attirerons les vocations... Mais, surtout, il s'agit pour moi de regarder plus exactement ce qu'est notre mission dans le monde, une mission dans laquelle je crois que la vie religieuse a une place essentielle ; et c'est une mission exaltante et enthousiasmante. Cette mission, c'est celle que Paul s'assigne à l'égard de Philémon : se mettre au service de la liberté de celui-ci.

Cette liberté, en effet, n'a rien d'évident. Les servitudes vécues sont multiples, et pas toujours où on les attend. Je ne vais pas en établir la liste mais la liberté intérieure est, nous le savons, un long chemin de remise confiante à l'Esprit saint – et à lui seul. C'est un chemin souvent sinueux, et parfois fulgurant, où personne ne peut décider de rien à notre place, mais où on a pourtant besoin d'aide. La mission de l'Église n'est pas de remplacer l'Esprit dans ce cheminement mais, au contraire, de le servir ; la mission des baptisés, c'est d'être les ministres de cette liberté spirituelle – dans ses différentes formes, qui ne réclament heureusement pas seulement des prêtres. Dans ce ministère, au-delà des nombreuses formes qu'il peut prendre, vous le savez comme moi, il n'y a qu'une seule méthode qui fonctionne : il faut aimer celui avec qui on chemine. Et l'aimer chastement, d'un amour qui ne mette pas la main sur lui. Dans un monde où les groupes, les identités, la publicité cherchent à enrôler et à posséder les hommes, nous pouvons leur offrir non pas un camp de plus, une identité de plus, mais la chance d'avoir des frères.

1. Cf. A.Candiard, *À Philémon. Réflexions sur la liberté chrétienne*, Cerf, 2019, Prix de la liberté intérieure 2019.

Accompagner, dans la foi

Cet article s'adresse à des accompagnateurs plutôt qu'à des accompagnés. Il s'inspire de la tradition ignatienne, en particulier des repères donnés par saint Ignace dans les annotations de ses Exercices spirituels.

Les situations d'accompagnement sont diverses, et toute relation a une dimension spirituelle. Mais on n'étudiera ici qu'une relation entre un accompagnateur et un accompagné, dans le but que celui-ci progresse dans sa vie spirituelle, cette relation pouvant prendre place lors d'une retraite, ou dans la vie ordinaire selon un rythme plus ou moins régulier. Il ne s'agit donc pas de la relation entre un supérieur religieux et un membre de sa communauté, ni d'un professeur vis-à-vis d'un élève, ni d'un évêque vis-à-vis d'un membre de son diocèse envoyé en mission. Accompagner spirituellement n'est pas une marche ensemble, main dans la main. Ce n'est pas un compagnonnage. Bien des formes de relation, sans être un accompagnement spirituel ignatien, peuvent profiter de ce qui est dit ici, en l'adaptant.

■ Dans la perspective d'Ignace de Loyola

Quelle est la visée d'un accompagnement ignatien ? Pour Ignace, la perspective est à la fois simple et dense. L'accompagné, sans qu'il en soit nécessairement conscient, est porté par le désir de réussir sa vie :

qu'elle serve à quelqu'un, qu'elle ne soit pas menée en pure perte. Il pressent qu'il est travaillé par des pensées et des sentiments contraires, les uns qui l'invitent à se protéger, les autres à se risquer. Sa demande d'accompagnement se fonde sur sa quête d'une vie qui aura du sens pour les autres, une vie qui servira. Il n'est pas seulement l'homme d'une envie passagère, un velléitaire qui aime avoir de pieuses pensées, sans être prêt à modifier quoi que ce soit dans son existence. Il est disposé à prendre des moyens, en vue de trouver ce qui l'anime devant Dieu et devant les hommes. Le choix d'un accompagnateur est une décision personnelle significative.

Il éprouve qu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2,18). Il cherche une personne plus expérimentée qui lui donnera de l'assurance sur son itinéraire personnel.

L'accompagnateur, clairement situé dans l'Église, est là pour aider ce demandeur à chercher et à trouver Dieu dans la disposition de sa vie. Il écoute comment son désir fait son chemin et propose des moyens, des exercices qui lui seront profitables. Il n'est donc pas un premier de cordée qui explique par où passer (son chemin n'est pas celui de l'autre), il n'est pas un ami (ni un ennemi!), il n'est pas un savant (qui donne des explications sur la foi, sur la Bible); il accepte simplement de se tenir en vis-à-vis pour écouter et proposer des outils pour que grandisse le dialogue intérieur entre l'accompagné et son Dieu. Il est sobre dans ses prises de parole; il cherche à s'adapter à l'étape où en est la personne, selon qu'elle est forte ou qu'elle est faible, qu'elle est tentée et proche de la désespérance, ou qu'elle découvre avec bonheur des manières de respecter et de servir, de demeurer dans la paix et la joie.

Comme l'accompagné cherche à se nourrir de « toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4), il est naturel que, dans l'accompagnement, affleure le texte biblique, que ce soit venant de la prière de l'accompagné ou pour le renvoyer à des passages bibliques qui peuvent prendre sens dans l'étape qu'il vit.

■ Ensemble, à l'écoute de l'Esprit saint

C'est une relation dissymétrique: l'un est en marche et parle de son itinéraire, l'autre non. Elle suppose un espace de liberté. Il est ainsi très difficile d'accompagner spirituellement à la fois une per-

sonne et son conjoint, ou un de ses parents, ou un de ses enfants. Et, de même, un curé est gêné s'il accompagne un paroissien, en responsabilité sur sa paroisse ou dans une situation complexe et envers qui il aura une décision pastorale à prendre. La relation entre accompagnateur et accompagné ne peut être traversée par une relation de pouvoir ; sinon, elle court le risque, du côté de l'accompagnateur, d'être influencée par cette responsabilité – pastorale, par exemple – et non de l'endroit où en est la personne et du pas qu'elle peut faire ; et, du côté de l'accompagné, de se sentir manipulé. La déclaration de la pureté d'intention de l'un et la confiance donnée par l'autre ne font pas disparaître pour autant la difficulté.

Le mot « spirituel » renvoie à l'Esprit, qui relie le Père et le Fils. L'accompagnement spirituel se vit avec, d'un côté, la relation de l'accompagné avec le Père et son Esprit qui se communiquent à lui et, d'un autre côté, la relation de l'accompagnateur avec le Père et l'Esprit qui l'inspirent dans cet accompagnement.

Le Fils est Verbe, Parole. L'accompagnateur et l'accompagné ont tous deux la parole, tous deux vivant de l'Esprit qui les relie au Père. Mais le premier est situé d'abord dans l'écoute, et le second dans la verbalisation de ce qu'il a perçu en relisant sa vie avant la rencontre avec son accompagnateur.

Au début d'une relation d'accompagnement, l'accompagné ne sait pas toujours bien ce qu'il cherche. Il peut notamment espérer un discernement en vue d'une décision professionnelle ou relationnelle. Il peut aussi avoir une demande concernant la prière ; ou encore éprouver des difficultés dans l'estime de lui-même, etc. Lors des premiers échanges, l'accompagnateur vise à mettre en exercice, pour que l'accompagné assume son existence et ses choix. Il arrive que celui qui demande un accompagnement soit travaillé par la tentation de remettre sa liberté à un autre ; il a une manière de demander – « Que me conseillez-vous ? » ou « Que me faut-il faire ? » – qui est une perche tendue à celui auquel il se confie, en vue d'une relation de dépendance. Et l'accompagnateur qui reçoit une telle demande peut avoir envie d'y répondre : « Si j'étais toi, je ferais ceci, je choiserais cela. » Mais, non ! L'accompagnateur n'est pas l'accompagné. Et si répondre à des questions peut sembler satisfaisant pour l'un et l'autre sur le moment, cela n'aide pas à l'autonomie, à l'exercice du jugement et de la décision. Répondre

trop vite à des demandes risque de déplacer le cœur de la relation d'accompagnement spirituel. Ainsi Pierre et Jean, devant ce boiteux qui leur demande l'aumône (Ac 3,6), répondent par un don autre : « Au nom de Jésus Christ, marche. » Il n'y a pas à avoir peur du silence, de la non-réponse, malgré la possible déception momentanée de l'accompagné, dérouté par cette douce et ferme manière d'être renvoyé à sa propre liberté vacillante.

■ Père spirituel ? Frère ?

Accompagnateur et accompagné cherchent à se recevoir d'un Autre, à écouter, à être fils d'un même Père. À ce titre, ils se retrouvent frères. La loi de cette fraternité est celle du Père et non celle d'une mafia.

Cette fraternité, construite autour d'un même Père, est sans équivalent dans le monde. L'un écoute la quête de l'autre, à partir de la sienne propre, mais sans chercher à rapprocher les deux ; cette écoute est nourriture, pain d'humanité et de vie. L'autre mystérieusement entend que sa parole rebondit sur un corps habité, un écho lui revient de loin. Chacun est ainsi renvoyé à la source de son existence, la parole du Père qui lui dit qu'il est fils bien-aimé. Cette parole vient de l'Esprit dont personne ne sait ni d'où il vient, ni où il va. La relation d'accompagnement est ainsi dépossédée de tout calcul, de tout programme, de toute volonté de l'un sur l'autre. Son imprévisibilité est surprise joyeuse. Sa profondeur débouche sur le silence, sur la présence de l'Absent.

La « paternité spirituelle » est une expression difficile, car elle est exercée par un frère ou une sœur en Christ ; elle n'est pas réservée aux prêtres et, parmi eux, tous n'ont pas ce charisme¹. Celui qui est accompagné peut dire qu'il rencontre son « père spirituel », au sens où il exprime que cette relation l'aide à grandir dans la foi, à mieux connaître Dieu Père. Mais, pour autant, l'accompagnateur ne peut prétendre au titre de « père ». Il est frère dans la foi. Et c'est à ce titre qu'il accepte de se tenir dans la posture de l'accompagnateur vis-à-vis de ce frère qui le lui demande. Le fait d'être frère ne veut pas dire pour autant que la situation est réversible et interchangeable entre

1. Anne-Marie Pelletier, « Sacerdoce baptismal et ministère presbytéral », *Études*, n° 4261, juin 2019, pp. 72-73.

l'accompagnateur et l'accompagné. Enfin, cette fraternité dans le Christ n'a pas ni comme point de départ, ni comme visée, l'amitié.

■ Une boussole pour décider

Parmi les outils à la disposition de l'accompagnateur se trouvent les « règles pour sentir et reconnaître en quelque manière, les diverses motions qui se produisent dans l'âme, les bonnes pour les recevoir et les mauvaises pour les rejeter »².

Ce titre indique une spécificité de l'accompagnement ignatien. Le présupposé de ces règles est que l'être profond – l'âme – est traversé de motions qui viennent d'esprits opposés. Tout homme qui s'ouvre à son environnement et à la prière est marqué par ce qu'il découvre. Tout se passe comme si, à l'occasion de cette ouverture, un dialogue survenait en lui, l'amenant soit à des pensées de peur, de méfiance, de tristesse, de doute, de découragement, voire de convoitise et de jalousie, soit à des pensées de confiance, de joie, d'envie de servir et de respecter, de louange, voire de don de soi. Ces mouvements intérieurs, ces motions, lui révèlent qui il est et les esprits qui le travaillent. Il y entend des appels à vivre ou des situations à fuir parce que mortifères.

Ce repérage des motions est important, car il sert de boussole pour se décider : dire « non » à ce qui enferme et démoralise, consentir à ce qui dynamise. Mais il n'est pas si simple. Pour les débutants, l'ennemi intérieur va tenter de manière grossière – des peurs de manquer, des méfiances envers l'inconnu, la convoitise de la richesse, etc. – tandis que, pour des personnes plus expérimentées, il va tenter de manière plus subtile – par exemple, en épuisant la personne dans une générosité sans bornes devant tous les malheurs de l'humanité.

Il est une autre finesse concernant le discernement des motions : ces dernières ne se réduisent pas aux sentiments, aux pensées, aux raisons. Elles sont irruptions et invitent à avancer au-delà de ses sentiments et envies. Ainsi Jésus, au Jardin des oliviers, est envahi par l'angoisse et la tristesse. Pourtant, sa décision de consentir à ce qu'il pressent être la volonté de son Père n'est pas conforme à ce qu'il

2. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, n° 313.

éprouve. De même, Marie, si elle ne suivait que le raisonnable, ne se retrouverait pas debout au pied de la croix. Il est des motions qui sont des affaires de cœur, il est des intimations intérieures – des « il faut » impératifs – qui invitent à donner sa vie, prenant à contre-pied toutes les logiques humaines raisonnables³.

L'accompagnateur ignatien est attentif à ces mouvements ; il donne quelques clés à celui qu'il accompagne, à mesure que ce dernier peut les entendre et en tirer profit. Il est également attentif à la possible absence de toute motion dans ce qui lui est dit ; il peut alors l'interroger sur la qualité de ses engagements – prière, relations, travail, services – et notamment vérifier si ce dernier y vit une vraie altérité ou s'il est surtout présent à lui-même, sans pouvoir être touché.

De même que l'accompagné avance au large, accepte de recevoir du vent dans ses voiles et établir son itinéraire en fonction de son cap, de même l'accompagnateur a quitté le terrain des seules certitudes et du bon sens, il navigue lui aussi en fonction du vent qu'il reçoit et du cap à tenir – à savoir la vie plus grande de celui qu'il accompagne.

■ La foi de l'accompagnateur

La relation entre l'accompagnateur et l'accompagné est basée sur la foi du premier envers le second : il croit que ce dernier a une conscience ; il peut par lui-même relire son existence, se mettre en marche, nommer ce qu'il découvre.

Il est demandé à l'accompagné de « faire confiance » dans les procédures et exercices proposés par son accompagnateur, comme signe de sa disponibilité et de son désir d'écouter la parole de Dieu. Sans cette générosité et cette ouverture, il n'irait pas loin dans son expérience spirituelle. Cette attitude peut prêter à dérive chez l'accompagnateur si son intention n'est pas droite, s'il a une volonté d'emprise sur l'autre. Ses conseils et indications sur la forme peuvent subtilement induire des contenus, amenant ainsi l'accompagné là où il le veut et non là où le Seigneur l'attend.

3. Cette manière de comprendre les motions est une des caractéristiques de l'accompagnement ignatien. Le vocabulaire du discernement et de l'accompagnement est souvent employé sans cet horizon spirituel, perdant ainsi sa spécificité, sa vigueur et sa source.

Cette attention de l'accompagnateur sur la forme et les procédures est légère, parce qu'elles ne sont que des moyens, relatifs, visant la mobilisation de toute l'énergie de l'accompagné pour mieux trouver son Seigneur. Il n'attend pas de ses propositions une gratification, une satisfaction. Sa seule vraie nourriture est de pressentir qu'il se passe quelque chose d'important entre l'accompagné et son Seigneur. Cependant, il est sans cesse en éveil : pourquoi l'accompagné a-t-il fait un écart par rapport à ce qui lui était proposé ? Quel est l'enjeu ? Si l'accompagnateur n'a pas à se justifier, il a par contre à tenir bon quand il sent que l'accompagné est proche de la désespérance, ou n'écoute pas.

Un parallèle entre cette relation d'accompagnement et l'envoi en mission des Soixante-douze (Lc 10) peut aider à comprendre ce juste positionnement. L'envoyé, tout comme l'accompagnateur, n'est pas au centre : il se reçoit d'un Autre pour être au service d'une mission. Il ne travaille pas pour lui-même ; il a à écouter, à servir. Il est envoyé pour relier ceux auprès de qui il est envoyé à Celui qui envoie et qui va lui-même venir.

« La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. » Il y a à prier et non à en faire toujours plus ! La prière, celle qui décentre de soi, est indispensable pour trouver une juste place.

Le maître « envoie comme des agneaux au milieu des loups » : il s'agit de rejoindre l'humanité dans ses combats entre la vie et la mort, entre le mensonge et la vérité. Le cœur de l'envoyé s'inspire de celui qui l'envoie : il est agneau. Il ne se défend pas, il fait confiance et se donne.

« N'emportez pas de bourse, ni de sac... » N'allez pas à la rencontre de l'accompagné avec vos certitudes, vos discours sur la foi et votre morale : allez-y démuni, sans réserve, sinon avec votre humanité, priante et forte comme celle de l'Agneau.

Quand vous arrivez à un entretien, dites : « Paix à cette maison » et, si vous y êtes accueilli, « mangez et buvez ce que l'on vous offrira » : croyez que l'humanité qui vient se dire devant vous est une nourriture bonne. Profitez-en. Vous manifestez ainsi que celui qui vous accueille est digne d'intérêt, interlocuteur valable. Il est reconnu dans son existence. Vous ne venez pas d'abord pour porter une parole, vous venez révéler à ceux qui vous accueillent qu'ils sont bons à fréquenter. Ce n'est pas d'abord vous qui accueillez l'accompagné, c'est lui qui vous

accueille en ouvrant son cœur. Alors, et alors seulement, vous pourrez signifier que « le règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous ».

■ Demeurer dans l'écoute

Il y a à écouter, longtemps, pour que l'accompagné descende loin dans la profondeur de son humanité ; il y a à respecter. Il n'y a pas à juger, à dire si c'est bien ou non. Il y a à accueillir, à se disposer à entendre la détresse, ou les faux pas. Il y a à servir, à permettre à l'accompagné de repartir avec du courage pour faire un pas de plus, le pas qu'il choisit de faire.

Et, à la prochaine rencontre, écouter de nouveau, sans manifester de la déception (« Tu me déçois ») ou du reproche (« Nous avons décidé cela et pourquoi ne l'as-tu pas fait ? »). L'accompagné n'est pas là pour faire plaisir à l'accompagnateur (sinon il racontera sa vie d'une manière qui va plaire, au lieu de la dire en vérité). Les sentiments de l'accompagnateur n'ont pas à peser sur l'accompagné.

L'œuvre de Dieu, c'est de croire (Jn 6,29). Pour l'accompagnateur, elle est de croire que la relation a du sens, sans chercher à être le sauveur de l'accompagné. S'il se tient dans la foi, l'accompagné peut descendre dans son humanité pour que celle-ci devienne habitée et qu'il n'en ait plus peur. Prêt à tout entendre, à comprendre les enfers de la personne qui demande un accompagnement, il n'est pas là pour porter un jugement, mais pour témoigner qu'il est possible de tenir dans la foi à cet endroit-là. Avant tout appel à la conversion de l'accompagné, il est lui-même travaillé par sa propre conversion pour écarter toute pitié condescendante, toute désespérance et entrer dans une démarche miséricordieuse qui n'éteint pas la mèche qui faiblit.

L'écoute n'est pas curieuse et avide de savoir ; elle ne pose pas de questions qui vont chercher à davantage objectiver. L'écoute est attentive à ce qui se dit à travers et au-delà des mots, au dialogue entre Dieu et celui qui est accompagné. De même que ce dernier ne peut saisir complètement comment Dieu lui parle, et ce qu'Il lui dit, de même l'accompagnateur ne peut davantage le saisir et comprendre. Le « mi-dire »⁴ de l'accompagné va de pair avec un « mi-entendre »

4. L'expression vient du psychanalyste Jacques Lacan, reprise par Véronique Margron dans son livre *Un moment de vérité* (avec Jérôme Cordelier, Albin Michel, 2019, p. 68).

de l'accompagnateur, et il est bien qu'il en soit ainsi. La parole de l'accompagnateur n'a pas à se situer dans l'objectivité et le savoir. Lui aussi se risque dans le « mi-dire », une parole inspirée venant de sa relation avec l'Esprit qui parle et écoute en lui, et adressée à l'accompagné pour qu'il puisse se tenir lui aussi dans un « mi-entendre » : il entend, au-delà des mots, une parole qui vient de plus loin et qui va continuer de l'inspirer, au-delà de l'entretien.

« Il nous faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 5,29). C'est à la parole de Dieu entendue à travers celle de l'accompagnateur que l'accompagné cherche à obéir. Bien souvent – et c'est heureux qu'il en soit ainsi –, l'accompagnateur ne sait pas la pertinence de ce qu'il est amené à dire. Mystérieuse relation où c'est dans un « mi-dire » et un « mi-entendre » que chacun cherche à se tenir. Personne ne se tient dans la vérité ou dans le savoir ; tous deux sont dans le saisissement, la surprise que « ça parle » et qu'il y a du profit. Ainsi l'accompagnateur ne maîtrise pas ce qu'il dit, mais il peut voir l'accompagné, détendu ou crispé, exprimer un merci profond et revenir, ou dire un merci formel et ne plus revenir. Il cherche à mettre l'accompagné en relation avec son Dieu et Père ; il ne lui est pas donné de connaître leur intimité. Comme Jean Baptiste (Jn 3,29) – joyeux d'être ami de l'époux, témoin distant et chaste de la vie conjugale de son ami –, l'accompagnateur n'est pas dans la position symbolique du Christ, tenant la place du Christ. Il est dans la position symbolique de Jean Baptiste, il se réjouit de l'intimité de l'époux avec l'accompagné. Il lui arrive de ne pas comprendre ce que lui dit l'accompagné, ou d'entendre des questions auxquelles il ne sait pas répondre. Qu'importe ! Par son écoute respectueuse, il indique qu'il est possible de se tenir dans une présence qui ne sait pas, d'être dans l'incertitude et le manque. La pauvreté de l'écouter donne confiance à l'accompagné : il lui est possible d'apporter ses pauvretés, sans qu'elles soient noyées dans un flot de conseils et de jugements.

Cette insistance sur l'écoute ne veut pas dire que l'accompagnement serait proche d'un entretien qui réduirait l'accompagnateur au silence. Il est des moments où des paroles d'autorité sont requises, il est des « tu peux » qui autorisent, sur lesquelles l'accompagné peut s'appuyer durablement ; il est des interpellations qui marquent positivement en profondeur. Il est des propositions d'exercices qui sont de véritables leviers pour avancer. Mais c'est l'accompagné qui sait dire, dans la durée, la force, le dynamisme, le courage qu'il a tirés d'un entretien.

Pour faire grandir en liberté

Portées par le désir de se mettre à l'écoute de Dieu, des personnes se tournent vers d'autres croyants pour y trouver un soutien sur cette voie. Il est de la mission de l'accompagnateur de veiller à ce que le chemin soit un chemin de liberté.

L'accompagnement spirituel fait partie de la tradition de l'Église et, en particulier, de la tradition monastique, érémitique et religieuse. Aujourd'hui, plus largement, bien des chrétiens souhaitent bénéficier d'un accompagnement spirituel au cours d'un temps de retraite ou dans leur vie ordinaire, pour profiter de cette précieuse tradition, source de prudence et de progrès spirituel et humain. Quand nous partons à la recherche de Dieu, de ses éclairages et de sa volonté, il s'avère en effet fort utile de rencontrer régulièrement un frère ou une sœur suffisamment expérimentés pour lui partager notre expérience intérieure et être ainsi aidé à marcher sur notre chemin de foi.

■ Fruits et écueils d'un accompagnement

Une relation asymétrique

Pour commencer, la relation d'accompagnement n'est pas symétrique, et il est approprié qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas un rapport d'amitié dans lequel deux amis partagent alternativement leurs joies ou leurs soucis, leurs faiblesses ou leurs combats, s'interpellant mutuel-

lement de temps à autre. Dans l'accompagnement, une personne demande à une autre de l'écouter pour être témoin de son cheminement. Les motivations d'une telle demande s'enracinent globalement dans le désir de cheminer plus profondément à la suite du Christ. Néanmoins, selon les personnes et les moments, ces motivations se colorent de toute une palette de nuances. Certains frappent à la porte d'un accompagnateur ou d'une accompagnatrice dans l'espérance d'y voir plus clair dans une existence qui les satisfait plus ou moins, happés par le rythme trépidant de leurs vies professionnelle et familiale auxquelles se surajoutent parfois des engagements ecclésiaux ou associatifs. Ils veulent faire le point, mieux comprendre ce qui se passe pour eux au sein de leur couple, dans leur équipe de travail, leurs responsabilités, leurs relations... Ils aimeraient davantage trouver Dieu dans leur vie et souhaitent être aidés à reconnaître sa présence et la façon dont il fait route avec eux, la façon dont il leur parle. D'autres sollicitent un accompagnement pour clarifier certains aspects de leur vie, discerner une décision qui se profile et qui, parfois, commence à s'embourber. D'autres encore ont le sentiment qu'un accompagnement ferait d'eux de meilleurs croyants, sans véritablement savoir ce qu'ils viennent y chercher...

Toutes ces motivations sont justes et respectables. De fait, la mission d'un accompagnateur ou d'une accompagnatrice est bien de permettre à la personne accompagnée de prendre la parole sur son vécu pour davantage percevoir les chemins de vie qui s'offrent à elle ou les impasses qui la guettent, pour se laisser éclairer sur les choix à poser, pour mieux entendre comment Dieu lui parle au cœur de son cœur.

De cette asymétrie, bonne et nécessaire en soi, peut alors quelquefois naître une attente excessive envers l'accompagnateur. Il peut arriver, en effet, qu'aux yeux de la personne accompagnée, l'accompagnant prenne le visage d'un homme ou d'une femme absolument experts en ce qui concerne les chemins de Dieu. Elle peut croire que celui ou celle qui l'accompagne connaît mystérieusement ce à quoi le Seigneur l'appelle, ce qu'Il veut pour elle, les décisions qu'il lui faut prendre. Dans ces cas-là, l'accompagnateur ou l'accompagnatrice se trouvent revêtus d'une sorte de toute-puissance spirituelle qui entraîne la personne vers une remise de soi exagérée, laissant l'accompagnateur orienter ses choix, influencer sa conscience, se démettant peu à peu de sa responsabilité ou de son jugement propres.

Un préjugé de confiance

Du côté de la personne qui accompagne, l'écoute et la bienveillance sont essentielles pour que la personne accueillie puisse progressivement se risquer à mettre des mots sur son vécu et, ainsi, cheminer dans la confiance. Si, lors des premiers rendez-vous, la personne accompagnée a le sentiment qu'elle n'est pas entendue, qu'elle se sent jugée sur ce qu'elle vit ou que ses propos paraissent insignifiants aux oreilles de celui ou celle qui l'écoute, elle risque fort d'interrompre le cheminement et d'aller voir ailleurs, ou même de ne plus jamais solliciter ce genre d'aide...

De plus, quand les accompagnateurs sont formés par un courant spirituel qui leur confère une reconnaissance ecclésiale suffisante, leur autorité s'en trouve spontanément admise. Celle-ci ne tarde pas à se renforcer s'ils font montre d'une grande humanité doublée d'une certaine fermeté et d'une connaissance suffisante des méandres du cœur humain et des combats inhérents à toute vie humaine et spirituelle.

Ajoutons à cela que les Exercices spirituels de saint Ignace commencent par offrir au retraitant et à l'accompagnateur une série de petits conseils variés. Parmi eux, l'annotation 5 invite celui ou celle qui cherche Dieu à se laisser façonner « un cœur large et une grande générosité »¹, « offrant au Seigneur tout son vouloir et sa liberté »... D'emblée, la personne accompagnée est ainsi appelée à ouvrir largement son cœur, à se rendre disponible, à s'en remettre à son Créateur et Seigneur. Or, cette remise de soi se traduit souvent aussi par une ouverture du cœur et un désir de bien faire vis-à-vis de celui ou celle qui accompagne.

Tout cela engendre un préjugé de confiance envers l'accompagnateur, ce qui, en soi, n'a rien de mauvais, loin de là, bien sûr. Mais il demeure que la personne accompagnée doit conserver sa liberté et sa clairvoyance ; elle doit refuser ce qui la met mal à l'aise, ne pas toujours chercher à faire plaisir... Elle doit pouvoir oser stopper un accompagnement qui ne l'aide plus suffisamment.

Un vocabulaire signifiant

Les mots utilisés pour désigner la relation d'accompagnement spirituel ont varié au cours du temps. Il n'y a pas encore si longtemps – et

1. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, n° 5, annotation 5.

parfois encore aujourd'hui –, on parlait couramment de « directeur spirituel » ou même de « directeur de conscience ». Ces mots ne sont pas neutres, anodins... Certes, le concept de « direction spirituelle » peut être recevable s'il s'agit d'être aidé à conduire soi-même sa vie en recevant de la part de l'accompagnant quelques échos utiles et des repères susceptibles d'éclairer la route à suivre pour aider, par exemple, à faire la différence entre les pièges du Malin et les lumières de l'Esprit. Cela dit, ces expressions risquent tout de même d'induire un certain modèle d'accompagnement dans lequel l'accompagnateur dirige, conduit, instruit, conseillant largement sur la route à suivre, prodiguant des instructions et des recommandations, indiquant ce qui est ajusté et ce qui ne l'est pas. Dans ce cas, il (ou elle) outrepassa son rôle, en ne respectant pas assez la liberté inaliénable d'autrui et son intimité avec son Créateur.

Certains parlent aussi de leur « père spirituel » ou de leur « mère spirituelle ». Un tel vocabulaire connote l'idée d'engendrement, de naissance et de renaissance, de passeur vers la vie, mais aussi l'idée d'accueil inconditionnel. Certes, un accompagnateur ou une accompagnatrice, à la place qui est la sienne, peut contribuer à un surcroît d'existence chez celui ou celle qui se confie en profondeur et qui, par là, se sent d'abord accueilli et reconnu jusque dans sa vulnérabilité. Un regard bienveillant et encourageant peut conduire la personne accompagnée à poser sur elle-même un regard plus aimant, mais aussi plus lucide, plus vrai. L'accompagnant peut l'aider à gagner en confiance personnelle, à aller de l'avant avec courage, à dépasser des obstacles, à sortir de pensées mortifères... En général, il (ou elle) offre, de temps à autre, quelques repères pour y voir plus clair ; il fait connaître telle ou telle règle de discernement pour aider à moins se laisser piéger par des pensées dévitalisantes et vaines, pour s'entraîner au combat. Il peut aider à franchir des passages délicats. En se situant ainsi du côté de la vie, la mission d'accompagnateur consiste à aider à naître, à renaître, à vivre, à être plus libre. De la sorte, elle comporte un aspect paternel et maternel. Mais l'accompagnateur est invité à demeurer à sa juste place, n'oubliant jamais qu'il n'est nullement la source de la vie d'autrui, et qu'il doit au contraire laisser le plus possible la créature cheminer avec son Créateur². Même si son

2. Cf. *Exercices spirituels*, n° 15, annotation 15.

regard et ses paroles sont importants et parfois même déterminants, il n'est qu'un serviteur ou une servante du Créateur et de son Fils qui, seuls, peuvent vraiment conduire vers la vie en donnant paix, joie, lumière et courage.

Venons-en maintenant aux mots d'« accompagnateur » ou d'« accompagnatrice ». Qu'évoquent-ils, pour leur part ?

■ Pour un juste accompagnement

S'inspirer des attitudes de Jésus

Pour un chrétien, le mot « accompagnement » renvoie naturellement au récit des disciples d'Emmaüs que le Christ rejoint pour cheminer à leurs côtés, pas à pas. De là, il est d'usage de regarder Jésus comme le véritable accompagnateur, non pour que les accompagnants usurpent la place du Christ – ce qui serait non chaste et inapproprié – mais pour contempler son art d'accompagner, s'inspirer de ses postures. Or, quel est cet art de Jésus ? Comment s'y prend-il ?

Pour commencer, il rejoint les deux disciples là où ils en sont, et non là où ils pourraient être s'ils avaient davantage donné foi à la parole des femmes, par exemple³. Puis, par ses questionnements tranquilles, il offre la possibilité de mettre des mots sur leur chagrin et leur espérance désillusionnée⁴. Enfin, Jésus apporte sa Parole, faisant mémoire des œuvres de Dieu et de ses promesses. De la sorte, il conduit les disciples à se laisser éclairer et retourner, au plus profond d'eux-mêmes.

Comment tout cela vient-il éclairer et modeler la mission d'accompagnement ? Quelle peut être la juste attitude ? Essayons de repérer quelques éléments fondamentaux, comme autant d'antidotes à l'emprise.

3. « À vrai dire, des femmes de notre groupe nous ont remplis de stupeur. Quand, dès l'aurore, elles sont allées au tombeau, elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont venues nous dire qu'elles avaient même eu une vision : des anges, qui disaient qu'il est vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais, lui, ils ne l'ont pas vu » (Lc 24,22-24).

4. « De quoi discutiez-vous en marchant ? [...] Tu es bien le seul étranger résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci. [...] Quels événements ? [...] Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël. Mais, avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé » (Lc 24,17-21).

Permettre que grandisse la relation avec Dieu

L'accompagnateur est d'abord un homme ou une femme d'écoute : il (ou elle) écoute ce qui se dit, ou plutôt parfois ce qui cherche à se dire chez la personne accompagnée. Son attention – dans la bienveillance et le refus de tout jugement – permet à la personne de mettre progressivement des mots sur son vécu, sur ses joies et sur la gratitude qui l'habite, sur ses attentes insatisfaites, ses amertumes et ses rancœurs... De là, elle pourra encore parvenir à nommer son manque ou même son mal, et commencer à reconnaître et exprimer le désir qui l'habite.

Cette écoute n'est pas au service de la curiosité de l'accompagnateur, ni d'une évaluation moralisante de l'existence d'autrui. Le cœur de sa mission consiste d'abord à favoriser la parole pour que la personne puisse mettre des mots sur ce qu'elle vit et, ce faisant, prenne davantage conscience de ce qui se joue dans son existence. Mais, à partir de là, la mission de l'accompagnant consiste fondamentalement à inviter la personne accompagnée à se tourner vers son Seigneur. Il (ou elle) se doit de l'encourager à exprimer à Dieu lui-même les joies de son histoire, sa gratitude et son action de grâce, mais aussi à oser faire monter vers Lui son cri et ses demandes les plus intimes, à Lui exprimer les souffrances de sa vie actuelle et les blessures passées qui sont à guérir, les désirs qui montent en son cœur. Dans sa tâche de passeur, l'accompagnant invite la personne accompagnée à se tourner vers un Autre, Dieu, à construire une relation confiante avec Lui. En un mot, l'accompagnateur se doit d'être un homme ou une femme au service de la relation entre le Christ et la personne accompagnée.

Développer sa propre capacité à discerner

L'accompagnateur a pour tâche, pareillement, d'inviter la personne accompagnée à écouter les mouvements intérieurs qui, tour à tour, la traversent, selon les événements vécus ou les temps de prière, les pensées entretenues ou les projets envisagés. Au fil de l'écoute, il lui faut saisir au vol ce qui, chez la personne, éveille de la joie et la pacifie ou, au contraire, ce qui suscite en elle le tourment, le manque de dynamisme, ce qui dévitalise.

Ce faisant, l'accompagnant a pour mission d'amener autrui à prendre lui-même conscience de ces mouvements de consolation ou de désolation qui l'habitent, pour qu'il les prenne en compte, les soupèse,

fasse des liens avec son vécu, c'est-à-dire ses projets, ses pensées, ses attitudes, ses choix... L'accompagnant transmet aussi quelques outils pour la route, des règles de discernement adaptées à son cheminement pour traverser les combats, des manières de prier pour nourrir sa relation au Seigneur, des pistes de relecture appropriées...

De la sorte, l'accompagnant permet à la personne de parvenir elle-même à discerner comment l'Esprit lui parle au cœur et à décider ce qui se présente à elle comme des chemins de vie pour son existence. Il (ou elle) peut éventuellement apporter son questionnement ou exprimer son malaise si une décision lui paraît non ajustée ou précipitée. Il peut aussi encourager à aller de l'avant. Mais, ce n'est pas lui (ou elle) qui décide à la place d'autrui. Il n'a pas à faire pression sur une décision, en laissant croire qu'il aurait reçu une sorte de révélation de la volonté divine à ce sujet, ou en formulant des encouragements trop prégnants, en magnifiant tel ou tel choix. Pour être chaste et respectueux, il doit aussi refuser d'user de ces petites phrases culpabilisantes chargées d'influencer autrui, du genre : « Si l'on aime Dieu, on ne lui refuse rien... » ; « Être religieuse est plus grand que le mariage » ; « Si vous aimiez vraiment, vous pardonneriez à votre mère... » Ce type de paroles qui viennent mettre autrui au défi et titiller son orgueil et son amour-propre ne viennent pas de l'Esprit de lumière. Elles font glisser vers une forme d'emprise.

Refuser de projeter ses désirs sur autrui

On l'a compris, l'accompagnant doit être vigilant parce que, sans aller jusqu'à une emprise perverse et manipulatrice insidieuse, il peut, à son insu, projeter ses propres désirs sur la personne accompagnée, tout en souhaitant son bien. Il aimerait qu'elle reconnaisse son péché pour avancer plus librement ; il voudrait bien qu'elle s'engage dans sa paroisse, qu'elle pose tel choix de vie, entre au séminaire ou rejoigne telle congrégation religieuse qu'il apprécie et admire... De là, la personne accompagnée peut vouloir faire plaisir à son accompagnateur, tout en ne respectant pas ses propres désirs et appels, ou le rythme de marche qui lui convient.

En conclusion, au terme de ces quelques pages, il est clair qu'un accompagnement suffisamment ajusté se doit de favoriser la liberté

d'autrui. Or, le chemin de la liberté commence par oser mettre des mots sur son vécu et ses ressentis, sans se sentir jugé. En cela, permettre une parole est la première tâche d'un accompagnateur. Pour grandir en liberté, il faut aussi recevoir quelques clés afin de mieux comprendre sa propre existence et moins se laisser piéger par des futilités qui dévitalisent, pour apprendre à s'entraîner au combat. La vraie liberté consiste bien sûr à nouer une relation personnelle de confiance et d'amitié avec Dieu, à poser des choix éclairés par la lumière de l'Esprit. Elle consiste aussi à se laisser éclairer sur son mal et s'engager dans un chemin de conversion.

Pour tout cela, les accompagnants sont appelés à écouter avec attention ce qui se joue chez celles et ceux qu'ils accompagnent pour, tout à la fois, aider à avancer avec courage, sans toutefois forcer le pas, sans se situer en connaisseurs de la volonté divine.



Réfléchir,
approfondir,
discerner

■ Quelques cours commençant en janvier et en février 2020

• **Fondements et ressources théologiques pour la bioéthique.
Un projet pour la personne en société**

Bruno SAINTÔT

Jeudi de 19h30 à 21h30 du 9 janvier au 27 février

• **Le discernement, de Paul à Ignace de Loyola**

Sylvie ROBERT

Jeudi de 19h30 à 21h30 du 30 janvier au 19 mars

• **Les dessous du métier de journaliste**

Jacques DUPLESSY, Antoine BELLIER et alii

Jeudi de 19h30 à 21h30 du 6 février au 26 mars

• **Introduction à la pensée de Hannah Arendt**

Véronique ALBANEL

Jeudi de 14h30 à 16h30 du 6 février au 26 mars

Réductions

- 75% pour les étudiants (– de 26 ans) ;
- 50% aux demandeurs d'emploi (sur justificatif) ;
- 50 % à l'un des conjoints pour l'inscription d'un couple au même cours.

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS : 35bis, rue de Sèvres – 75006 Paris
Téléphone : 01 44 39 56 14 – Mail : secretariat@centresevres.com
Établissement d'enseignement supérieur privé

Chemins d'une emprise spirituelle

Comme toute relation humaine, l'accompagnement spirituel peut être perverti. Il constitue alors un piège où accompagnateur et accompagné se trouvent égarés dans une relation qui ne se vit plus sous le signe de l'Esprit. L'auteur éclaire les voies de cette tentation mais aussi ce qui peut nous en préserver.

Les abus toujours plus nombreux dans l'Église ne relèvent pas tous de pathologies qui ne seraient ni décelées ni soignées chez leurs auteurs. Un accompagnement spirituel, même inspiré des meilleures intentions, peut dévier de sa finalité et progressivement déraiper. L'accompagnement est un terrain propice au développement d'une emprise sur la conscience, la pensée et les décisions d'une personne. Celle-ci abandonne toujours plus sa liberté à son accompagnateur, qui installe ainsi son pouvoir sur elle. À l'insu des deux, bien souvent, car la confiance initiale demeure, voire s'accroît, quand la personne accompagnée se sent prise en charge et aidée dans sa foi, et que l'accompagnateur a le sentiment d'accomplir sa mission. Mais cela devient un chemin d'abus de conscience et de pouvoir, dont il est difficile de se relever.

Par quelles voies une relation d'accompagnement peut-elle conduire à des situations d'emprise, voire à une mainmise totale sur l'intériorité de l'autre ? Quels indices ou signes de la vie spirituelle permettent de

prendre conscience d'une évolution dangereuse de la relation ? Comment alors désamorcer l'emprise et quelle suite lui donner, comme accompagnateur ou accompagné ?

■ Commencer la relation

L'accompagnement spirituel procède d'un choix aussi libre et ajusté que possible entre une personne qui demande une aide pour avancer dans la foi et une autre qualifiée pour l'accompagner. L'accompagnateur est une femme ou un homme d'écoute, une sœur ou un frère, lui-même accompagné, menant une vie de foi dans l'Église. Son expérience dans la recherche et le discernement de l'Esprit saint s'enracine dans la parole de Dieu qu'il accueille chaque jour en lui, pour s'efforcer de vivre toute situation dans la paix donnée, comme un appel ou une rencontre de Jésus Christ. Ce n'est pas lui qui s'est érigé en accompagnateur, à partir de ses qualités ou compétences. C'est la communauté chrétienne qui l'appelle ou le propose, sensible à la cohérence et à la vérité de sa vie, et c'est l'Église qui le forme et l'envoie dans ce ministère d'accompagnement qui appartient à sa vocation de baptisé. Gardons-nous, cependant, de tout idéalisme. La liberté de choisir un accompagnateur demeure bien souvent limitée, soit à cause de la rareté, soit parce que les circonstances et la nature de la demande ne le permettent pas toujours. Et même des choix faits dans la liberté, sans contrainte extérieure, peuvent s'avérer risqués. C'est le cas notamment pour des jeunes ou des personnes qui choisissent au *feeling*, au succès ou à la notoriété. Les événements le montrent. Cela n'en rend que plus nécessaire un cadre précis où une relation juste puisse s'établir en s'accordant sur un terrain de vérité.

Dans cette perspective, quelques lignes d'Ignace de Loyola au début des *Exercices spirituels* font preuve d'une grande lucidité : l'annotation 22, nommée « *presupponendum* » ou « préjugé favorable », s'adresse à l'accompagnateur et souligne les conditions nécessaires à un vrai dialogue. Dans cette relation, l'accompagné se livre et prend ainsi le risque d'être sauvé ou condamné. Être sauvé, c'est être reconnu dans son être le plus profond et son désir d'exister plus intensément. Sa parole, à l'image du vêtement qu'il porte, révèle et cache à la fois quelque chose de lui. D'où la nécessité du dialogue pour progresser dans une relation de vérité. L'accompagnateur ne peut pas se fier au

seul énoncé de ce qui est dit mais il doit se mettre à l'écoute des mots et tout autant des silences, des gestes et des attitudes. L'accompagnateur crée progressivement avec l'accompagné un temps spacieux pour exister tous les deux dans une reconnaissance mutuelle.

La reconnaissance par l'accompagnateur de l'autre dans son désir d'être plus et mieux (qui est l'expression en lui de l'Esprit) implique un respect absolu qu'Ignace compare à « l'aiguille d'une balance » : ni projeter sur la personne et sur l'orientation de son désir, ni se mettre à sa place, ce qui reviendrait à prendre celle de Dieu. Il revient à l'accompagnateur de veiller doucement au respect de ce qui naît en l'accompagné, et qui vient de Dieu. En aucune façon l'accompagnateur spirituel n'est le jardinier de la terre ou du cœur de l'autre. Aucune intrusion n'est recevable dans la conscience de l'accompagné, qui est la terre où Dieu « veut se communiquer à lui » et lui parle « comme à un ami ». Respect et discrétion de l'accompagnateur sont deux conditions majeures pour qu'une personne qui cherche à suivre le chemin sur lequel Dieu l'invite et lui donne son Esprit puisse discerner.

■ La conduite du dialogue

Les risques d'emprise relèvent donc surtout des dispositions intérieures qui habitent chacun. L'écoute de l'accompagnateur peut être polarisée par des objectifs pastoraux ou ecclésiaux, voire idéologiques, qu'il fait peser sur la conscience de l'accompagné. Cela peut aller jusqu'à violer l'intimité de la relation de celui-ci avec Dieu, quand l'accompagnateur chosifie la volonté de Dieu et dénonce comme tentation tout ce qui va à l'encontre de son sentiment propre. Écoute pervertie qui utilise et détourne à son profit le désir de la personne qui se confie à lui et la réponse totale que celle-ci cherche à donner à Dieu. Cette perversion tient à un dévoiement de l'accompagnement aussi ancien que lui, et contre lequel tous les maîtres spirituels n'ont cessé de lutter.

On pourrait ici relire avec profit quelques sentences des Pères du désert, ou les pages de la *Vive Flamme* où Jean de la Croix part littéralement en guerre contre les accompagnateurs sans véritable expérience de l'Esprit, qui maintiennent leurs dirigés dans une sorte d'infantilité, où toute avancée spirituelle est coupée dans son élan, et

les jettent dans une sorte d'anxiété permanente, sans le moindre fruit pour la personne, pour les autres et donc pour l'Église.

Au contraire, la conduite du dialogue par l'accompagnateur a pour but d'écouter avec bienveillance, pour ensuite parler. Écouter le langage muet des mouvements intérieurs de l'autre : quelles forces s'affrontent en lui ? Forces de vie et de consolation qui portent à aller de l'avant dans la joie et la paix ? Forces de mort qui replient sur soi et désunissent le cœur ? Avec le temps, l'accompagné gagne en expérience et en lucidité sur lui-même mais, au début et même au long d'un accompagnement durable, il a souvent peu conscience de ce combat parce qu'il est tantôt submergé ou éclaté par sa souffrance, tantôt noyé dans son bonheur.

L'heure est alors au discernement et à la parole pour expliquer ce qui se passe : nommer ensemble les forces en présence et leurs conséquences, de manière à combattre le vent mauvais de l'obscurité et du découragement, et se laisser pousser par celui de l'amour de la vie reçue à sa source, dont on a déjà expérimenté les signes et les bienfaits. Suivre le Christ, c'est entrer dans son combat et partager son Esprit, se laisser relever par lui et revenir à lui, sans perdre courage. C'est pourquoi l'accompagnateur doit ici veiller et aider : aider à ne pas se laisser défaire par l'adversité du Mauvais, d'un côté, et à ne pas se laisser enfermer dans un bonheur sans fruit, de l'autre. Aider, par conséquent, à prendre du recul par rapport au présent, ne pas nommer Dieu trop vite. La désolation est annonciatrice de la tendresse de Dieu à venir et, si la consolation porte à aller de l'avant, attention pourtant aux emballements sans lendemain, aux décisions velléitaires qui n'incarnent rien de l'Évangile.

Cette écoute profonde, spirituelle et bienveillante est d'autant plus nécessaire que, dans cette attention aidante, viennent interférer inévitablement des réactions d'ordre psychologique. Dans la désolation, l'accompagné peut rechercher une très forte empathie, se plaindre beaucoup pour capter l'affection et s'assurer la proximité de l'accompagnateur ; ou, à l'inverse, l'accabler de reproches pour n'avoir pas su le prévenir à temps de ce qui lui arrive... La consolation pourra conduire l'accompagné à signifier de manière trop particulière ou excessive sa reconnaissance, voire son attachement ou son admiration pour l'accompagnateur à qui il attribue pour une part la joie qui le transporte. Il s'agit alors de ne pas être dupe de ce qui se passe, pour

pouvoir prendre du recul, autant que faire se peut, et ne pas entrer dans le jeu du « transfert »¹. Évoquer un texte de l'Écriture ou la figure de Jésus dans une scène appropriée de l'Évangile, proposer un petit exercice à l'accompagné, peuvent l'aider à tourner de nouveau vers la source de sa consolation ou vers celui qui peut le sauver de sa désolation et, par là, à se décentrer de lui-même et d'un lien trop affectif et immédiat à son accompagnateur. À travers cela peut aussi s'amorcer un changement d'attitude vers une humilité plus juste, vers une plus grande lucidité.

Mais les choses se compliquent quand le transfert de l'accompagné vient toucher, dans l'accompagnateur, les instances psychologiques de celui-ci, construites et cristallisées en lui depuis son enfance, jamais totalement maîtrisées. La psychologie moderne vient pointer en chacun des tendances qui travaillent son inconscient, des instances qui structurent son intériorité et marquent son écoute. Ces tendances gouvernent les réactions de chacun, tant qu'une aide pour en prendre clairement conscience n'a pas été apportée ; elles construisent des raisonnements qui justifient, aux propres yeux de l'accompagnateur d'abord, ses réactions et son écoute, ainsi que ses jugements. Dans son remarquable ouvrage sur l'accompagnement spirituel, *La grâce peut davantage* (DDB, 2005), Dom André Louf donne ainsi une analyse très éclairante des figures du « miroir » et du « gendarme intérieur » qui marquent inévitablement la manière dont un accompagnateur écoute. Son « miroir intérieur » réagit quand quelque chose de l'accompagné, dans sa présence et son expression, verbale ou non, rejoint les désirs les plus vivants, les valeurs les plus profondes de l'accompagnateur, le ramenant ainsi à sa propre intimité. Son affectivité est touchée et se déploie en désirs d'empathie, en sentiments d'amour, d'admiration. Il aime ce que l'autre lui confie et qui lui fait du bien. Il se retrouve dans cette personne ou, plus exactement, à partir du récit de l'accompagné, l'accompagnateur retrouve une sorte d'image idéalisée et plaisante de lui-même, qui le confirme dans ses choix, ses orientations... S'il n'y prend garde, l'accompagnateur risque d'adopter une attitude immédiatement approuvatrice à l'égard de l'autre, et non dénuée de complaisance. Comme si cela justifiait la création d'un lien privilégié

1. Sur la question délicate du transfert et des mécanismes psychologiques, voir l'entretien avec Isabelle Le Bourgeois, dans ce numéro, pp. 56-66.

avec lui. Se perd alors la distance intérieure qui permet de garder le jugement et d'entendre toute la diversité de la vie que l'accompagné veut mettre sous la lumière de l'Esprit. Car, séduit par un aspect de la vie de l'accompagné, l'accompagnateur ne peut l'aider à discerner le chemin où l'Esprit l'appelle, et ceux sur lesquels l'Ennemi le trompe : il le laisse en quelque sorte « noyé » dans sa consolation ou son état spirituel. Il arrive que des accompagnés vivant un engagement fort et exposé reprochent à leur accompagnateur d'être trop uniquement admiratif de leur action, et de ne pas suffisamment les aider à rejoindre en eux le travail de l'Esprit, leurs questions, leurs inquiétudes. Mais il arrive aussi que cette expérience du « miroir » conduise l'accompagnateur à proposer de multiplier les rencontres avec l'accompagné, parfois aussi à juger de ses relations, quitte à l'isoler, tout cela au nom de sa progression spirituelle, de sa vocation, de sa liberté à protéger. Bien sûr, il y a de la vraisemblance et de la vérité dans tout cela, mais comme en tout mensonge. Car la réalité est ici celle d'une mainmise progressive sur la conscience d'une personne. On passe au-delà d'un accompagnement spirituel.

Le « gendarme intérieur », quant à lui, est la figure opposée du « miroir », mais identique en son fonctionnement. Il s'active avec la même immédiateté que la précédente, quand l'accompagné, ou l'interlocuteur, vient heurter, mépriser ce en quoi l'accompagnateur croit le plus, se reconnaît le plus profondément. Au lieu de l'amour et de l'empathie, ce que l'accompagnateur ressent comme une agression intérieure le fait réagir avec vivacité, le scandalise ou le rend agressif. Le « gendarme intérieur » se manifeste quand, au sein d'une relation d'accompagnement, ce n'est plus l'accompagnateur bienveillant qui écoute et qui parle, mais la personne d'autorité, qui juge et condamne, qui dit la loi et la morale. Si son jugement touche en retour le « gendarme intérieur » de l'accompagné, il renforcera chez celui-ci le sentiment de culpabilité, voire une désespérance de lui-même, qui ne lui permettra pas de rencontrer la figure d'un Christ qui relève et donne force et désir d'avancer, qui confère la consolation. L'accompagnateur va renforcer la violence de l'accompagné à l'égard de lui-même, dont le manque de foi peut l'amener à rechercher en tout l'approbation et l'amour de son accompagnateur. On est dans une emprise morale : l'accompagné abandonne sa conscience à ce qui satisfait les valeurs de son accompagnateur, au détriment de sa propre capacité à faire

des choix où il reconnaît la lumière de l'Esprit, et à progresser avec l'aide de la grâce, y compris dans les aspects les plus défailants de sa vie morale. Sous une telle domination, la rupture pourrait bien être l'unique réponse salutaire.

Éveillées par ce qu'il entend de l'autre, ces deux instances mettent immédiatement l'accompagnateur dans la posture d'écoute qui leur correspond : soit une attention complaisante et fusionnelle pour ce qui le rejoint profondément, soit une répulsion et une distance quand ce qu'exprime l'accompagné le heurte dans son moi intime. Ce n'est plus l'autre que l'accompagnateur écoute, mais une image de lui-même réactivée par les propos entendus. S'il ne se replace pas intérieurement dans une juste distance et une écoute sans jugement, il projette son image de soi sur ce que l'autre exprime de lui-même, au nom, la plupart du temps, des meilleures intentions : l'aider, l'encourager, le conseiller, le détromper ou le guider, au nom de son éthique, de sa foi, de son expérience spirituelle... Surgie en lui au sein d'une relation de confiance, cette image, positive ou négative, le porte à faire de la personne l'objet de ses affects : amour, haine, plaisir, peur... que l'accompagnateur justifie spirituellement. Mais, en outre, cette image enferme l'accompagné dans une particularité de son existence car, en se focalisant sur un point, elle fait écran à tout le reste de son récit de vie, même si c'est parfois avec sa complicité. On entre ainsi dans un processus d'emprise, à partir d'une écoute sélective, d'un « mal-entendu » qui fait sortir la relation du terrain de vérité où elle pourrait se déployer avec profit. Les écrits de personnes victimes d'emprise et d'abus de conscience ou de pouvoir décrivent très bien ce processus qui les enferme dans une relation, là où elles espéraient trouver la vie, la paix et la liberté.

■ Rendre la main à la personne accompagnée

Engagé dans une écoute au service du progrès spirituel d'une personne, l'accompagnateur n'a pas forcément conscience de projeter sur elle un quelconque désir. Il n'a pas d'autre désir que de l'aider à mieux trouver Dieu dans sa vie pour que celle-ci prenne toujours plus l'allure d'une réponse à Son amour. Mais c'est bien sur le sens du verbe « aider » que porte le malentendu qui ouvre à l'emprise. Ici encore, la pratique de saint Ignace nous éclaire. « Aider

les âmes » consiste, selon lui, à aider ceux qui cherchent Dieu à Le trouver, non seulement dans la prière mais aussi dans tout ce qu'ils vivent : activité, repos, travail, loisir, vie familiale, relationnelle, professionnelle, et tout particulièrement dans tous les choix qu'ils ont à faire. Petit à petit, leur vie s'éclaire et s'unifie ainsi, autour de ce qui devient pour eux un chemin de salut. C'est le chemin de leur propre vie, avec toutes ses composantes, où ils marchent en compagnie du Ressuscité. Celui-ci leur fait don de la joie et de la confiance au sein des épreuves, comme aux disciples d'Emmaüs. Aider ne consiste pas à imposer un type de chemin plutôt qu'un autre, et pas davantage une méthode, un rythme ou une manière de marcher. C'est de leur propre gré que les disciples d'Emmaüs choisissent de retourner à Jérusalem.

■ Gagner en liberté

L'accompagnateur est celui qui relaie sans se lasser la toute première question que Dieu adresse à un humain dans la Bible : « Où es-tu ? » Cette question rend la parole et la liberté à quiconque l'entend, tout en exprimant l'intensité du désir de Dieu à l'égard de chacun. La mémoire de ce que l'accompagnateur entend dans le dialogue lui permet d'aider à repérer et à nommer les avancées de la personne, et ce qui y fait obstacle, mais aussi les courants, les mouvements spirituels qui l'habitent. Faut-il affronter et combattre, ou contourner ? L'heure est-elle aux décisions ou à l'accueil de ce qui vient ?... L'accompagnateur est du côté de la vigie et non à la place de celui qui tient la barre, jamais dans la place de la conscience et de la décision libre de l'autre. Pour éclairer tel aspect ou telle difficulté du chemin, pour encourager ou expliquer, il aura pu une fois ou l'autre donner une lumière, évaluer un comportement, mais c'est toujours à la personne accompagnée que revient la décision d'aller, ou non, ici ou là, d'engager quelque chose ou de se tenir en repos. C'est le sens du petit exercice spirituel que l'accompagnateur peut proposer à la fin de l'entretien dans le but de l'évaluer à la rencontre suivante. En encourageant à progresser dans la prière, par exemple, à mettre en place quelque chose de modeste, à combattre avec plus de profit ou à assurer la fidélité à un objectif... un petit exercice, ajusté à ce qui s'est échangé et à ce que cherche la personne, lui assure la main sur

sa vie spirituelle, de sorte qu'elle demeure l'unique sujet de sa liberté et l'actrice de son histoire, à la suite de Jésus Christ.

Du côté de l'accompagnateur, une première manière de lutter contre les risques d'emprise est d'abord de croire que cela peut arriver à quiconque. Personne n'échappe au désir de s'approprier un jour ou l'autre la conscience de quelqu'un. Les désirs d'évangéliser, de mettre sur le bon chemin, de donner une bonne doctrine, de faire prendre de bonnes résolutions, d'être fidèle à l'Église... en sont souvent les meilleurs véhicules. C'est pourquoi la pratique d'une supervision est indispensable. Cela suppose de relire ses accompagnements et les émotions qui y sont éprouvées avec une personne compétente, ou avec d'autres accompagnateurs. Ce sont les autres qui nous disent comment nous fonctionnons, comment nous réagissons à telle ou telle attitude ou parole, ce sont eux qui nous font mettre le doigt sur les désirs de pouvoir qui nous habitent. C'est aussi de cette manière ou avec notre propre accompagnateur que nous pouvons progresser et corriger telle manière de réagir, telle attitude. Cela nous aide à travailler notre écoute qui a toujours besoin de gagner en bienveillance et en liberté. Lutter contre notre gendarme intérieur ou notre miroir nécessite un travail spirituel sur nous-même, et pas seulement méthodologique ou psychologique. « Je ne suis pas le Christ », dit Jean Baptiste dont la mission est de « préparer les voies du Seigneur ». Revenir à l'écoute dans notre prière et la travailler, c'est revenir sans cesse au jeu des esprits en nous, c'est être le portier de notre cœur : « Qui es-tu, toi qui sollicites mes sens et mon cœur ? D'où vient ce sentiment qui naît de mon écoute ? À qui, à quoi, à quel désir me conduit-il ? » Ainsi va et vient, inlassablement, le souffle de l'Esprit.

Quand la Bible raconte l'abus de pouvoir...

La Bible offre aussi un regard sans complaisance sur les humains. À travers ses récits, elle permet de mettre en évidence des mécanismes d'abus de pouvoir, conscients ou non...

Lorsqu'il s'agit d'exercer une emprise sur autrui, les humains disposent de ressources aussi multiples que subtiles, dont la perversité s'avancera masquée si leur activation reste inaperçue, plus encore si elle est mue par la conviction de bien faire. Et puisque la Bible est faite (aussi) d'un regard sans complaisance sur les humains, elle offre – notamment dans ses récits – bien des exemples de ces comportements, qu'il est permis de lire comme autant d'invitations à la lucidité vis-à-vis de soi-même et des dynamiques dans lesquelles on se trouve engagé. C'est que les récits ont cette faculté de mettre à nu logiques et mécanismes qui, dans le concret de la vie, passent si souvent inaperçus.

■ Des gens de pouvoir

Le roi Achab possède un palais de plaisance près de la ville de Yizréel. Il lorgne sur une vigne qui jouxte son domaine : il se verrait bien en faire un potager. Il approche le propriétaire, Naboth, et lui propose un marché intéressant : en échange de sa vigne, il lui en

donnera une meilleure ou, s'il préfère, le prix de celle-ci. Mais, voilà : Naboth n'a pas les mains libres. La loi lui interdit de céder les biens fonciers qu'il a reçus de Dieu lorsqu'il en a hérité de ses pères et qu'il devra léguer à ses héritiers. Accepter, dit-il au roi, reviendrait à être sacrilège. Achab s'en va donc, profondément contrarié par ce refus justifié par la tradition du peuple dont il est le roi. Rentré chez lui, il se couche, se met à boudier, refuse de manger. Sa femme Jézabel vient le voir et demande ce qui ne va pas. (La reine – il faut le préciser – est une maîtresse femme. Fille du roi de Sidon, adepte du dieu Baal, elle a montré de quoi elle est capable en tuant les prophètes du dieu d'Israël, YHWH, et en menaçant du même sort le prophète Élie [voir 1 R 16,31 ; 18,4 ; 19,2].) Lorsque Achab lui apprend qu'il est mal parce que Naboth lui a dit, apparemment sans raison : « Je ne te donnerai pas ma vigne », elle se moque de lui, roi sans poigne qui se laisse faire par un simple citoyen. Elle va prendre les choses en main, dit-elle, et lui montrer comment un roi doit agir (1 R 21,1-7).

Jézabel envoie alors au nom d'Achab une missive aux anciens et aux notables de Yizréel. Elle leur enjoint de mettre en scène un procès bidon au terme duquel Naboth sera condamné à mort et exécuté pour avoir maudit Dieu et le roi. Elle décrit minutieusement ce qu'ils auront à faire pour que le procès ait l'air parfaitement régulier et que Naboth passe de la place d'honneur qu'on lui attribuera à la honte d'être convaincu de sacrilège. Et le récit de raconter comment ces notables – dont faisait aussi partie le propriétaire terrien qu'est Naboth – obéissent point par point aux ordres iniques de la reine, jusqu'à ce qu'ils expulsent leur concitoyen de la ville et le mettent à mort. Informée que ses ordres ont été exécutés, Jézabel invite Achab à prendre la vigne qu'il convoitait (1 R 21,8-16).

Cette histoire l'illustre magnifiquement : Jézabel exerce son emprise sur les consciences des anciens et des notables en abusant du pouvoir qu'Achab lui a laissé. Pour appuyer ses ordres, elle va jusqu'à utiliser le nom et le sceau du roi. Mais ses destinataires ne seront pas dupes et reconnaîtront aisément sa patte, comme le récit le suggère. En réalité, l'efficacité de son abus de pouvoir repose sur un atout imparable que la reine possède : la terreur qu'elle inspire aux Israélites depuis qu'elle a montré, en assassinant les prophètes de YHWH, le sort qu'elle réserve à ses opposants. Elle compte donc

sur la faiblesse de gens qui n'oseront pas prendre le risque de lui résister. Si l'emprise de Jézabel est évidente, une autre l'est sans doute moins : celle d'Achab qui sait de quoi sa femme est capable. Quand il boude comme un enfant gâté privé de ce qu'il veut, il sait qu'elle ne restera pas les bras croisés. Et, en lui exposant la façon dont Naboth lui a résisté, il le fait de manière à la provoquer, de sorte qu'elle prenne les choses en main pour assouvir sa propre soif de pouvoir, avec, en prime, le plaisir exquis de lui montrer ce que veut dire être roi et d'obtenir ce qu'il n'a pas osé prendre. L'air de rien, Achab manipule habilement Jézabel en tablant sur ce qui est susceptible de provoquer sa jouissance, de manière à satisfaire sa propre convoitise sans avoir à violer la loi qui légitimait le refus de Naboth¹.

■ Des religieux

Lorsque les anciens d'Israël viennent le trouver pour lui demander un roi pour Israël, le vieux *leader* Samuel se sent injustement rejeté. Non seulement on veut le remplacer de son vivant, mais ses deux fils à qui il a mis le pied à l'étrier n'ont pas la confiance des anciens, en raison de leurs abus de pouvoir. Le prophète se tourne alors vers YHWH qui lui fait remarquer que, si quelqu'un est rejeté par cette requête, c'est lui, le seul roi d'Israël depuis l'Alliance du Sinaï. Pourtant, il dit à Samuel de satisfaire le peuple et de lui exposer le droit qui régira la monarchie (voir Dt 17,14-20). Mais, loin d'obéir à cet ordre, le *leader* menacé prononce un discours où il brosse le portrait d'un roi prédateur et esclavagiste, propre à dissuader le peuple de persévérer dans son projet. Mais celui-ci se bute et décide de se donner un roi, quoi qu'il en soit. Et alors que YHWH répète à Samuel de le leur donner lui-même, celui-ci renvoie les gens chez eux. Peu après, YHWH fait en sorte qu'un jeune homme nommé Saül passe par la ville du prophète après avoir averti ce dernier de sa venue et lui avoir enjoint de lui donner l'onction qui en fera le chef chargé de maintenir le peuple dans l'Alliance (1 S 8,1 – 9,17).

1. Lire aussi A. Wénin, « Personnages humains et anthropologie dans le récit biblique », dans Camille Focant et André Wénin (éds), *Analyse narrative et Bible*, Peeters, 2005, pp. 43-71.

Au moment où Saül s'approche de lui et demande où réside le voyant qu'il cherche, Samuel lui répond : « Je suis le voyant ! » Il s'impose ensuite à lui avec autorité : il lui dit ce qui va se passer, mais sans lui parler d'onction. Il subjugué le jeune homme, tout en le mettant dans des situations où il est honoré. Ce n'est que le lendemain qu'au moment du départ, il lui donne l'onction, avant de tenir des propos où il lui fait à nouveau sentir toute son autorité : il lui fait comprendre que, bien que roi, il lui restera soumis, et il annonce ce qui va lui arriver en chemin. Une fois Saül parti, YHWH fait en sorte que les paroles du prophète se réalisent, comme s'il était important à ses yeux de confirmer l'autorité du prophète dont la tâche est de faire en sorte que le roi maintienne son peuple dans l'Alliance dont dépendent sa vie et son bien-être (1 S 9,18 – 10,16).

Le problème, c'est que Samuel va abuser de cette autorité, d'abord vis-à-vis du peuple qu'il convoque pour choisir le roi. Leur laissant croire qu'il ne connaît pas l' élu, il le désigne par le sort avant de le présenter comme celui que YHWH a choisi. Plus tard, quand Saül montre des velléités d'indépendance à la suite d'un succès militaire, Samuel réunit à nouveau le peuple. Là, faisant mine de se retirer, il démontre une fois encore tout le pouvoir dont il dispose. Pour cela, il invoque l'appui de YHWH, qui ne peut que lui répondre, sous peine de désavouer celui qui vient encore de rappeler les exigences de l'Alliance (1 S 10,17 – 12,25). Ainsi, dans son envie de garder du pouvoir malgré tout, le vieux *leader* va jusqu'à exercer une emprise sur Dieu, le contraignant à montrer qu'il est à ses côtés. Il fera de même avec Saül dont il pourrira le début de règne, jusqu'à ce que YHWH y mette un terme. Alors, Samuel tentera en vain de s'opposer à la décision divine ; c'est qu'en rejetant Saül, YHWH le prive de celui qui lui permettait de rester le maître.

Les débuts de Samuel ont été admirables – qui ne se souvient de la scène de sa vocation ? Mais, une fois qu'il a pris goût au pouvoir, celui-ci le contamine tel un virus, jusqu'à ce qu'il en abuse en mettant à profit la faiblesse d'un roi à qui il n'a pas permis de s'affirmer, la naïveté d'un peuple à qui il cache le dessous des cartes et même le désir de Dieu de sauvegarder une Alliance en péril. Mais, attention ! Rien ne permet de penser que Samuel est de mauvaise foi, comme Achab, ou cynique, comme Jézabel. Il se croit simplement indispensable, n'imaginant pas que les choses puissent bien se

passer s'il n'en a pas le contrôle. À l'image de ces vieux *leaders* ou de ces vieux curés qui s'accrochent à leur « mission » – mais aussi à leur pouvoir².

■ Des proches

Les relations entre homme et femme ainsi que les liens de famille sont le premier terrain d'observation qui s'offre à l'attention, dès le début de la Genèse. Lorsque, pour nommer son fils Caïn, Ève s'exclame : « J'ai acquis un homme [*'ish*] avec YHWH » (Gn 4,1), elle exprime son émerveillement et sa joie devant le nouveau-né. Mais, voilà ! Un discours est rarement univoque et, tandis que son sens échappe en partie au locuteur, il ne révèle pas moins quelque chose de lui. Certes, Ève est heureuse. Mais de quoi ? Qu'en disent ses mots ? Ne soulignent-ils pas la prise de possession, le fils objet comblant, l'évincement du père, le remplacement du partenaire (*'ish*) ? Ève n'impose-t-elle pas ainsi son emprise à Caïn dans un lien de type incestueux ? Un lien qu'une fois confronté au manque, Caïn ne réussira pas à dénouer, croyant que son bonheur consiste à être sans rival... Mais quand Ève agit ainsi avec « son homme »-fils, ne réagit-elle pas à l'emprise que « son homme »-partenaire lui a imposée quand, dans une première exclamation émerveillée, il affirmait : « Celle-ci, pour le coup, est l'os de mes os et la chair de ma chair... de *'ish*, elle a été prise » (Gn 2,23) ? Sa joie n'est pas tant d'accueillir une interlocutrice, une possible alliée (puisqu'il ne s'adresse pas à elle), que de reprendre dans ses mots cette partie de lui qui, selon lui, a été prise de lui (alors qu'elle et lui sont chacun un côté d'un *'ādām* indifférencié coupé en deux par YHWH). Ainsi l'émerveillement conscient peut-il aveugler celui ou celle qui l'éprouve sur sa véritable nature et ses ressorts cachés. Il occulte alors une emprise qui ne sait pas son nom, mais n'en est pas moins lourde de conséquences. Demandez donc à Caïn !

L'emprise sur d'autres dans le cadre familial n'est pas toujours aussi masquée. Pourtant, lorsqu'elle est consciente chez celui ou celle qui l'exerce, elle emprunte le plus souvent les chemins de la ruse, de façon

2. Lire aussi A. Wénin, « Saül, un roi sous influence (1 S 8 – 15) », *Le roi, le prophète et la femme*, Bayard, 2015, pp. 17-62.

à aveugler celle ou celui qui la subit. Que l'on pense à Laban, l'oncle et beau-père de Jacob. Lorsque celui-ci arrive chez Laban, fuyant un frère qu'il a dupé, il est accueilli comme un frère. Un mois plus tard, Laban lui propose de rémunérer son travail, le laissant choisir lui-même son salaire. Tombé amoureux d'une Rachel bien plus jolie que sa sœur aînée Léa, Jacob demande à l'épouser en contrepartie de sept ans de travail. Non sans finesse, Laban laisse entendre qu'il accepte : « Il est mieux que je la donne à toi plutôt qu'à un autre homme », dit-il, mais en prenant soin de ne pas préciser quand il la lui donnera. On connaît la suite : après sept ans, lors de la nuit de noces, Laban introduit subrepticement son aînée Léa dans la tente nuptiale, ce que Jacob, stupéfait, ne découvre qu'au matin. Interpellé, son beau-père répond qu'il n'a fait que respecter la coutume locale voulant que l'on marie d'abord l'aînée. D'ailleurs, ajoute-t-il, il tiendra parole puisqu'il lui donne aussi Rachel. Mais ce sera contre sept autres années de service (Gn 29,15-30)...

Au terme de cette seconde période de sept ans, Jacob va rendre la pareille à son beau-père. Grâce à une ruse qui n'a rien à envier à celle dont il a été le dupe, il parvient en quelques années à s'enrichir considérablement au détriment de Laban, ce qui finit par provoquer un changement d'attitude chez ce dernier et par éveiller la jalousie de ses fils. C'est alors que YHWH lui ordonne de repartir pour Canaan (Gn 30,25 – 31,3). Jacob craint cependant que le chef de clan qu'est Laban retienne ses filles avec la ribambelle d'enfants qui leur sont nés. Aussi appelle-t-il Rachel et Léa près de lui à la campagne, loin d'oreilles indiscretes. Il leur tient un long discours dans lequel – le lecteur s'en rend compte aisément – il manipule la réalité voire l'invente carrément, de manière à les persuader de se libérer de leur père. Ainsi, il noircit à souhait l'image de ce dernier qu'il présente comme un être fourbe et malhonnête, tandis qu'il insiste à l'envi sur la protection dont son Dieu n'a cessé de le gratifier, jusqu'à lui donner le cheptel de Laban en compensation des malversations subies. C'est ce Dieu, conclut-il, qui lui ordonne à présent de rentrer dans son pays. La réaction de Rachel et de Léa ne se fait pas attendre : méprisant leur père, elles décident de suivre leur mari (Gn 31,4-18).

Lors du mariage, Laban abuse clairement de sa position dominante et la mise en œuvre de son emprise est parfaitement maîtrisée. Reste qu'il cherche sans doute moins à léser son neveu, dont il exploite

l'ignorance, qu'à s'assurer les services gratuits d'un berger hors pair. Bref, c'est un bien qu'il cherche : le sien et seulement le sien – encore la convoitise ! Jacob, en revanche, n'est pas en position de force face à ses épouses, sans quoi il userait de son pouvoir pour les contraindre. Il n'en exerce pas moins une emprise certaine sur leur conscience en forçant leur décision au moyen d'une rhétorique manipulatrice visant à les amener à leur insu à prendre la décision qu'il souhaite. Comme Laban, il vise un bien : le sien mais aussi – du moins, le croit-il – celui de Rachel, de Léa et de leurs enfants³.

Qu'on le perçoive ou non, dès que deux humains sont en relation, du pouvoir est en jeu et donc aussi la possibilité d'en abuser, volontairement ou non, consciemment ou non. Quand elle s'ignore, l'emprise prend volontiers les apparences de l'amour, du désir de bien pour l'autre, de la nécessité. Consciente, elle use de la force, certes, mais elle joue aussi de la manipulation, de la ruse, du mensonge. Quoi qu'il en soit, elle exploite les fragilités de l'autre, ses peurs et ses désirs, son ignorance ou sa naïveté, les intérêts qu'il souhaite protéger... Qu'elle s'exerce de façon grossière ou subtile, au grand jour ou à l'insu de tous, elle revient toujours au même : la négation de l'autre comme sujet.

3. Lire aussi [sur Gn 2 – 4] A. Wénin, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1 – 12,4*, Cerf, « Lire la Bible », n° 148, 2007. [Sur le mariage de Jacob] A. Wénin, « L'intrigue au cœur de la narrativité. L'exemple du mariage de Jacob (Gn 29,1-30) », à paraître en 2020 dans la *Revue de philosophie et de théologie*. [Sur Jacob et ses épouses] A. Wénin, « Quand les personnages se dévoilent par leur rhétorique. Exemples dans les récits de l'Ancien Testament », à paraître en 2020 dans les *Actes du colloque du Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques (RENAB)*, Peeters.

L'emprise ordinaire d'un médecin ordinaire

Dans la relation entre un médecin et son patient, le risque d'emprise, d'abus de pouvoir ou de conscience existe également. À partir de son expérience personnelle, l'auteure, elle-même pédiatre, précise ce risque et donne des moyens pour s'en prémunir.

Depuis vingt-cinq ans, j'exerce comme pédiatre en cabinet de ville. Je reçois en consultation des enfants et leurs familles, pour un suivi régulier ou en situation d'urgence. Au fil du temps s'instaure souvent entre l'enfant, la famille et moi-même une relation de confiance, menant à une aide à la parentalité, une guidance familiale qui s'apparentent parfois à un accompagnement. Mon objectif premier est d'aider les familles à être autonomes (pour ce qui concerne la santé et la croissance de leur enfant), à développer leurs compétences parentales, à prendre les meilleures décisions pour chacun, parents aussi bien qu'enfant, et petit à petit à avoir de moins en moins besoin de leur médecin. L'emprise ne devrait avoir aucune place dans ce cadre. Et, pourtant...

Dans les lignes qui suivent, je voudrais, à partir de mon expérience personnelle, parler des risques de l'emprise dans une relation patient-médecin et tenter de l'élargir à toute relation soigné-soignant. J'utiliserai le terme d'emprise dans le sens d'abus de pouvoir, voire d'abus de conscience.

■ Le risque de l'emprise « ordinaire »

La consultation médicale est une situation qui peut malheureusement se prêter à l'emprise. Nous n'évoquerons bien sûr pas les cas d'urgence vitale ou de danger immédiat dans lesquels l'autorité du soignant doit s'exercer sans discussion possible pour éviter le pire. Nous ne parlerons pas non plus des cas où le soignant agit en charlatan, usant de la tromperie, ou encore se prend pour un gourou, imposant sa toute-puissance. Nous parlerons des cas d'« emprise ordinaire » d'un médecin ordinaire qui souhaite soigner du mieux possible ses patients.

Dans une relation patient-médecin, deux « évidences » peuvent s'imposer. La première est que *le médecin a autorité car il est sachant* même si, aujourd'hui, avec Internet comme source d'information ou de désinformation, consultée librement par le patient, le savoir du médecin est de plus en plus mis à mal.

La deuxième est que le médecin se trouve *face à une personne en situation de fragilité et de vulnérabilité*, naturelle (l'enfant) ou acquise (famille inquiète, personne malade). Et combien il est facile, dans une telle situation, de vouloir décider ou choisir à la place de l'autre, d'exercer une emprise presque légitime puisqu'elle s'exerce pour le bien du patient et que, dans le fond, c'est lui qui la demande. Et l'on a alors recours à une arme redoutable : la peur, celle que peut éprouver le patient de mal faire, de la complication de la maladie voire de la mort. L'effet semble rapide : la personne écoute (du moins, le croit-on), elle fait (le plus souvent en apparence) ce qui lui est demandé, elle suit, ou dit suivre, son traitement. Le médecin est un bon soignant. À court terme...

Quels sont les risques d'une telle relation ? Ils sont nombreux. Le premier est l'absence de motivation. La personne ne se sentait pas assez malade, ou peu prête pour entamer une démarche thérapeutique. Le traitement sera mal fait. Ce n'était pas le bon moment. Le médecin est allé trop vite dans sa proposition, écoutant son propre rythme et non celui du patient. Parlons aussi des cas où la personne n'est pas en mesure d'accepter sa maladie : le chemin n'est même pas commencé. Alors comment proposer un traitement pour une maladie qui ne semble pas exister ? La motivation est un des moteurs essentiels de la prise en charge et éventuellement de la guérison ; elle

est une découverte éminemment personnelle, que ne permet pas une relation d'emprise.

Un autre écueil est l'absence d'adhésion au traitement. Le médecin a tenté de convaincre son patient puis l'a obligé. Quand il n'y a pas de liberté, quand on a été forcé, comment croit-on à l'efficacité du traitement ? Et, de surcroît, on se prive de l'effet placebo (effet positif de toute médication, estimé à environ 40 %, dès lors que la personne est certaine de son bienfait). L'adhésion en conscience et en liberté est un autre facteur essentiel d'une bonne prise en charge, impossible en cas d'emprise.

Enfin, le dernier risque concerne la mauvaise observance d'un traitement au long cours. Comment peut-on en assumer toutes les contraintes (de prise, de routine, d'effets secondaires, etc.) si l'on ne l'a pas décidé de façon active ? Suivre avec sérieux une thérapie qui engage une décision personnelle est un gage de réussite, ce qu'empêche, là encore, une relation d'emprise.

Dans tous ces cas, la thérapie sera probablement mal suivie, oubliée, arrêtée trop tôt et ne fonctionnera pas, ou mal. Le patient sera mal soigné. Mais, plus grave, cela peut mettre à mal toutes les prises en charge qui suivront ! Car, quand la personne reconsultera, elle dira : « J'ai tout essayé, rien ne marche. » Il faudra alors beaucoup plus d'efforts au soignant pour expliquer et proposer un nouveau traitement, et au moins autant au patient pour accorder sa confiance.

Faire preuve d'emprise sur un patient s'avère être un très mauvais calcul thérapeutique. Alors, comment s'en prémunir ?

■ Pour trouver une place juste

Il nous faut bannir de nos consultations les arguments de la *peur* (« Si vous ne faites pas cela, vous risquez très gros pour votre santé »), ceux de la *contrainte* (« Si vous ne faites pas cela, je ne vous soignerai plus »), ceux de l'*urgence* (« Nous devons décider tout de suite, nous n'avons pas de temps »), ceux de la *séduction* (« Si vous avez confiance en moi, faites ce que je vous demande ») ou, enfin, les arguments de la *loi* (« C'est l'agence de santé qui a dit que... »). Tout cela, il faut bien le dire, protège d'abord le médecin lui-même de sa peur, que ce soient ses propres doutes de soignant, ses difficultés d'assumer les

risques de la maladie, son inquiétude d'être critiqué ou mal aimé, sa crainte d'être hors des clous...

Pour éviter de succomber à la tentation de l'emprise et pour trouver une place juste, le soignant doit poser certains actes simples, avec détermination et courage :

- D'abord informer, c'est-à-dire annoncer ce qu'il en est de la maladie. Dire les choses comme elles sont, de façon factuelle, sans rien cacher, ni forcer, sans minimiser ni affoler, sans froideur, insensibilité ou indifférence. Informer en faisant montre de compassion.

- Assumer d'attendre. Être patient : attendre que la personne soit prête, que ce soit le bon moment pour nommer la maladie, pour débiter un traitement ou pour recourir à un autre professionnel de santé. Accepter de sembler perdre du temps pour en gagner ensuite. Et, pour le soignant, assumer de s'inquiéter à la place du patient, parce que toute attente comporte des risques.

- Être un accoucheur de demande. Quand il n'y a pas de demande, il n'y a pas de réponse à donner, d'affirmation à prononcer, car elles ne seraient pas écoutées. Et il est important de se rappeler que la plainte n'est pas une demande. Le patient se plaint parfois, sans désirer changer quoi que ce soit. Susciter la demande : « Que souhaitez-vous vraiment ? Qu'attendez-vous de moi ? » Écouter la question qui va jaillir. Accepter que la demande du patient ne soit pas celle du soignant. Le médecin sait que, de cette demande, profonde et personnelle, peut venir le chemin vers la guérison.

- Lâcher prise. Accepter que la maladie appartienne au patient et ne soit pas la propriété du soignant ! Peut-être qu'aujourd'hui rester malade lui fait du bien ou est un moindre mal, et qu'il ne veut pas en sortir. Mais comme il est difficile pour un soignant de renoncer à sa manière de soigner. Donner sa liberté au patient : « Vous êtes libre et responsable de choisir votre thérapeutique ou de ne pas la choisir. »

- Être là, à sa juste place. « Mon rôle est de vous accompagner dans votre maladie, je suis avec vous, mais je ne suis pas à votre place. C'est vous qui faites le travail, ce n'est pas moi. Ce que vous gagnerez, ce sera grâce à vous. » Être dans l'accompagnement, dans la compassion peut-être, aux côtés, sans faire à la place, sans s'accorder les mérites du chemin traversé.

- Travailler avec d'autres. Savoir ne pas endosser tous les rôles : soignant mais aussi écoutant, conseiller voire psychologue, père ou

mère... Il n'est pas bon d'être tout pour son patient. Demander sans crainte l'aide d'un confrère pour un travail plus spécifique, un avis éclairé ; élargir la relation en accueillant d'autres compétences.

Il s'agit pour le soignant de faire et refaire sans cesse dans sa pratique quotidienne ces choix souvent difficiles, parfois inconfortables et jamais définitivement acquis. Il n'est pas simple de s'y tenir, et l'aide d'un tiers paraît indispensable pour garder le cap.

Pour ma part, j'ai la chance de pouvoir revisiter, de façon hebdomadaire, avec mon associée, les cas les plus compliqués, croisant une autre pratique. Mon mari médecin, par son écoute attentive, me prête son regard et son expérience thérapeutique différente et complémentaire. Enfin, la rencontre mensuelle de pédiatres est aussi un lieu essentiel de formation et de supervision. À chaque fois, le décentrement qu'impose tout exercice de relecture m'invite (et je dirai plutôt m'oblige) à vivre une relation plus chaste, plus respectueuse, plus attentive, plus libre pour chacun.

■ D'autres tentations...

Je voudrais terminer ce propos en parlant de l'emprise que le patient peut avoir sur le soignant. Il y a des cas, pas si rares, où le patient souhaite mettre le soignant à une place qu'il n'a pas choisie.

Le patient peut hisser le soignant au rang de tout-puissant : « J'ai choisi le meilleur médecin, c'est vous. » Plus grande est l'ascension, plus terrible sera la chute. Le médecin doit résister à la tentation d'accueillir sans discernement les compliments... Et oser dire : « Non, je ne suis pas le meilleur, je peux me tromper, je ne sais pas tout... »

Parfois, le patient lui donne la place de décideur, ne veut prendre aucune initiative, ne veut rien assumer. « Docteur, dites-moi ce que je dois faire : vous savez, vous. » Lui demande son avis pour valider tous les actes de sa vie, le mettant finalement dans une position paternaliste. Le médecin doit résister à la tentation du commandement, savoir dire : « Non, je ne peux pas décider à votre place. »

Parfois, le patient voudrait joindre son médecin sans cesse, partout, tout le temps : « Sans vous, je suis perdu. » Et il va falloir résister encore, donner des limites claires et justes. L'aider à trouver les compétences pour se débrouiller seul : « Je crois que vous êtes capable. »

Parfois, enfin, il peut s'agir d'un patient qui va utiliser le médecin pour une fin qu'il a déjà décidée. Il sait déjà ce qu'il veut. La consultation n'est plus un échange, un chemin qu'engendrent ensemble, pas après pas, soignant et patient. Non, la rencontre est empêchée. Le patient prend tout l'espace de parole, oblige, impose, embrouille... En un mot, empêche le soignant de penser. En fin de consultation, surgit un certain malaise (auquel on doit se rendre attentif) : « Je n'ai pas compris ce qui s'est joué, j'ai "subi" la consultation, je me suis laissé embarquer... » Que s'est-il passé ? Il s'agit véritablement d'une emprise du patient sur le soignant. La meilleure façon d'en sortir reste encore la relecture de cette situation avec un tiers, pour en déjouer les nœuds et prendre une saine distance.

En conclusion, je voudrais insister sur le fait que le soignant peut être à la fois sujet mais aussi objet d'emprise. La relation soignant-soigné, relation intime et fragile, lieu de grande confiance et de vérité, mérite toute notre vigilance et notre soin.

Dans d'autres lieux, je suis invitée à être en situation d'accompagnement spirituel. Mon expérience de soignante se nourrit de l'expérience d'accompagnement, et inversement. Comme deux lieux de rencontres interpersonnelles où le cadre, la juste proximité, la relecture et la présence d'un tiers sont autant de garde-fous qui peuvent nous protéger d'une relation d'emprise et nous conduire à une relation respectueuse et chaste, où chacun grandit en humanité.

Là où naît le risque de l'emprise

L'expérience acquise par la psychanalyse éclaire ce qui se passe consciemment (ou non) dans toute relation d'aide. Si nous désirons vraiment aider l'autre, il est important de repérer le terreau sur lequel peut naître l'emprise.

Christus : *L'actualité ecclésiale de ces dernières années montre que ce lieu particulier qu'est le lieu de l'écoute (spirituelle ou thérapeutique) se prête aussi aux déviances. Nous faisons appel à la psychanalyste que vous êtes pour éclairer cette question à partir des moyens que donnent les outils de la psychanalyse.*

Isabelle Le Bourgeois : La première chose que je voudrais dire est que je prends progressivement conscience combien les récits d'abus et d'emprise nous mettent chacun devant notre propre propension à manipuler, c'est-à-dire à prendre le pouvoir sur l'autre, à l'amener là où l'on veut, pour notre propre satisfaction ou jouissance. À certains moments, face à la fatigue physique, psychique, morale ou spirituelle que toute cette écoute si particulière peut occasionner, je me surprends intérieurement à avoir envie de dire : « Stop, maintenant, ça suffit, on passe à autre chose ! » Comme si je voulais reprendre le contrôle. En effet, ces situations génèrent quelque chose de très particulier dans l'écoute, que je n'ai pas encore complètement identifiée, mais je sens du danger. Il m'est nécessaire de travailler dessus avec d'autres psy-

chanalystes confrontés aux mêmes questions. Le psychanalyste doit être vigilant car il a comme interlocuteur une personne en position de vulnérabilité pour qui la fiabilité de la relation est essentielle. Le piège est tout prêt à fonctionner si l'on n'y prend garde; on tombe facilement, et beaucoup plus facilement qu'on ne le croit, dans l'emprise et l'abus.

■ Le risque de toute relation

Christus : *Quelle est la différence entre l'abus et l'emprise ?*

I. L. B. : Pour le dire rapidement, l'abus est la conséquence de l'emprise; l'emprise est le mécanisme qui va permettre psychiquement de venir tisser sa toile pour prendre le pouvoir sur l'autre à des niveaux variés: spirituel, humain, psychologique, intellectuel, corporel... Et l'abus en est la conséquence matérialisée, si je puis dire cela de cette façon.

Christus : *L'emprise est-elle le propre de toute relation asymétrique ?*

I. L. B. : Oui, mais aussi le propre de toute relation humaine, ou plus exactement le risque de toute relation humaine. Dès qu'on est en relation avec quelqu'un, il y a un risque d'emprise.

Christus : *Les parents n'ont-ils pas une forme d'emprise sur leurs enfants ? Ce qui n'est pas nécessairement nocif...*

I. L. B. : Ils ont l'autorité, ce n'est pas la même chose. Une autorité légitime, du fait même qu'ils sont les parents. La mère et le père sont là pour définir le cadre et la limite, c'est l'autorité. Ce n'est pas parce que vous allez définir le cadre et faire preuve d'une autorité, qui est non seulement légitime mais nécessaire, que vous allez avoir de l'emprise. En revanche, cette autorité peut se transformer en emprise dès qu'il y a le désir de posséder son enfant. L'emprise est de l'autorité dévoyée. Par exemple, si vous dites à votre enfant: « Je te rappelle que tu dois faire tes devoirs de telle heure à telle heure, c'est comme ça, on en a convenu ensemble », c'est de l'autorité. Mais si vous rajoutez: « Et si tu ne le fais pas, tu sais que tu vas me faire de la peine », vous y ajoutez du chantage et il y a tout un « machin » affectif qui se met en route, et là de l'emprise peut apparaître. On connaît tous ce léger glissement, il est nécessaire d'y être attentif.

Christus : *Dans la relation parentale comme dans la relation thérapeutique ou d'accompagnement, un jeu d'affection peut venir vicier le consentement. L'enfant, par exemple, va faire des choses pour faire plaisir à ses parents...*

I. L. B. : Bien sûr. Mais c'est aux parents de ne pas trop aller dans ce sens. Même si c'est subtil... Le « Une cuillère pour maman, une cuillère pour papa... », c'est trois fois rien mais, en même temps, c'est une façon de prendre affectivement possession de son enfant. En tant que thérapeute, ma vigilance doit être grande afin de ne jamais entrer dans un quelconque jeu de chantage affectif. Chacun de nous a ses propres pièges, il est nécessaire de les identifier et de les travailler régulièrement. Ce n'est pas toujours simple d'avoir la bonne distance. Certains patients vous convoquent facilement sur le terrain affectif en apportant des petits cadeaux, en demandant de vos nouvelles, en faisant des compliments... Le patient peut faire des choses pour vouloir vous plaire. Être attentifs à ce qui se passe alors et tenter d'identifier à qui s'adresse le compliment, le cadeau... est essentiel.

Christus : *Pouvez-vous préciser ce qu'il se passe ici ?*

I. L. B. : C'est ce qu'on appelle le « transfert ». Le transfert, c'est du passé qui surgit dans le présent. C'est-à-dire qu'une personne ou un événement passé viennent s'inviter dans le présent et le colorer. C'est indispensable d'apprendre à décrypter cela pour identifier ce qui se passe dans une relation thérapeutique. À travers ce que dit le patient, ce n'est pas moi qu'il « engueule » ou adore, mais c'est une personne ou une situation de son histoire d'avant.

■ Ce qui nous joue des tours

Christus : *C'est-à-dire qu'on rejoue dans la relation thérapeutique quelque chose qui s'est passé avant, ailleurs, avec d'autres personnes ?*

I. L. B. : Oui, ce surgissement du passé dans le présent, de l'inconscient dans le conscient, est la base du travail analytique. Mais cela ne se joue pas qu'en thérapie, cela se joue partout : à l'école, dans la relation d'accompagnement spirituel... avec des personnes qui n'ont pas forcément les moyens de décoder ce qui est en train de se produire. Ainsi, par exemple, un professeur qui ne comprend pas

pourquoi tel élève semble lui en vouloir. Or, ce n'est pas à lui que l'agressivité de l'élève est destinée mais comme ni ce professeur, ni l'élève n'ont les outils pour comprendre qu'il s'agit d'un transfert, une incompréhension réciproque peut créer du drame. La situation transférentielle est une manifestation de l'inconscient ! Cela suppose qu'on croit qu'il y a de l'inconscient, c'est-à-dire que, dans un être humain, il y a, comme dans un iceberg, une petite partie qui est visible et connue et puis il y a une grosse part qui est inconsciente, invisible. Tout le travail psychanalytique, c'est de faire remonter cet inconscient à la surface. Car cet inconscient nous joue des tours, il nous fait faire et dire des tas de choses malgré nous, tout le temps : des répétitions, des colères, etc.

Christus : *Tout accompagnateur, « père spi », aumônier, confesseur... qui n'a pas pris conscience de ce risque peut se laisser prendre au piège. Est-ce que ce n'est pas de là que naît le risque d'emprise ?*

I. L. B. : Oui, cela prend place là. Pour mieux le comprendre, il est important de savoir que le transfert se joue dans les deux sens de la relation. Le thérapeute est lui aussi concerné dans ce qu'on nomme classiquement le « contre-transfert ». Si je me laisse prendre par la violence d'un transfert sur moi (« Vous ne comprenez rien... », « Vous ne m'écoutez pas... », « Vous n'en avez rien à faire de moi... ») et réagis directement sans analyser pourquoi cela se dit à ce moment-là de la cure, je passe à côté de ce que porte l'autre et n'a pas encore été décrypté. Prenons un exemple simple. Si un patient critique un tableau qui est dans mon cabinet et que j'aime particulièrement, deux attitudes sont possibles : soit je me sers de ce qu'il me dit pour avancer dans le travail thérapeutique (« Vous critiquez sans cesse ce tableau, que lui voulez-vous ? Parlez-lui à ce tableau... ») ou, agacée, je coupe court (« Bon, passons à autre chose qu'à ce tableau ! »). Dans le second cas, je ne saurai pas ce qui est en jeu avec ce tableau. Mon contre-transfert a cassé quelque chose dans la relation et j'ai repris le pouvoir sur l'autre en lui disant : « Tais-toi ! » Et, en retour, si je n'arrive pas à me dégager du sentiment désagréable que l'attitude de l'autre me cause, que je culpabilise de ne pas savoir m'en dépêtrer, je lui laisse de l'emprise sur moi. Et c'est pour cela qu'il est nécessaire d'être supervisé. C'est très subtil, cela nous entraîne dans les très grandes profondeurs, cette écoute-là.

■ Rester vigilant

Christus : *Est-ce que vous pouvez approfondir un peu en gardant à l'idée ce cadre de l'accompagnement spirituel où l'on se retrouve avec des accompagnateurs qui n'ont pas la vigilance du thérapeute ?*

I. L. B. : Le thérapeute a techniquement la vigilance, mais humainement il est de la même pâte que tout un chacun. Toute relation humaine, quelle qu'elle soit, commence par une évaluation dès les premiers regards. On a une première impression : la personne est petite, grande, belle, laide, vieille, jeune ; elle a l'air sympa, etc. C'est immédiat : on ne peut pas s'en empêcher. Et on voit dans le regard de l'autre quelque chose qui nous est renvoyé de nous-même. Si cette relation se poursuit, surtout si on trouve la personne intéressante, on risque de déployer un peu de séduction. Avec les patients qu'on reçoit, ces mécanismes existent, même si on s'en défend ; il y en a vers qui on est plus spontanément attiré. Un d'entre eux m'a dit un jour : « Je sens bien que je suis votre préféré. » Comment ne pas se laisser piéger, surtout si, effectivement, il est « aimable » ? Ce que je veux dire, c'est que, très vite, intervient dans toute relation quelque chose de l'ordre de la séduction ou du rejet. Dans tout ce que j'entends aujourd'hui des abus dans l'Église, c'est la même musique : le séducteur a pris possession du cœur, du corps ou de l'esprit de l'autre en le mettant à une place de choix, d'exception : « Tu sais que tu es la meilleure de mes novices, le meilleur de mes prêtres ?... » Les abuseurs sont suffisamment fins pour choisir leurs proies. Tous ceux ou toutes celles qui finissent par pouvoir en parler disent : « Je n'ai rien vu ; je trouvais ça normal... » On attire l'autre en le flattant, en le mettant au pinacle. Et puis, après, on le casse. Et puis on le fait revenir et on le recasse, et on le fait revenir... Pour bien le soumettre à son propre désir, jusqu'au moment où l'autre craque complètement ou bien, heureusement, réussit à prendre conscience et à s'en sortir.

Christus : *Mais comment expliquer qu'une personne mue par un très sain(t) désir de suivre le Seigneur se laisse avoir à ce jeu de la séduction, jusqu'aux extrémités que l'on sait ?*

I. L. B. : Parce que l'abuseur ne prendra pas la personne de front. Chacun de nous a son « bouton déclencheur », sa porte d'entrée ; nous sommes assez généralement sensibles qui à la flatterie, qui à la recon-

naissance, qui à l'affection qu'on nous manifeste. C'est le propre de la manipulation que de savoir trouver la porte d'entrée, différente pour chacun de nous. « Vous êtes si intelligent... » « Votre amour de Dieu est tellement grand, mais on peut ensemble le faire encore grandir, je vais vous apprendre le chemin... » Et, face à cela, la personne se dit : « Oui, c'est bien vrai, en plus je suis inexpérimentée, j'ai envie de suivre Jésus, il a le savoir », « Il est prêtre depuis longtemps », ou « Il aime Jésus, il me guidera ». Et elle va se laisser faire, parce que la porte d'entrée utilisée cadre avec l'idéal recherché.

Christus : *Est-ce que toute personne est manipulable ?*

I. L. B. : Potentiellement, oui. Je me souviens d'une fois, dans le cadre de mon travail en prison, lors de rencontres avec une personne détenue que j'ai voulu aider. Personne ne voulait s'occuper de cet homme-là qui avait fait quelque chose de monstrueux (sans d'ailleurs qu'il en paraisse plus affecté que cela). Je me suis dit que j'allais le sauver : c'était ma faille. Quant à lui, c'était sa jouissance que de me raconter indéfiniment son crime. Et, moi, j'allais de plus en plus mal. Heureusement, l'équipe autour de moi m'a aidée ; et puis, il y a eu un déclencheur qui m'a fait réaliser ce qui était en train de se passer. Mais cela avait duré des mois. Cela m'a servi de leçon : on a chacun sa porte d'entrée. La mienne, c'est de vouloir sauver.

Christus : *C'est le cas de beaucoup d'accompagnateurs ou de thérapeutes.*

I. L. B. : Désirer faire sortir de la mort pour amener l'autre à la vie : c'est à la fois indispensable mais c'est un piège redoutable...

■ La bonne distance

Christus : *À vous écouter, on comprend que, dans l'abus spirituel, un désir sain est perverti par l'abuseur...*

I. L. B. : Il n'est pas exactement perverti par « l'abuseur » : il est perverti par une relation non juste. Il n'y a pas que l'abuseur qui est en cause mais c'est quelque chose qui, subrepticement, se met en place dans la relation. C'est-à-dire que le transfert et le contre-transfert ne vont pas s'ajuster. « L'accompagnant » ne va pas avoir de contre-transfert ajusté au transfert qui lui est adressé. Avec cette personne détenue qui m'a manipulée, je n'ai pas eu le contre-transfert adéquat. Ce qui fait

que son transfert s'est complètement infiltré. Sa jouissance était totale. Et, moi, je n'ai pas su dire « stop ». Le contre-transfert, c'est de faire en sorte que cela reste à une bonne distance de soi et donc de l'autre. Cela suppose de rester conscient de ce que la relation produit en soi. Je n'étais pas consciente de ce que cela faisait en moi ; j'étais toujours dans ma position de sauveur. Ce sont les autres qui m'ont fait comprendre que j'étais en train de déprimer, je voyais le mal partout, je trouvais le monde effrayant : d'une certaine façon, il avait pris possession de mon esprit. Pour moi, cette expérience-là a été très riche, parce qu'elle dit bien la limite à laquelle chacun de nous est confronté si nous ne savons pas analyser le transfert, c'est-à-dire voir de quoi il s'agit.

Christus : *Si vous tenez votre rôle de thérapeute, vous êtes dans une relation qui permet d'aider la personne, mais que se passe-t-il dans une relation qui vire à l'abus ?*

I. L. B. : C'est ce que j'ai essayé d'expliquer tout à l'heure quand j'ai parlé de la séduction. Un patient me dit que, heureusement, je suis là, que je l'entends : qu'est-ce que cela produit en moi ? Si je me dis : « Encore un qui trouve que je suis bien, que je l'écoute : je suis bonne thérapeute ! », là, il faut sûrement que je fasse attention... Cela démarre subtilement et si, progressivement, il réitère ses compliments et il insiste là-dessus de plus en plus, cela devient suspect : qu'est-ce qui se joue ? Je peux me laisser piéger parce que cela va me plaire, cela me touche, cela me flatte. Dans la relation thérapeutique classique, vous faites attention à ces affaires-là : vous supposez que ce n'est pas d'abord à vous qu'il parle, mais à qui ? Comment l'aider à prendre conscience de ce qui se joue de son histoire dans ce qu'il est en train de vous dire, à ce moment-là. Il faut soi-même être libre. Si vous ne l'êtes pas, vous vous laissez piéger. Quand votre enfant vous dit : « Maman, tu es méchante, je ne t'aime plus », si vous lui répondez : « Moi non plus, je ne t'aime plus », vous tombez dans le « piège », d'une certaine façon. Quand un patient nous invective et qu'on ne lui interdit pas d'être en colère, alors une porte s'ouvre. Cela suppose une grande écoute en liberté. Tant qu'il y a de la liberté, tant que c'est mobile dans la relation et qu'on peut se parler de ce qui n'a pas été, il n'y a pas d'emprise. À partir du moment où quelque chose va s'installer dont on ne parlera pas, qu'on va mettre de côté, en se disant que ce n'est pas très grave – « Mais, quand même, ça me fait

du bien quand il me dit ça ; j'espère qu'il ne va pas me quitter si vite ; il me plaît bien ce patient » –, c'est dangereux.

Dans des sessions sur la vie affective que je donne avec d'autres personnes, il arrive que des responsables de formation ou des supérieurs de communauté viennent nous voir pour nous dire : « Je ne le croyais pas, mais je découvre que je suis aussi dans l'abus, parce que je pensais que faire vivre l'obéissance, c'était dire : "C'est comme ça, et pas autrement." » Et ces supérieurs se rendent compte qu'à partir du moment où il n'y a pas de dialogue, pas de paroles, parce qu'on considère que ce n'est pas important de parler avec l'autre, du coup, l'autre est objectivé d'une certaine façon : ce n'est plus un sujet. Dès que quelqu'un impose sa loi, le phénomène de l'emprise s'installe.

■ Emprise et obéissance

Christus : *Dans l'Église, la question des abus croise ainsi celle de l'obéissance ?*

I. L. B. : Exercer l'autorité, c'est très subtil. Au nom de quoi est-ce que je l'exerce ? Le vœu d'obéissance, c'est le lit parfait pour l'emprise et les abus. Quand on dit à l'autre : « Tu as fait vœu d'obéissance, donc, "au nom de Jésus", tu vas faire ça... », sans même lui demander son avis, on exerce un pouvoir sur lui. Ce n'est plus l'exercice de l'autorité, mais d'un pouvoir. Or, pour beaucoup, c'est une vraie jouissance que d'avoir du pouvoir sur l'autre. Je peux lui dire ce qu'il doit faire, ce qu'il doit penser, et ce, au nom de l'obéissance, c'est-à-dire au nom d'un vœu qu'il a prononcé, au nom de Jésus, au nom de Dieu, au nom de sa foi. Et je lui refuse tout dialogue. Au lieu de donner à l'autre tous les éléments pour qu'il puisse lui-même réfléchir à son propre avenir, et le laisser libre d'en décider, de dire « non » ou « oui ». À travers le vœu d'obéissance, on peut vraiment manipuler quelqu'un, au nom de son amour pour Jésus, le toucher dans son point sensible, là où se loge son idéal, son désir de suivre Jésus vraiment profond, beau et pur, et se servir de cela pour l'amener à soi.

Christus : *La transgression n'est-elle pas toujours in fine du ressort du thérapeute ou de l'accompagnateur ?*

I. L. B. : *In fine*, c'est bien lui qui est responsable. Dans cette relation asymétrique, c'est lui qui a un certain pouvoir. Il peut en user pour

dire à quelqu'un qu'il est fait pour la vie religieuse ou la prêtrise, parler à la place de Dieu et lui dire que Jésus l'appelle ou ne l'appelle pas. Il y a aussi, chez les thérapeutes, ceux qui donnent des conseils jusque dans la vie intime des gens, qui conseillent le divorce, par exemple. N'est-ce pas une considérable prise de pouvoir ?

Et si quelqu'un dit : « Tu vas penser comme moi, tu vas être mon disciple », là ce n'est plus Jésus que l'on va suivre : c'est un humain. C'est une emprise redoutable, celle de quelques fondateurs religieux connus. Dans ces cas, le désir sera détourné de sa finalité. C'est l'histoire du fou qui regarde le doigt qui montre la Lune. Le doigt, c'est : le guide, le thérapeute, le psychanalyste, le fondateur, celui qui sait. À ce moment-là, il n'y a plus de « je ». Je ne désire plus, puisque c'est le maître qui me fait devenir disciple de lui-même. Une religieuse m'a rapporté qu'on lui avait dit qu'elle perdait son temps en écoutant de la musique sacrée pendant qu'elle s'occupait aux petites tâches quotidiennes, mais qu'il fallait écouter les conférences du prêtre. Et elle croyait que c'était vrai, « puisque le maître sait forcément, et que suivre le maître, c'est suivre Jésus » !

■ Celui qui avance masqué

Christus : *On peut arriver à une sorte de dépersonnalisation. L'abuseur ayant pris possession de sa victime, il la mène à ce point où elle n'a plus accès à sa propre conscience, à ses propres réflexes de protection.*

I. L. B. : C'est exactement cela. Il n'y a plus de « je ». Je disparaissais. C'est ce qui m'est arrivé avec ce détenu. Moi, toute seule, je ne pouvais plus comprendre que j'étais prise dans un piège. Je voulais le sauver et, plus on me disait que personne n'y arrivait, plus je m'obstinais à le vouloir. C'est comme un virus dans un ordinateur. Il va empêcher les fonctions de l'ordinateur, en s'en emparant.

Mais, avant d'en arriver à ces extrémités, il est nécessaire d'apprendre à être attentif aux abus ordinaires de la vie quotidienne. L'abus, ce n'est pas simplement la grosse affaire qui n'arrive qu'à ceux qui sont paumés « mais, surtout, pas à moi » : comme tout un chacun, je suis exposée dans l'ordinaire des jours à la tentation de prendre le pouvoir et de disqualifier l'autre. Une fois qu'on a repéré que c'était possible, et plus facilement qu'on ne l'imagine, on devient un peu plus vigilant.

Christus : *Ce qu'on peut retenir de ce que vous avez dit, c'est que toute relation court ce risque...*

I. L. B. : Toute relation ! Absolument toute relation ! Et les relations dissymétriques encore plus, parce que c'est dans celles-ci que le jeu de pouvoir entre dominant et dominé vient se loger le plus aisément.

Christus : *L'abuseur est-il un menteur ?*

I. L. B. : Je ne sais pas bien ce qu'est le mensonge, c'est tellement subtil. En revanche, la tromperie, oui... L'abuseur, c'est un trompeur, un mystificateur. Il met un masque. Il va vous faire croire, par exemple, que Jésus, c'est lui. Il faut quand même être très fort pour faire croire à l'autre que « Jésus, c'est moi ». Et, pourtant, cela marche... C'est pire que le mensonge, c'est le mépris total de l'autre.

Christus : *Parfois, le trompeur ne sait pas qu'il trompe. Certains « petits » abus se font car la personne qui accompagne veut aussi rappeler la loi et la faire appliquer, envers et contre tout.*

I. L. B. : Rappeler la loi peut être une chose nécessaire quand il y a mise en danger pour la personne. Mais cela peut être aussi une tentation quand cette posture est celle du « sachant » qui veut imposer son choix à l'autre. Aider l'autre à prendre conscience de ce qu'il fait est une chose, lui dire ce qu'il a à faire en est une autre. J'ai eu un patient qui voulait se marier, et à qui on avait dit qu'il était fait pour être prêtre, au prétexte que c'était beaucoup mieux d'être prêtre que de se marier...

L'abuseur qui ne sait pas qu'il abuse ? C'est très difficile d'en parler en quelques mots car il s'agit de la question de la conscience que nous avons de nos actes et de notre responsabilité. Ce que je peux dire, c'est que l'abuseur est lui-même pris dans une histoire personnelle dans laquelle l'abus a eu sa place, d'une façon ou d'une autre. Que mettre en place pour une prise de conscience de cela ? C'est tout l'enjeu des thérapies proposées aux abuseurs.

Christus : *Vous voyez venir en thérapie des gens qui sortent de situations d'abus. Comment faire avec quelqu'un qui ne sait plus dire « je » ?*

I. L. B. : En effet, j'en vois de plus en plus... La personne qui vient me voir sait déjà un peu dire « je » quand, par sa présence en consultation, elle exprime peu ou prou : « Je veux m'en sortir. » Ma tâche

sera de l'encourager à vivre en accompagnant son désir. Cela passe par l'écoute de tout ce que la personne a subi, sans la laisser entrer dans une forme de « jouissance » qui serait celle d'en rajouter, d'étaler sa souffrance. Écouter combien est forte la culpabilité d'être victime, combien elle se sent salie, réduite à rien. Tout le travail est justement pour la personne de ne plus être étouffée, d'arriver à respirer et de s'autoriser à le faire parce que c'est vraiment la vie qu'elle peut enfin reconnaître en elle. Quant au thérapeute, il ne doit pas aller plus vite que la musique, ni en rajouter : « C'est vraiment effrayant ce que vous avez vécu... » Pas de fausse complicité, mais il est là, aussi, pour aider à mettre des mots : « C'est un viol... Il/elle n'a pas le droit... » Mots que la personne abusée a souvent beaucoup de peine à prononcer mais qui, une fois dits, permettent de (re)trouver sa vraie place.

Ceci est plein d'espérance, c'est ce qui me fait tenir dans cette écoute parfois si décapante.

*Propos recueillis par Marie-Caroline Bustarret
et Remi de Maindreville.*

Restaurer la confiance

Pour une personne qui a connu l'expérience douloureuse de l'emprise ou d'un abus, l'accompagnement spirituel peut être ultérieurement le lieu d'une prise de conscience et d'une parole.

Christus : *Cela vous est-il arrivé d'avoir à accompagner des personnes qui sont passées par une relation d'emprise spirituelle ? Comment leur demande se fait-elle ? Dans ce cas-ci, faut-il avoir une attitude particulière ?*

Anne-Marie Aitken : Les demandes d'accompagnement sont très diverses mais il est rare que les personnes disent d'emblée qu'elles ont vécu une situation d'emprise ou d'abus de pouvoir spirituel, même si c'est ce qui leur est arrivé. L'emprise ou l'abus de pouvoir qui a été vécu se révèle petit à petit au cours de l'accompagnement. Certaines de ces personnes ont déjà fait un travail thérapeutique et sentent finalement qu'il leur faut aller plus loin, qu'elles ont besoin de creuser leur relation à Dieu, ce qu'une psychothérapie ou psychanalyse n'a pas aidé à faire, même si cela a déblayé le terrain. Les personnes portent en elles un désir que Dieu ne soit pas exclu de leur cheminement mais qu'il soit bien replacé au cœur, précisément parce que la relation au Seigneur a aussi été altérée par l'abus. Par le biais de notre site (www.xavieres.org), des personnes nous contactent parce qu'elles veulent être uniquement accompagnées par une femme, et surtout pas par un prêtre. Quand quelqu'un veut absolument être accompagné par une femme, c'est pour être plus à l'aise, mais il peut aussi y avoir d'autres raisons plus profondes...

Jean-Jacques Guillemot : Au centre spirituel de Manrèse, les demandes d'accompagnement me sont soumises pour que je propose les accompagnateurs en fonction de ce que je perçois comme attente. Il arrive parfois que certains disent clairement qu'ils veulent être accompagnés par un prêtre, parce que cela simplifie les choses par rapport au sacrement de réconciliation qu'ils ont l'habitude de recevoir dans le cadre de l'accompagnement, ou pour d'autres raisons sur lesquelles nous pourrions peut-être revenir ; d'autres y sont indifférents. Il m'est arrivé d'accompagner une personne qui, sur le conseil d'amis, avait pris contact avec Manrèse et avait demandé à faire quelques jours de retraite en précisant qu'elle n'avait jamais fait les Exercices spirituels, mais qu'elle avait besoin de se poser et de prier à partir de l'Écriture. Cette personne, quant à elle, avait dit d'entrée de jeu qu'elle avait été abusée par un prêtre. On avait vérifié auprès d'elle si elle préférait être accompagnée par un homme ou par une femme ; être accompagnée par un père jésuite ne lui posait pas de problème. Dès son arrivée à Manrèse, elle est entrée dans les propositions de prière à partir de l'Écriture de façon tout à fait étonnante ; elle se sentait, de son propre aveu, tout à fait à l'aise avec la spiritualité ignatienne ; et, par la suite, elle a demandé à un des jésuites du centre de l'accompagner dans la vie. Pour répondre à votre question sur l'attitude qu'il faut avoir face à de telles situations, je pense qu'il faut tout simplement écouter, mais je ne pense pas que l'accompagnateur ait quelque chose de spécifique à faire. Il faut juste rester pleinement disponible et être attentif à ce qu'on entend.

Christus : *Peut-il arriver que des personnes n'aient pas conscience d'avoir vécu quelque chose de nocif dans une « direction spirituelle » et que cette conscience se fasse au cours d'une relation d'accompagnement saine ?*

A.-M. A. : J'ai accompagné pendant dix ans une personne très en souffrance, elle avait été harcelée dans une congrégation dont elle était sortie ; et ce n'est qu'au bout de dix ans d'accompagnement qu'elle a pu nommer quelque chose qui était arrivé dans sa jeunesse et qui conditionnait tout ce qui s'était passé par la suite. Il y avait une espèce d'amnésie totale. Cette personne désirait prier (ce qu'elle a été incapable de faire pendant dix ans). Elle en avait le désir mais elle ne parvenait pas à prendre la décision, à prendre le temps de la prière. Au bout de dix ans, elle a compris ce qui s'était passé dans sa jeunesse

et qui, depuis, la travaillait. Elle a pu en parler à un prêtre, et elle s'est remise à prier. Même avec la psychologue qui la suivait, elle n'avait pas pu aller à la racine. Il y avait un non-dit ou une amnésie qui atteignait en fait la volonté – une espèce de paralysie de la volonté, nonobstant le désir. Dans ce cas-là, il y avait un redoublement des abus : il y avait eu un abus sexuel vécu dans la jeunesse, puis un abus de pouvoir et de conscience vécu dans la vie religieuse. On voit bien dans ce genre de situation comment la capacité d'une personne à choisir est remise en cause et aussi celle de discerner une vocation.

■ « Que l'Esprit te souffle-t-il ? »

Christus : *Oltre les abus physiques, les abus de conscience sont également nocifs. Certains parlent de « viol de la conscience ». Quel rapport à l'autorité se joue là ?*

J.-J. G. : On constate des comportements extrêmement autoritaires au sein de l'Église et dans des ordres religieux en particulier – peut-être plus encore dans les ordres féminins que dans les ordres masculins. Je suis témoin d'une pratique de l'autorité de supérieures religieuses majeures vis-à-vis de leurs sœurs parfois très brutale : déplacements, changements de mission, etc. La violence de certains abus d'autorité n'est pas toujours consciente de la part de celles et de ceux qui la font subir et de celles et de ceux qui les ont subis, parce que chacun pense qu'exercer l'autorité et s'y plier ainsi, c'est pratiquer le vœu d'obéissance !

A.-M. A. : Mais c'est une obéissance infantilisante qui, au lieu de s'enraciner dans la liberté des personnes, comme l'obéissance devrait le faire, exige en fait une soumission. On voit bien, dans nos communautés, que certains sont plus dans la soumission que dans l'obéissance. Or, il faut aider à sortir de la soumission. De premier abord, cela semble tellement plus simple quand un autre nous dit ce qu'il faut faire ! La véritable autorité, c'est celle qui rend « auteur » de sa propre existence, c'est celle qui demande à l'autre : « Et toi, qu'est-ce que l'Esprit te souffle ? » En tant qu'accompagnateur, il est très important d'être attentif au type de rapport à l'autorité dans lequel se situe la personne accompagnée. Depuis la révélation de ces nombreux abus, je crois que j'écoute autrement. Et, parfois, je sens des blocages, des résistances dans l'accompagnement, même s'il n'y a pas de mots posés sur ces blocages.

Christus : *Quels types de résistances constatez-vous ?*

A.-M. A. : Elles sont multiples. Par exemple, j'avais proposé à une personne que j'accompagnais de relire sa vie, son histoire sainte ; elle avait relu des événements jusqu'à l'âge de dix ans, puis il lui avait été impossible d'aller plus loin. Il y avait probablement quelque chose qui s'était passé à cette époque, qu'elle ne pouvait pas relire. C'est une personne qui éprouvait beaucoup de difficultés dans les relations affectives, qui ne trouvait pas à se marier, qui était aussi incapable de dire « non ». Certaines personnes ont beaucoup d'appréhension à méditer les Évangiles de l'enfance car cela leur évoque des souvenirs trop douloureux. J'ai aussi connu, en accompagnement, le cas d'une personne qui projetait sur moi des choses qui ne me concernaient absolument pas, mais qui visiblement étaient liées à son histoire ; et cette personne en était tout à fait consciente ! Ce qui n'est pas dit se manifeste par bien d'autres biais, comme des manifestations physiques : maux de dos, maladies neurologiques, car le corps est finalement atteint. Il y a aussi parfois beaucoup de pleurs, une souffrance qui refait surface, des relations familiales difficiles, une vie affective perturbée, la difficulté à entrer dans un cadre. Il y a des personnalités qui sont comme éclatées, pour lesquelles il est difficile de rassembler leur être. Dans ce cas, des médiations sont parfois nécessaires pour arriver à la parole : par exemple, le travail de l'argile ou l'expression artistique ou musicale.

J.-J. G. : Je pense à une personne que je vois de loin en loin, qui avait été abusée par un prêtre au début de sa vie religieuse. Si cette personne a commencé à en parler, c'est peut-être parce que l'actuelle libération générale de la parole l'a aidée. Je l'ai encouragée à rencontrer la supérieure générale de sa congrégation, ce qu'elle a fait avec profit, mais après beaucoup d'hésitations. À un moment donné, elle m'a fait part de sa grande difficulté à se confesser : elle n'y allait que parce que c'était requis, mais c'était très difficile pour elle. Cette personne ne s'estime que depuis peu prête à demander le sacrement de réconciliation. On mesure les dégâts que peuvent provoquer de tels abus... On ne les voit pas d'emblée. Sauf que, pour cette personne, on était frappé par sa tristesse, tristesse qu'elle portait sur son visage. Elle est à présent plus souriante, mais cela a pris du temps. Cela passe par un travail de parole, par une prise de conscience de ce qui s'est passé véritablement et des conséquences sur la vie. Avant de reconnaître

l'ampleur de l'impact de ces événements sur sa propre existence, il faut un certain temps. Je crois que, dans le cas que j'évoque, la possibilité d'une conversation avec la supérieure générale a été décisive : la personne a eu le sentiment d'être écoutée.

■ Restaurer la confiance

Christus : *L'abus a pour conséquences de détériorer l'image de Dieu, de détériorer l'image de soi et d'abîmer le rapport à l'autorité...*

J.-J. G. : Comme vous le dites, cela atteint en effet l'image de Dieu, la confiance en soi et en autrui, mais aussi la capacité à se lancer dans des projets, à se rendre disponible pour une mission. La confiance est mise à mal. Tant qu'on n'a pas retrouvé l'élan, la confiance... tout est atteint.

A.-M. A. : L'élan est possible quand on est relié à son désir profond. Or l'abus annihile aussi le désir profond. Il met à mal l'unité intérieure de la personne. Il faut donc l'aider à se reconstruire, à marcher vers une plus grande unité intérieure. Cependant, parfois, la personne qui a été en situation d'abus de pouvoir ou d'abus spirituel, et qui demande à être accompagnée, risque aussi de se situer dans la relation de façon à maintenir l'infantilisation : il faut alors l'aider à se resituer de façon correcte. C'est elle, et elle seule, qui doit prendre ses décisions ; c'est elle qui sait ce qui est bon pour elle. Dans l'accompagnement spirituel, accompagnateur comme accompagné sont à l'écoute de ce que l'Esprit dit à chacun. La médiation de la parole de Dieu est très importante. À travers tout cela, on voit que la dimension spirituelle n'est pas en dehors de la dimension psychologique de la personne, les deux sont très imbriquées, même si, dans le cadre religieux, c'est aussi la relation à Dieu qui a été abîmée. Apporter une réponse personnelle à la question même « qu'est-ce que Dieu veut *pour moi* ? » est devenu difficile. Or Dieu ne veut rien d'autre que notre désir profond purifié.

Il se peut aussi qu'une première expérience d'abus soit arrivée quand la personne était jeune, et qu'elle se soit ensuite reproduite. Parce que la personne a perdu l'estime d'elle-même, elle entre dans un fonctionnement qui la maintient en perpétuel état de dévalorisation. Jusqu'au moment où elle commence à prendre conscience de quelque chose et où elle cherche à en sortir. L'accompagnement consiste aussi à aider la personne à prendre conscience que tout ce qui lui est arrivé

la constitue et fait partie de son histoire. Cette fragilité est le lieu où le Seigneur l'a rejointe.

J.-J. G. : Il me semble que la prise de conscience ne commence pas toujours dans l'accompagnement spirituel. Dès lors qu'un travail psychologique a été mis en route, la personne commence à trouver une certaine autonomie, à prendre conscience de ce qu'il lui est arrivé et du chemin qu'il lui reste à parcourir. Je connais quelqu'un qui fait un travail psychologique de ce type, et qui dit qu'il ne voit pas encore comment il pourrait entrer dans une démarche d'accompagnement spirituel. Comme s'il y avait un préalable à ce dernier. Il ne faut pas que l'accompagnement spirituel vienne trop vite. Il y a tout un travail à faire avant. Une réparation. Du coup, il peut y avoir une réconciliation par la suite. Mais il faut commencer par essayer d'assumer son histoire.

■ Former les accompagnateurs

Christus : *Certaines personnes expriment le désir d'être accompagnées, mais ont en fait plutôt envie d'être dirigées.*

J.-J. G. : En effet, je me souviens d'une femme qui demandait explicitement un accompagnateur qui soit un « directeur » spirituel. Cette femme a vu quelqu'un de Manrèse, mais cela n'a pas fonctionné. Elle voulait qu'on lui trouve un directeur ; mais je ne pouvais pas lui proposer quelqu'un qui allait décider à sa place, parce que c'est ce qu'elle demandait, en fait.

A.-M. A. : Dans l'accompagnement, on propose plutôt un cadre au sein duquel les personnes doivent apprendre à décider par elles-mêmes. Le rapport au cadre touche au rapport à l'autorité, à l'institution. Si une personne n'arrive pas à entrer dans un cadre ou à se donner un cadre, il faut en parler avec elle. Le cadre est au service de la liberté de la personne. L'abus dépersonnalise : il faut aider la personne à dire « je ». Cela peut prendre un temps fou. Les abus provoquent une dévalorisation de soi : le regard que l'accompagnateur porte sur l'autre peut l'aider à retrouver la confiance. Il faut du tact et de la délicatesse ; sinon, la personne peut avoir l'impression qu'on fait intrusion et que ce qu'elle a vécu va se répéter. Une fois, j'ai reçu une personne qui avait été victime de harcèlement au travail. J'ai osé lui poser des questions précises (une fois n'est pas coutume)... elle n'est jamais revenue.

Christus : *Vouloir aider la personne malgré elle, c'est la tentation de l'accompagnateur et c'est une des racines de l'emprise.*

A.-M. A. : Parfois, des questions trop directes peuvent être ressenties comme une intrusion. En tant qu'accompagnateurs, nous sommes sur la corde raide. C'est très pernicieux, parce que nous courons le risque, sans nous en rendre compte, de conduire la personne à son insu là où elle ne voudrait pas aller. Comme je l'ai dit, il faut aider la personne à sortir de la soumission. L'abus commence dès qu'on projette sur l'autre. Cela rejoint ce que Jésus dit dans l'évangile de Matthieu : celui qui voit une femme et la désire en son cœur est déjà en train de commettre l'adultère (cf. Mt 5,28). Cela peut se produire si l'on n'a pas une petite alarme intérieure qui vous fait dresser l'oreille et vous remet en position d'écoute. Dès qu'il y a projection, il y a risque d'abus.

Christus : *On ne naît pas accompagnateur, il faut se former. Que dire des prêtres diocésains qui, par leur fonction, sont institués accompagnateurs spirituels sans avoir été formés et sans avoir parfois de capacités à l'écoute.*

A.-M. A. : Certes, tout le monde n'est pas fait pour accompagner. C'est pareil dans nos congrégations. Accompagner, c'est une mission qu'on reçoit. Toute xavière n'accompagne pas.

J.-J. G. : En effet, toute personne n'est pas faite pour accompagner (même parmi les jésuites). Certains évêques sont largement conscients du besoin de former les prêtres qui semblent avoir ces capacités à l'écoute. Ainsi, des évêques demandent à la Compagnie de Jésus non seulement d'accompagner personnellement des prêtres, mais aussi de mettre en place des formations à l'accompagnement pour eux. De plus, il n'est pas bon de demander aux prêtres de paroisse d'assumer toutes les fonctions : « Le curé avec lequel je collabore de manière privilégiée comme laïc doit-il être aussi celui qui m'accompagne ? » Rien n'est moins sûr ! Or, la demande leur est adressée et ils se retrouvent parfois embarqués dans ce service, un peu malgré eux. Ils ne le font souvent que parce que les gens viennent les voir et qu'il n'y a qu'eux.

A.-M. A. : Par ailleurs, les prêtres sont souvent dans la position de l'enseignant plutôt que dans celle de l'écoutant. Nous disions tout à l'heure que des personnes préféreraient être accompagnées par des prêtres (par rapport au sacrement de réconciliation) ; du coup, on risque d'autant plus l'abus de pouvoir parce qu'on peut dire des choses intimes lors du sacrement de réconciliation.

Christus : *Vous avez évoqué les formations à l'accompagnement, il y a aussi la supervision...*

J.-J. G. : Il faut aider l'accompagnateur à parler de sa propre manière de faire (et non pas de la personne qu'il accompagne). À l'occasion de retraites, je distingue les réunions entre accompagnateurs (où l'on peut travailler telle ou telle question relative à la retraite et aux Exercices) des situations de supervision interpersonnelle.

A.-M. A. : En effet, après une bonne formation, la supervision est essentielle. Car, sur le terrain, qu'est-ce qu'on fait ? La supervision part de la pratique de l'accompagnateur : c'est vraiment cela qui est formateur. Superviser, c'est aussi être à l'écoute de ce que dit l'Esprit qui est en chacun. Il faut vérifier s'il y a une relation chaste (c'est-à-dire sans prise de possession de l'un par l'autre) entre l'accompagnateur et l'accompagné. Quand l'accompagnateur est en difficulté avec une personne, on essaye de voir d'où viennent les difficultés. À cause de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur les risques d'abus, peut-être a-t-on une vigilance plus accrue dans la supervision, surtout pour les nouveaux accompagnateurs ?

*Propos recueillis par Marie-Caroline Bustarret
et Remi de Maindreville.*

Jésus accompagnateur ?

Observer Jésus en relation permet d'éclairer ce qu'est un accompagnement, c'est-à-dire une relation qui aide chacun à se mettre à l'écoute de Dieu dans sa vie.

L'accompagnement, tel qu'il est entendu aujourd'hui, répond à la demande de la personne qui a le désir de vivre davantage sa foi, de discerner l'action de l'Esprit au cœur de son existence et d'y correspondre dans une plus grande liberté intérieure. Celui ou celle qui accompagne aide fraternellement l'autre à voir plus clair dans sa quête de Dieu et, pour cela, écoute, suggère, donne une parole. L'accompagnateur est donc au service de la croissance humaine et spirituelle. Il fait route avec l'autre pour l'éveiller à une expérience spirituelle.

■ Jésus accompagne-t-il ?

La relation singulière que le chrétien vit avec Jésus est-elle une forme d'accompagnement ? Au premier abord, le mot « accompagnateur » pour qualifier le Christ peut apparaître insolite. En effet, vivre la foi chrétienne, c'est croire en Jésus, l'aimer, le suivre, en témoigner... toutes actions qui ne renvoient pas d'emblée à l'accompagnement d'un tiers. On peut apprécier son accompagnateur, mais on ne le suit pas, sous peine de créer une relation de dépendance ou

d'emprise... D'ailleurs, « l'accompagnement spirituel personnel tel qu'il se pratique aujourd'hui, avec l'attention qu'il demande des deux côtés, ne se retrouve sans doute pas dans les Écritures »¹.

Pourtant, à lire certains récits évangéliques, les relations que Jésus noue avec ceux qu'il croise sur sa route, avec ceux qu'il appelle à devenir ses disciples, la manière dont Il écoute, parle, agit avec un grand respect des personnes et de leur liberté, font grandir et invitent à un nouveau regard sur Dieu, le Père de Jésus et de tous.

Diverses scènes évangéliques peuvent être relues avec profit sous cet angle. Le premier récit qui vient à l'esprit, en lien avec l'accompagnement, est celui des disciples d'Emmaüs, catéchèse construite comme un itinéraire de foi. Jésus se fait compagnon de route de deux disciples, Cléophas et un anonyme², pour les guider dans l'expérience de désolation qui est la leur. La mort de Jésus a réduit à néant leur espérance de salut. Découragés, dépités, ils parlent au passé avec Jésus qui les a rejoints sur la route. Jésus les questionne alors sur les propos qu'ils échangent puis les interpelle. L'enjeu est celui d'une juste interprétation des Écritures. Jésus leur propose une relecture de son histoire qui leur permet ensuite de le reconnaître à la fraction du pain. À la désolation initiale succède une grande consolation : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ? »³ La richesse de ce récit est multiple, les passages que Jésus permet aux deux disciples de faire sont nombreux : ils passent de l'ignorance à la reconnaissance, de la mort à la vie, de la tristesse à la joie. Jésus se montre pédagogue : il écoute et renvoie des interrogations qui ouvrent la parole. L'Écriture devient parole vivante. Cette rencontre de Jésus et sa manière de procéder sont une leçon pour ses disciples qui sont invités à avoir une attitude analogue. Ainsi le livre des Actes des Apôtres⁴ présente-t-il l'apôtre Philippe qui va éclairer l'eunuque

1. C'est ce qu'écrit le père Jacques Guillet dans un article déjà ancien. Il poursuit : dans l'accompagnement, la situation est inverse de celle de l'Écriture où « Dieu se révèle en personne, directement ou par l'intermédiaire d'un prophète, alors que l'accompagnateur est justement celui qui, n'étant pas Dieu, doit laisser le Créateur agir sans intermédiaire avec sa créature et la créature avec son Créateur et Seigneur » (*Christus*, n° 136, octobre 1987, p. 391).

2. Si le second disciple ne reçoit pas de nom, c'est sans doute pour permettre à chaque croyant de s'identifier à lui et de se reconnaître dans son chemin de foi.

3. Luc 24,32.

4. Actes 8,26-40.

de la reine Candace d'Éthiopie. Cet homme lit un passage du livre d'Isaïe et ne le comprend pas. Philippe, habité par l'Esprit du Christ, va l'ouvrir à la compréhension des Écritures et du sens qu'elles ont pour sa vie. Aussitôt, Philippe le baptise. Comme Jésus, Philippe a fait route avec cet homme et l'a rejoint dans sa recherche de Dieu.

La rencontre de Jésus avec la femme de Samarie⁵ va transformer l'existence de celle-ci. À partir d'une incompréhension sur l'eau dont parle Jésus, elle est conduite par lui à reconnaître qu'il est « l'eau vive ». La parole d'interpellation de Jésus sur sa vie permet un pas de plus : Jésus est prophète, Messie, le Christ. Trois paroles de Jésus ouvrent à cette révélation en trois étapes. La pédagogie de Jésus dans cette rencontre est révélatrice de sa manière d'agir. Il assume l'initiative de la rencontre et ne cesse de conduire la progression du dialogue jusqu'au terme où lui-même se révèle comme Messie et Sauveur du monde. Jésus n'en laisse pas moins la Samaritaine libre de poser des questions et d'émettre des objections, si bien que c'est la femme qui prononce les termes décisifs. De cette manière, loin de s'imposer, Jésus laisse à la femme le temps de faire son propre cheminement. C'est parce que Jésus est entré en dialogue avec cette femme que, bouleversée, elle en est venue à se demander qui était Jésus : un prophète plus grand que Jacob, le Messie en personne. Transformée par cette rencontre, elle part annoncer à ses compatriotes la découverte qu'elle vient de faire.

Lors de ces deux scènes, les paroles échangées montrent que Jésus permet à ses interlocuteurs de faire des passages, de le découvrir comme celui qui leur apporte le salut. Il leur ouvre un nouvel avenir, ce qui est bien une caractéristique de la relation d'accompagnement.

■ Jésus libère pour ouvrir un chemin de vie

Les évangiles racontent que Jésus a guéri de nombreux malades et pratiqué des exorcismes. Dès le début de son ministère, il guérit la belle-mère de Pierre, le serviteur d'un centurion romain, des lépreux et bien d'autres boiteux, paralytiques, sourds, aveugles, possédés. Des paroles de Jésus soulignent la transformation opérée. Il ne libère pas seulement le corps, mais l'être tout entier. Il invite alors à le suivre, à

5. Jean 4,5-42.

rendre grâce ou à rentrer chez soi. Dans tous les cas, les personnes guéries font une expérience de salut. Libérée de son impureté, la femme qui souffre d'hémorragies⁶ est à la fois guérie et sauvée. « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. » Le péché lie, paralyse, empêche de vivre debout. Jésus vient délier, libérer des forces du mal, relever.

Parmi les nombreuses relations de Jésus, celles avec ses *disciples*, hommes et femmes, méritent une attention particulière. En effet, le lecteur des évangiles constate que Jésus forme ses disciples au long de ses pérégrinations, au bord du lac de Galilée, à Jérusalem. Il les accompagne dans l'aventure de la foi à laquelle il les convie dans le respect et la liberté, sans la moindre emprise. Il les forme et les accompagne en partageant leur existence, en les instruisant, en les questionnant pour progresser dans la vérité de leur vie. Tantôt, Jésus s'émerveille de leur foi, tantôt il leur fait remarquer leur peu de foi.

Il appelle les uns et les autres là où ils se trouvent. Les uns quittent tout pour le suivre, d'autres restent dans leur vie ordinaire. Jésus engage un dialogue avec l'homme riche⁷ : « Si tu veux... » Homme insatisfait, il désire autre chose. Jésus lui dit : « Il te manque une seule chose : va, vends... » L'inquiétude du jeune homme était centrée sur la vie éternelle. Jésus lui répond en lui indiquant la vie terrestre : vendre et donner aux pauvres. À sa préoccupation pour l'au-delà, Jésus indique l'ici-bas. L'homme riche est libre de sa réponse. Appelé à quitter ses biens et à les donner aux pauvres, tout triste, « il s'assombrit ». Il s'en va, passant à côté du trésor que Jésus lui proposait, « car il avait de grands biens ».

Pierre, André, Philippe, Matthieu et bien d'autres quittent tout pour suivre Jésus. Il les instruit en même temps qu'il s'adresse aux foules. Il leur parle aussi en particulier pour les former et les introduire peu à peu dans l'accès au Royaume. Lors de la multiplication des pains⁸, aux disciples qui se sont approchés pour lui suggérer de renvoyer les foules, Jésus dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger », les invitant à participer à sa mission. C'est ainsi que Jésus va les rendre aptes à accompagner le chemin de foi de ceux qui se convertiront à l'annonce de l'Évangile, là où ils l'annonceront.

6. Luc 8,43-48.

7. Matthieu 19,16-22.

8. Matthieu 14,13-21.

Jésus est libre par rapport à ses disciples : pas de séduction ni de volonté d'attirer à lui à tout prix, de mettre sous son influence. La vérité est première. Lorsque Simon Pierre a confessé Jésus comme « Christ, Fils du Dieu vivant » et que Jésus annonce pour la première fois sa passion, Pierre se rebelle et réprimande Jésus. Alors Jésus l'invective vigoureusement : « Retire-toi ! Derrière moi, Satan ! »⁹ Chez Jésus, autorité et liberté vont de pair. Il n'est pas en surplomb des autres, il n'est pas celui qui sait, mais il cherche la vérité. S'il écrit sur le sol pendant que les scribes et les pharisiens cherchent la condamnation d'une femme adultère, n'est-ce pas pour renvoyer chacun à lui-même¹⁰ ?

■ Le Ressuscité et ses disciples

Les manifestations de Jésus à ses disciples après la Résurrection témoignent de cette même liberté. Jésus, vivant, apparaît à ses disciples à de nombreuses reprises, au bord du lac de Galilée, à Jérusalem, près du tombeau, au Cénacle où ils sont cloîtrés. L'évangile de Jean offre plusieurs récits de la façon dont Jésus, ressuscité et vivant, est apparu à ses disciples. L'épisode de la manifestation à Marie de Magdala est particulièrement riche¹¹. Marie est restée auprès du tombeau de Jésus. Elle pleure sa mort, elle déplore de ne pas savoir où on a mis le corps de son Seigneur. Elle s'en plaint auprès d'un homme qu'elle prend pour le jardinier. Mais, quand il l'appelle « Marie », elle le reconnaît et répond « *Rabbouni* ». Jésus lui dit alors : « Ne me retiens pas. » À Marie qui voudrait reprendre la relation avec Jésus comme avant sa mort, celui-ci dit une parole ferme pour l'inviter à faire le deuil du *rabbi* de jadis. Pas de retour en arrière. Jésus échappe à Marie de Magdala non pour s'éloigner d'elle mais pour donner à leur relation une dimension nouvelle. C'est en faisant ce deuil que Marie pourra accomplir la mission qui lui est confiée par le Christ vivant. *Apostola Apostolorum*, « apôtre des Apôtres », elle est chargée de proclamer la Bonne Nouvelle pascale qui transforme sa vie. Les disciples de Jésus sont devenus « ses frères », le Dieu de Jésus est devenu le Dieu des disciples, le Père de Jésus est leur Père. Par sa parole chaste, Jésus,

9. Matthieu 16,16.23.

10. Jean 8,3-11.

11. Jean 20,11-18.

bien loin de capter l'amour de Marie, la provoque à se tourner vers l'avant, vers un avenir autre où est la vie véritable. Libre à l'égard de tous, Jésus invite ses disciples à vivre de cette liberté.

■ Jésus déjoue les pièges de la toute-puissance

En marchant sur les routes de Palestine, Jésus accompagne le chemin des disciples dans une foi plus profonde. Dans sa propre vie, il ajuste ses relations et se détache de toute captation. Le récit des tentations de Jésus peut être lu dans cette perspective. Les évangiles de Matthieu, Marc et Luc¹² placent au début de la vie publique de Jésus un épisode au cours duquel, dans la solitude du désert, il fait l'expérience de la tentation. Alors que le baptême par Jean lui donne de recevoir son identité profonde de « fils bien-aimé du Père », Jésus, poussé au désert par l'Esprit, y est tenté à trois reprises par le diable. Le « diviseur » vient éprouver sa qualité de « fils de Dieu » et, en citant la parole de Dieu, il invite Jésus à user de sa puissance : que les pierres se changent en pain, qu'il choisisse un coup d'éclat en se jetant du haut du Temple, qu'il se soumette à Satan en échange de tous les royaumes de la terre. Jésus repousse les tentations du pain, de la réussite spectaculaire, de la toute-puissance en se référant aussi à l'Écriture, mais cette fois-ci dans une grande justesse et fidélité à la Parole qui maintient dans la liberté. En langage moderne, on pourrait dire que le tentateur propose à Jésus de résorber l'expérience du manque, constitutive de tout être humain, en convoquant la puissance de Dieu, sous la forme d'un défi. En somme, le tentateur déclare qu'est « fils de Dieu » celui qui, échappant à la condition humaine, ne connaît plus ni la faim ni la mort¹³. Mais Jésus refuse d'interpréter sa condition filiale comme un pouvoir. Il refuse l'illusion des chimères que propose le tentateur pour choisir la réalité de la condition humaine et la vérité de la parole de Dieu. Là où le peuple d'Israël avait succombé à la tentation dans le désert, Jésus est vainqueur et ouvre un chemin de fidélité.

12. Matthieu 4,1-11 ; Marc 1,12-13 ; Luc 4,1-13.

13. Ces considérations suivent les commentaires de Matthieu et de Luc dans *Le Nouveau Testament commenté*, sous la direction de Camille Focant et Daniel Marguerat, Bayard – Labor et Fides, 2012.

Quelle parole pour aujourd'hui ? Sans doute, d'abord, la conviction que Dieu n'attend pas des croyants des prouesses ou des gestes extraordinaires, toujours susceptibles de conduire à la séduction, voire à l'emprise ; puis l'assurance que le Seigneur se révèle dans le quotidien des jours, dans les petites choses, dans les rues, comme l'a si bien perçu Madeleine Delbrêl au siècle dernier¹⁴. La voie de Jésus a été celle de l'humilité, de la pauvreté, de l'amour. Tel est l'enseignement qu'il donne à ses disciples, « pas plus grands que leur maître ».

■ Le discernement de Jésus

Toute sa vie, Jésus a cherché à faire la volonté du Père. Accorder leur désir personnel au désir de Dieu, n'est-ce pas ce que recherchent ceux qui demandent à être accompagnés ? L'Évangile nous présente Jésus en relation constante avec son Père : il va le prier la nuit, dans un lieu désert ; avant de choisir ceux qui seront « les Douze », il se retire dans la montagne ; il rend grâce devant la foi des gens simples ; il s'adresse à son Père à la fois dans la louange et la demande. Constamment, Jésus recherche la volonté du Père, la communion avec Lui : « Père, je te rends grâce, je sais que tu m'écoutes toujours. »¹⁵ Dans la liberté et l'intimité de sa prière, il s'adresse à Dieu sous la forme familière de l'enfant : « *Abba*. » C'est au cœur de cette relation que Jésus pense ses choix et prend ses décisions.

Le lecteur peut percevoir, plus ou moins intuitivement, que la vie publique de Jésus a été remplie de choix, de petits ou de grands discernements : rester ou quitter Nazareth, choisir ceux qui seraient avec lui, affronter ou non les grands-prêtres et les scribes, monter à Jérusalem, avoir une parole aux marchands du Temple qui fait scandale... La vie de Jésus est relation constante avec son Père qu'il aime et fait connaître. Jésus est venu révéler le Père, l'amour dont chacun est aimé : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire par le Père. »¹⁶ Jésus vient accomplir l'œuvre du Père et le Père l'accompagne dans cette mission. Habité par l'Esprit du Père et du Fils, le chrétien peut percevoir en ses mouvements intérieurs dans quel sens il est orienté.

14. Cf. M. Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Seuil, 1966, reprise d'un texte de 1938.

15. Jean 11,41-42.

16. Jean 5,19.

■ « Je suis avec toi pour te délivrer »

Au terme de cette lecture de passages évangéliques qui présentent Jésus en relation, certains points évoquent ce qu'est une relation d'accompagnement: aider à faire des passages, vivre une relation en liberté, discerner la présence de Dieu dans sa vie, être à l'écoute de la parole de Dieu, permettre de poser des choix, petits ou grands. Jésus accompagne ainsi ses disciples pour les faire grandir dans la foi. Mais le rapprochement avec ce qui est aujourd'hui mis sous le terme « accompagnateur » n'est-il pas plus analogique que réel ? La relation du croyant à la personne de Jésus est unique.

Qui nous accompagne sur ce chemin ? Jésus, oui, mais aussi l'Esprit « paraclet »¹⁷ qui « parle à notre esprit », dont le souffle accompagne ceux qui marchent sur le chemin de la vie et de la foi. Car il y a comme une cohérence entre la démarche d'accompagnement et les pages de l'Écriture où les croyants à la recherche de Dieu déchiffrent, dans leur propre vie et dans leur communauté de foi, des traces de Dieu. Ils se libèrent ainsi d'images de Dieu aliénantes pour s'ouvrir à un Dieu qui les accompagne au cœur de leur histoire et les ouvre à une plus grande plénitude de vie : « Je suis avec toi pour te délivrer. »

17. L'Esprit saint est souvent qualifié de « paraclet » dans l'évangile de Jean, au double sens d'avocat défenseur et de consolateur. Cf. Jean 14,16.26 ; 15,26 ; 16,7.

Au-delà de l'accompagnement

Cet article vise à examiner comment l'au-delà de l'accompagnement a son importance dans la définition même du cadre général selon lequel va se déployer celui-ci. Des tentations peuvent également peser sur la nature des relations entre accompagnateur et accompagné, après l'accompagnement proprement dit.

Il existe des situations où le début d'un accompagnement est marqué par la connaissance claire du terme de celui-ci, comme lors d'une retraite à durée choisie. Mais il existe aussi des situations où le commencement de l'accompagnement ne donne pas de visibilité précise sur son terme. On accompagne ou l'on est accompagné : mais pour combien de temps ? Vers quel terme ? Et l'on ajoutera : vers quelle fin ?

■ La finalité de cette relation

Quelle est la finalité de l'accompagnement spirituel ? La question n'est pas anodine et mérite d'être clarifiée, tant du côté de l'accompagnateur que de la personne accompagnée. Cette finalité est de parvenir à une docilité à la conduite du Saint-Esprit, « s'abandonner à la conduite du Saint-Esprit »¹, voilà le programme de la vie spirituelle

1. Louis Lallemant (1588-1635), « La docilité à la conduite du Saint-Esprit », *Doctrine spirituelle*, DDB – Bellarmin, « Christus », n° 97, 2011.

chrétienne. L'accompagnement est, au fond, un moyen pour aider une personne à avancer vers cette aptitude à l'abandon. Il s'agit de disposer d'une suffisante connaissance de soi, *et de soi devant son Seigneur*, pour pouvoir poursuivre la quête en autonomie. À l'opposé de l'emprise qui *maintient sous contrôle*, l'accompagnement spirituel vise tout au contraire à permettre au sujet croyant de cheminer de façon autonome dans sa recherche de Dieu et dans sa relation à lui. Celui ou celle qui s'abandonne ainsi à la docilité au Saint-Esprit croît en liberté. Pour éviter tout risque de dépendance (affective ou autre) dans la relation d'aide, il faut donc toujours vérifier si la liberté intérieure du sujet accompagné est en croissance ou non. De même, il est bon de regarder de près ce qui concerne les fruits de douceur, de créativité ou de souplesse, comme autant de critères qui permettent d'évaluer la direction que prend l'accompagnement spirituel. L'un des enjeux de l'accompagnement spirituel consiste précisément à aider une personne à gagner en *souplesse*, en *créativité* et surtout en *douceur*² envers le prochain comme envers soi-même. Trois aptitudes qui s'opposent frontalement avec quelques caractéristiques typiques de l'emprise : la *rigidité* (morale ou autre), la *sclérose* et surtout la *dureté*.

■ Quand et comment terminer ?

Venons-en maintenant au cœur de notre propos : ce qui se joue après l'accompagnement. Pour ce faire, commençons par nous demander quand et comment se termine un accompagnement spirituel.

Dans le cas d'une retraite, dont la durée est limitée, la chose est évidente. Il s'est vécu une rencontre pour un temps. La personne qui accompagne aura eu accès à un bout d'histoire spirituelle. Elle ne sait pas tout de la personne accompagnée et elle n'a pas à en savoir davantage. Au fond, une bonne image serait celle de l'itinérance : l'un et l'autre ont fait un bout de chemin ensemble dans une quête qui reste bien plus vaste.

2. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, Librairie Poussielgue, Paris, 1909, 3^e partie, chapitre 9.

Dans le cas d'un accompagnement « au long cours », c'est-à-dire dans la vie, la perspective de l'arrêt est moins évidente. Des liens se sont tissés entre accompagnateur et accompagné qui ont aussi leur charge émotionnelle, d'affinité, voire d'affection. Il peut y avoir un plaisir à rencontrer l'autre, mais ce sentiment ne peut suffire à justifier la continuation de la relation d'accompagnement. En fait, il est bon de revenir de temps en temps aux motifs initiaux de la demande d'accompagnement, d'une part, et de se demander, d'autre part, si l'objectif de cet accompagnement n'est pas atteint.

Bref, il semble important d'ouvrir régulièrement un espace de discernement pour juger de l'opportunité de poursuivre ou non ce type d'accompagnement. Je retiens, par exemple, une manière de faire que m'a partagée un jour un père spirituel expérimenté. Il m'expliquait qu'à la fin de chaque année, il réexpliquait aux personnes qu'il accompagnait les conditions initiales de leur demande d'accompagnement. Il proposait alors de s'interroger sur l'opportunité de poursuivre ou non l'année suivante. Concrètement, la personne accompagnée avait l'initiative (par exemple, à hauteur des vacances d'été) de reprendre contact ou non à la rentrée, en demandant un nouveau rendez-vous. Il était clair que le fait de ne pas poursuivre ne générerait en soi aucun grief de la part de l'accompagnateur. En effet, l'accompagnement est un service et non un devoir. Une fois encore, la clé est celle de la liberté.

■ L'au-delà de l'accompagnement

Une fois un accompagnement terminé, que se passe-t-il ? En effet, le fait de mettre fin à une relation d'accompagnement (de type pédagogique, dans une institution éducative, ou de type spirituel) ne signifie pas nécessairement que les ponts sont entièrement coupés entre les deux personnes concernées.

La personne qui accompagne peut se réjouir profondément d'avoir été témoin de l'œuvre de Dieu dans une vie. Car il y a de la joie à voir une personne avancer spirituellement. De même, la personne accompagnée peut être habitée d'une profonde reconnaissance pour celui ou celle qui l'a écoutée, soutenue, éclairée, conseillée. Il existe une fécondité relationnelle dans l'Esprit saint qui est légitime. Le Christ lui-même a exulté de joie lorsqu'il a entendu les fruits que portaient ses disciples envoyés en mission (Lc 10,17-22).

Mais que faire de cette joie ? Comment l'accueillir sans en jouir ? Comment la recevoir sans la rechercher pour elle-même ? Autant de questions qui touchent tout autant l'éducateur, le thérapeute que toute personne impliquée dans une relation d'aide, à commencer par l'accompagnement spirituel.

- Une première piste consiste à bien se remettre dans la dynamique du service. Se reconnaître comme un simple serviteur, humble, de quelque chose qui nous dépasse. Pour l'accompagnateur, cela suppose de bien s'approprier la parole de Jésus : « Nous sommes de simples serviteurs, nous n'avons fait que notre devoir » (Lc 17,10).

Il est bien légitime de rendre grâce pour le service d'accompagnement spirituel qui a été rendu. Mais cette action de grâce doit s'inscrire dans une profonde dynamique d'humilité qui ne cesse d'orienter les bienfaits constatés vers leur origine véritable qui est la grâce divine.

- Une deuxième piste touche au détachement envers toute forme de reconnaissance. L'épisode de la guérison des dix lépreux dans l'évangile de Luc (Lc 17,11-19) a quelque chose de sympathique à cet égard ! Sur dix lépreux purifiés par Jésus, il ne s'en trouve qu'un seul pour revenir vers le Christ en glorifiant Dieu. Il est d'ailleurs précisé qu'il s'agit d'un Samaritain, réputé plus hostile envers les Juifs. Dans l'univers de l'éducation, la reconnaissance d'un ancien élève vis-à-vis de tel ou tel professeur ou éducateur n'atteint pas toujours les 10 %. Et, quelques fois, on s'étonne même que les plus reconnaissants soient ceux qui ont eu le plus de difficultés (y compris comportementales).

En fait, il est sain pour toute personne engagée dans une relation d'aide de se libérer de tout souci de reconnaissance. Il faut accepter d'être « oublié ». Au moins y a-t-il, dans une telle disposition, la meilleure garantie que l'on ne cherche pas à agir dans le cadre de cette relation pour obtenir une gratification narcissique. C'est pourquoi, le devenir de la relation au-delà de l'accompagnement offre une bonne manière d'évaluer ce risque. Car le risque existe ! « Être redevable » ressort d'une dynamique marchande, là où il s'agit de vivre dans un régime de gratuité relationnelle. Cette aide reçue ou donnée vient de plus loin que soi. Et l'ultime reconnaissance doit s'adresser à Dieu, comme l'enseigne le Christ. En effet, lorsque le lépreux reconnaissant revient vers lui, Jésus dit : « Il ne s'est trouvé que celui-ci pour rendre gloire à Dieu ? » Il n'a pas dit : « Il ne s'est trouvé que celui-ci pour me remercier. »

• Une troisième piste touche le problème de l'insertion de ce type de relation dans la construction d'un réseau relationnel. Il semble assez clair, dans le cadre de l'accompagnement spirituel, que la fin d'un tel accompagnement ne suppose pas de garder le contact. Mais, pour d'autres types de relations pastorales ou éducatives, il est fréquent que les rencontres initiales se prolongent dans un réseau relationnel plus ou moins serré. Telle ancienne étudiante d'une aumônerie reprendra contact avec vous pour une préparation au mariage. Tel couple que vous avez marié vous demande de faire le baptême de leur enfant. Tel étudiant que vous avez connu vous sollicite pour un service ou un conseil. Jusqu'où aller dans l'acceptation de services pastoraux pour lesquels vous êtes sollicité? Indépendamment de toute notion d'emprise, la question n'est pas sans importance. Est-il souhaitable de devenir, *de facto*, « l'aumônier attitré » d'une famille ou d'un groupe électif?

Pour répondre, remarquons qu'il y a une différence entre être appelé pour rendre ce service supplémentaire issu d'une relation pastorale précédente et le fait *de faire en sorte* d'être appelé! En effet, il ne manque pas de moyens pour « se rappeler à la mémoire » de quelqu'un avec lequel a pu se vivre une relation d'accompagnement pastoral, éducatif ou spirituel. La montée en puissance des réseaux sociaux (Facebook, Instagram, LinkedIn, etc.) s'insère dans cette problématique délicate. Est-ce déontologiquement légitime qu'un accompagnateur spirituel et un accompagné soient « amis » sur Facebook? Au-delà de l'accompagnement (quel qu'en soit le terme) faut-il conserver un contact sur les réseaux sociaux? Ces questions nouvelles ne sont pas évidentes à trancher, mais elles méritent d'être l'objet d'un véritable discernement pour juger de la juste attitude à adopter.

Dans le cas d'anciens élèves fréquentés dans le cadre d'une institution scolaire ou d'enseignement supérieur, est-il pertinent de « garder contact » sur un réseau social? Si oui, lequel choisir? Faut-il choisir le genre Facebook où s'exposent des tranches de « vie privée » livrées à un cercle plus ou moins ouvert? Faut-il choisir le genre LinkedIn qui donne une information publique sur le parcours professionnel? Les variations sur le thème « Que sont-ils devenus? » sont devenues plus nombreuses et plus diversifiées. Les médiations se sont multipliées. Alors, que veut-on savoir sur quelqu'un? Pour quelle raison? Pour quel usage? Selon quelles motivations?

■ Toujours en chemin

Au terme de ce propos, nous retiendrons que, dans le cas de l'accompagnement spirituel, il est essentiel d'expliciter les raisons qui poussent à se lancer dans une telle relation. Or, le fait d'avoir à l'esprit la fin temporelle d'un accompagnement oblige à examiner de façon plus consciente la finalité de celui-ci. Le *vers quoi ? ou le vers qui ?* de la relation d'accompagnement renvoie nécessairement au *jusqu'à quand ?*, et inversement.

Le Christ et, à sa suite, les Apôtres furent essentiellement itinérants. Cette figure de l'itinérance, rappelée par Jésus dans ses consignes, sollicite plus activement la liberté que le sujet croyant se doit de mobiliser. Bien que dissymétrique, la relation d'aide en général (et particulièrement l'accompagnement spirituel) gagne à s'exercer dans une temporalité qui assure un terme possible, à l'exact opposé de l'emprise qui cherche à maintenir une dépendance. La joie et la reconnaissance, qui peuvent éventuellement advenir au cœur de ces magnifiques et si profondes expériences d'humanité, fleurissent d'abord comme des grâces.

La dynamique profonde de la foi ne peut être que celle du don de soi, alors que celle de l'emprise vise à s'appropriier l'autre. Aussi, l'accompagnement spirituel s'inscrit-il résolument dans une telle démarche de don. Vécu dans un esprit de service et d'humilité, il est plus certain d'échapper aux risques d'abus ou de manipulation. En Église, selon la manière de faire du Christ, la personne qui accompagne offre un service où l'on donne ce que l'on a soi-même reçu. Et, moyennant la grâce de Dieu, il est même possible de transmettre bien davantage que ce dont on a soi-même été bénéficiaire.

On reconnaît l'arbre à ses fruits

De l'usage des règles de discernement pour évaluer un accompagnement

En regardant la troisième et la quatrième règle de discernement en deuxième semaine (n^{os} 331-332) et en les appliquant par analogie à la relation de l'accompagnement spirituel, il me semble que l'on comprend mieux la frontière entre une pratique vertueuse et une pratique perverse.

[331] **La troisième.** Avec une cause, le bon ange aussi bien que le mauvais peuvent consoler l'âme, mais à des fins contraires : le bon ange pour le profit de l'âme, afin qu'elle croisse et s'élève du bien vers le mieux ; et le mauvais ange, pour le contraire, et afin de l'entraîner à l'avenir dans son intention maudite et sa perversité.

Si le bon ange occupe la figure d'un accompagnateur équilibré et expérimenté, et si le mauvais ange occupe celle d'un accompagnateur mal équipé ou maladroit, alors la règle nous éclaire pour qualifier la relation d'accompagnement comme bienfaisante ou perverse. Nous trouvons d'ailleurs ici une actualisation possible du critère évangélique donné par le Seigneur : c'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre (Mt 7,17-20).

Voilà qui renseigne sur l'importance de se demander, au fil de l'accompagnement, et plus encore à son terme, si la personne accompagnée est en « croissance » et « s'élève » du bien vers le mieux, ou non. Les dérives sectaires ont donné une illustration de la manière perverse dont une relation d'aide pouvait se transformer en relation d'emprise.

[332] **La quatrième.** Le propre de l'ange mauvais, qui se transforme en ange de lumière, est d'entrer dans les vues de l'âme fidèle et de sortir avec les siennes, c'est-à-dire en présentant des pensées bonnes et saintes, en accord avec cette âme juste, et, ensuite, d'essayer peu à peu de faire aboutir les siennes en entraînant l'âme vers ses tromperies dissimulées et ses intentions perverses.

Les cas d'abus de conscience dont nous avons connaissance reposent presque tous au départ sur une tromperie (consciente ou non) quant à la prétendue « autorité spirituelle » du « directeur ». En se présentant comme *un ange de lumière*, le « maître à penser » exerce en fait une fascination qui finit par aveugler. Combien de groupements de nature religieuse (sectaires ou non) se développent sur cette fascination pour le fondateur ? Autorité incontestée et incontestable, absence de régulation et de contre-pouvoir, apparence de bonté plus ou moins mielleuse, douceur feinte ou fausse empathie qui cachent en réalité une âme contaminée par une volonté de puissance, de recherche de contrôle mental, voire de perversion.

Là encore, la finalité de l'accompagnement, exposée à son début et régulièrement rappelée, permet bien souvent de juger de l'évolution de la relation. Accompagnateurs et accompagnés seraient bien inspirés d'y revenir régulièrement.



PRATIQUES ET RÉCITS



Cinéma et spiritualité

Geneviève Roux

Cinéma et spiritualité

GENEVIÈVE ROUX

Xavière, membre de l'agence Signis Cinéma et d'« Image et pastorale », animatrice à Cinémages (Versailles), membre du comité de rédaction de la revue *Vie chrétienne*.

Dernier article paru dans *Christus* :
« Le cinéma des frères Dardenne »
(n° 246, avril 2015).

Le cinéma est une fenêtre ouverte sur le monde et un miroir du cœur humain. Il n'est pas nécessaire que certaines fictions traitent de sujets explicitement religieux pour qu'elles soient profondément spirituelles.

Cinéma et spiritualité : ces deux mots peuvent sembler contradictoires. N'allons-nous pas au cinéma pour oublier les soucis de la vie, pour nous changer les idées ? Pourtant, si le spirituel est une dimension fondamentale de toute personne, la somme de ses inspirations et aspirations, et si le cinéma est à la fois une fenêtre ouverte sur le monde et un miroir du cœur humain, tous deux doivent pouvoir se rencontrer.

■ Où est donc le spirituel au cinéma ?

Dès la naissance du cinéma, les sujets religieux ont inspiré des réalisateurs. La Bible est un réservoir inépuisable de récits et de personnages à mettre en scène et ces récits tentent toujours des réalisateurs de toutes convictions. La vie des saints est aussi une grande source d'inspiration.

Mais les films à thème religieux sont-ils seuls porteurs de spiritualité ? Jean Collet, théoricien du cinéma, longtemps journaliste à *Télérama*, aux *Cahiers du cinéma* et à *Études*,

écrit : « Presque toujours, ce sont des cinéastes extérieurs à toute religion qui ont réalisé des films vraiment spirituels. »¹ Et, un peu plus loin, il assure : « Le cinéma est spirituel par nature. » Déjà, en 1951, Robert Bresson affirmait : « Le vrai langage du cinéma est celui qui traduit l'invisible... Je tente de traduire plutôt des sentiments que des faits ou des gestes. J'essaie de substituer un mouvement intérieur au mouvement extérieur. »

Aujourd'hui, Eugène Green, réalisateur de films singuliers (*La religieuse portugaise*, *La sapienza*, *Le fils de Joseph*), leur fait écho. Il explicite sa recherche spirituelle dans *Poétique du cinématographe* : « À un moment clef de toute fiction, écrit-il, il y a une conversion : un cœur s'éveille à l'amour, un être du monde s'en retire, un suicidaire se consacre à la vie. Quel que soit le sujet, le cinématographe est toujours conversion : dans les fragments de la matérialité du monde dont le film est composé, le spectateur découvre une présence réelle qui lui fait voir ce à quoi il demeurerait aveugle. »²

Nombreux ont été et sont encore les cinéastes soucieux de révéler cette présence réelle. Ils sont trop nombreux pour que nous puissions ici les citer tous. Les vingt premières années du XXI^e siècle n'ont pas vu s'amenuiser cette lignée de grands créateurs attachés à rendre visible l'esprit qui est en l'homme, avec Terrence Malick, Eugène Green, les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne, Mike Leigh, Nuri Bilge Ceylan, Naomi Kawase...

Comme le dit Michèle Debidour, la plupart des films ne traitent pas de sujets religieux mais « les images autant que le scénario renvoient à plus qu'eux-mêmes, ils ont une densité métaphorique ou symbolique particulière »³.

■ Au cinéma, le spirituel apparaît dans les brèches

La quête spirituelle s'exprime encore aujourd'hui dans des films qui parlent de la vie quotidienne et de ses combats. Ceux dans lesquels, par des chemins de traverse, se pose la question du sens de la vie, de l'amour, de la mort, de la justice et de la paix. Et ce questionnement apparaît souvent là où l'on ne l'attend pas. Ainsi, Alfred Hitchcock,

1. Jean Collet et Michel Cazenave, *Petite théologie du cinéma*, Cerf, « Théologies », 2014, pp. 30 et 69.

2. E. Green, *Poétique du cinématographe*, Actes Sud, 2009.

3. M. Debidour, *Le cinéma, invitation à la spiritualité*, préface de Jean Tulard, Éditions de l'Atelier, 2007.

le maître du suspense et du film policier, est aussi celui qui piste incessamment la force du mal en tout humain et le travail de la grâce.

La brèche dans l'existence s'exprime souvent au cinéma par des ruptures, par des inattendus qui nous déstabilisent et nous forcent à quitter les sentiers battus : « Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va... Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit » (Jn 3,8).

Jean Collet écrit encore : « Je n'arrive pas à distinguer l'esprit avec un petit "e" de l'Esprit avec un grand "E". L'un et l'autre se manifestent comme une apparition, une rupture soudaine, une brèche dans le spectacle qui nous fascine. On pourrait dire, en paraphrasant un mot célèbre de Truffaut : "Dans le gruyère des grands cinéastes, les trous sont pleins d'Esprit." »

Barbara. Ce film de Christian Petzold, Ours d'argent au festival de Berlin en 2012, peut nous aider à percevoir cela. Nous sommes en Allemagne de l'Est en 1980, soit une dizaine d'années avant la chute du mur de Berlin. Barbara Wolff, chirurgienne pédiatre, arrêtée pour subversion après avoir déposé une demande d'émigration, se retrouve contrainte, après un temps d'emprisonnement, d'abandonner ses fonctions dans un prestigieux hôpital de Berlin Est. Elle travaille désormais dans une petite ville de la Baltique. Dans son métier, elle a une grande compétence qui en impose au médecin chef lui-même. Dans l'approche des personnes, elle manifeste beaucoup de respect : une jeune fille, échappée d'un camp de redressement, n'est pas pour elle un numéro, elle a un nom, elle s'appelle Stella. La séquence au cours de laquelle nous voyons Stella arriver à l'hôpital est impressionnante : deux policiers traînent entre eux une jeune fille qui résiste et crie, ils la jettent sur un lit où ils la maintiennent de force. Elle se débat.

Barbara entre, s'assied sur le lit et met sa main sur l'épaule de Stella qui s'apaise aussitôt. Cette main posée suffit à rassurer l'enfant. Barbara, à mains nues, rompt l'enfermement créé par ce monde de suspicion, de violence et de mise à distance. Barbara guette toujours une opportunité pour quitter la République démocratique allemande. Elle compte sur l'aide de son amant, qui habite Düsseldorf, en Allemagne de l'Ouest. La Stasi fait preuve d'une extrême vigilance. Mais rendez-vous est pris avec un passeur et Barbara va s'échapper.

Voilà qu'au moment de quitter son appartement, Stella cogne à la porte de l'appartement de Barbara et s'écroule sur le palier. Barbara la soigne, découvre qu'elle a été violée et décide de l'emmener vers la plage. Au dernier moment, sans une parole d'explication, elle la confie au passeur avec un mot de recommandation, sans doute pour son amant, et lui ouvre les portes de la liberté en renonçant à la sienne. Elle reprend son vélo et retourne à l'hôpital.

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime » (Jn 15,13). L'arrivée inopinée de Stella ouvre une brèche dans la vie de Barbara. Sans doute un discernement avait-il commencé en elle. Dans une scène avec son amant, une faille déjà s'était produite. Au cours d'une brève rencontre dans un hôtel, celui-ci lui dit que, lorsqu'elle sera passée à l'Ouest, elle n'aura plus besoin de travailler. Or son travail de médecin pédiatre est une vocation. Quel sens aurait sa vie sans ce combat quotidien pour la vie et contre l'oppression d'un régime totalitaire ?

Il y a des brèches béantes, il y a aussi de petites fissures qui échappent au regard mais que l'Esprit va investir pour que la vie reprenne ses droits. Les humiliations répétées imposées par la police du Parti ont créé ces craquelures et frayé un chemin à la liberté. « L'Esprit saint n'appartient pas à ceux qui le revendiquent... Dieu se révèle à ceux qui cherchent et surtout pas à ceux qui croient avoir trouvé... »⁴

■ Au cinéma, le spirituel vient à nous par les sens

Si l'esprit est invisible, impalpable, rapide comme l'éclair, comment le cinéma, qui s'exprime par des cadrages, des plans, des éclairages, des points de vue, des couleurs, des musiques et des bruitages, qui s'attache aux visages, aux corps, aux objets, aux lieux, peut-il exprimer la subtilité de cet esprit ? Le visible peut-il rendre compte de l'invisible ? Les voix intérieures peuvent-elles se faire entendre à nos oreilles de chair ?

Écoutons Charles Péguy. Il écrit les lignes qui suivent en 1913, quelques mois avant de tomber au cours de la bataille de l'Ourcq, le 5 septembre 1914 :

4. J. Collet et M. Cazenave, *op. cit.*, pp. 29-30.

Et l'éternité même est dans le temporel.
 Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
 Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels,
 Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
 Que c'est la même essence et la même stature.⁵

Un film déjà ancien mais incontournable peut nous permettre de réfléchir sur la manière dont le cinéma nous fait accéder par tous nos sens à « la connaissance de ce qui est caché dans le visible ». Il s'agit du film *Le festin de Babette*. Ce film est une adaptation cinématographique d'une nouvelle éponyme de Karen Blixen, parue en 1958 dans un recueil intitulé : *Anecdotes du destin*. Il a été porté à l'écran par Gabriel Axel en 1987.

Le festin de Babette. Nous sommes sur une lande déserte du Jutland. Les habitants vivent très pauvrement et certains font partie d'une communauté fondée par un pasteur charismatique. Celui-ci est mort et la communauté survit grâce aux deux filles du pasteur demeurées célibataires à cause de l'égotisme de leur père. Mais la communauté s'étirole et se déchire dans des querelles attristantes. À cause de ces divisions, elle va vers sa perte. On dit quelques alléluias mais le cœur n'y est pas.

L'arrivée d'une étrangère va permettre de transformer cette communauté. Babette vient de France, un pays qui, pour ces villageois du bout du monde, est une terre inconnue. Elle a perdu son mari et son fils, tués au cours de la Commune de Paris, en 1871. Elle se met au service des deux sœurs. Elle devient leur servante « à titre gratuit ». Elle vit auprès d'elles dans une tâche humble et obscure, et dans une frugalité certaine : en témoigne un plan rapide dans la soupente où elle habite depuis quatorze ans. Les années ont passé sans que rien d'extraordinaire n'advienne, et voici que Babette reçoit un mandat de 10 000 francs or, gagnés par un billet de loterie acheté pour elle par l'une de ses amies qui vit en France. Une fortune ! Au lieu de s'en servir pour changer de vie et retourner en France, elle va tout dépenser pour offrir un vrai repas français à la communauté. Festin dans lequel elle met jusqu'à son dernier sou. Elle va réaliser un repas somptueux⁶.

5. C. Péguy, « Ève », *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1913, p. 1041.

6. Si vous avez le DVD, ce passage se situe dans le *Festin de Babette* entre 1h09, 05 à 1h19, 36.

Le film de Gabriel Axel fait appel à tous nos sens : plaisir des yeux devant la table dressée, odeur du vin et des blinis qui dorent dans la poêle et du rhum qui flambe, chaleur de la cuisine qui fait rosir les joues, fragilité du cristal et sons purs, douceur des couverts patinés, de la nappe soigneusement repassée, arrondis des visages et des fruits... Il nous immerge dans un déluge de sensations par une construction méticuleuse de l'éclairage, par un choix de couleurs rouges orangées qui créent une ambiance chaleureuse et intime, par de gros plans sur les objets, les mains, les visages...

Et nous voyons combien cette ambiance agit sur les convives et sur nous-mêmes. Par contraste, le début du film nous fait ressentir combien le décor austère des réunions de la congrégation et la soupe de poisson au pain dur trempé dans une mauvaise bière, qui est leur pitance quotidienne, semble attrister et rétrécir chaque personnage. Ce sont là encore des choix de cadrage et d'éclairage qui créent ces sentiments.

La séquence du repas continue et les visages s'éclairent, des sourires apparaissent, des paroles de pardon s'échangent. La bienveillance est palpable et l'on se surprend à être heureux. Au milieu du repas, le général évoque le chef cuisinier féminin du *Café anglais* de Paris. Il affirme : « Cette femme était capable de transformer un dîner en une sorte d'histoire d'amour. Un amour qui ne faisait pas de distinction entre l'appétit physique et l'appétit spirituel. » En quelque sorte, ce repas crée un instant d'éternité. Ce qui nous ramène aux vers de Péguy : « Et l'éternité même est dans le temporel. Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels... »

Il faut un corps pour l'esprit. Pour les chrétiens, c'est une vérité fondamentale qui s'exprime dans l'Incarnation. Comment dire l'amour sous toutes ses manifestations, sinon à travers notre corps ? Et l'amour est l'Esprit du Père et du Fils.

« Ce qui est spirituel dans un film, ce n'est pas le silence, ni le contenu de ce qui est dit, ni la profondeur d'une réplique. La dimension spirituelle du cinéma, c'est d'abord l'ouverture à l'autre. Œuvrer, ça veut dire « ouvrir », s'ouvrir à l'autre, éprouver le désir d'une relation avec l'autre.⁷ »

7. J. Collet et M. Cazenave, *op. cit.*, pp. 19-20.

C'est ce qui se passe au cours de ce repas. On passe de la fermeture à l'ouverture. L'une des femmes évoque des paroles du pasteur : « Tout ce que nous emporterons de cette vie, c'est ce que nous aurons donné. » Donner, c'est ce que font, dans la monotonie des jours, les deux filles du pasteur. C'est aussi ce que fait Babette : elle « claque », peut-on dire, toute sa fortune pour réaliser ce repas. Aimer, donner, créer : voilà des maîtres mots de la vie spirituelle. Et ce festin de Babette est une parabole de l'eucharistie, où le don sans retour qui est fait rend la paix et la joie aux convives.

■ Le spirituel est conté dans des histoires

« Qui sommes-nous ? » « D'où venons-nous ? » « Où allons-nous ? » Ces questions sont éternelles. Chacun d'entre nous est renvoyé à lui-même et s'interroge sur ce qui fait vraiment sens pour lui. Les histoires que le cinéma nous raconte nous donnent à voir « le réel vivant, le chaos de la vie, beauté et horreur inextricablement mêlés »⁸ et elles mettent de l'ordre, elles veulent donner du sens à la vie.

La strada. En 1954, l'italien Federico Fellini réalisait *La strada* (« la route ») avec Giulietta Masina, son épouse, et Anthony Quinn. Le film est considéré comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Gelsomina (Giulietta Masina), une femme enfant naïve et généreuse, a été vendue par sa mère à un hercule de foire brutal et obtus, Zampano (Anthony Quinn), qui accomplit un numéro de briseur de chaînes sur les places publiques. À bord d'un étrange équipage (une moto à trois roues, aménagée en roulotte), le couple sillonne les routes d'Italie, menant la rude et triste vie des forains. Zampano ne cesse de rudoyer sa compagne et de la traiter sans égards. Elle s'efforce pourtant de lui complaire avec une touchante obstination. Surgit un autre saltimbanque, un violoniste poète, philosophe et farceur, Il Matto (« Le Fou », incarné par Richard Basehart), qui est « fildeferiste » et risque sa vie chaque soir à dix mètres du sol. Il agace à plaisir le pauvre Zampano. Celui-ci ne sait pas parler, alors il cogne... Voici donc que Zampano passe la nuit en prison, laissant seule Gelsomina au campement. Il Matto la rejoint le soir même,

8. *Ibid.*, p. 57.

pour la faire réfléchir sur sa vie avec Zampano et sur sa place en ce monde⁹.

Cette scène se passe de nuit, ce qui a demandé un gros travail d'éclairage, notamment sur les visages des deux protagonistes. Gelsomina, filmée le plus souvent en légère plongée, nous donne à lire sur son visage mobile toutes les émotions par lesquelles elle passe. Et nous sommes touchés par ce qu'elle donne à voir d'un cœur pur.

Dans une séquence précédente, Il Matto se produit sur un fil au milieu du cirque et saute sur la piste avec des ailes d'ange. Dans ce passage aussi, il descend du ciel, comme un ange, et il porte un message à Gelsomina : « Tu vois ce caillou... Il sert sûrement à quelque chose. – À quoi ? demande Gelsomina. – Si je savais à quoi sert ce caillou, je serais le Bon Dieu qui sait tout : quand tu nais, quand tu meurs aussi. Ce caillou sert sûrement à quelque chose. S'il est inutile, tout le reste est inutile, même les étoiles. Et, toi aussi, tu sers à quelque chose avec ta tête d'artichaut. »

Cette femme, pauvre parmi les pauvres, prend soudain conscience de sa dignité inaliénable d'être humain. Et nous voyons passer sur son visage une joie inconnue. Force nous est de constater que la question du sens refait toujours surface.

■ Au cinéma, le spirituel se dit par la lumière

« La lumière du cinématographe doit toujours être une quête. On la cherche, on l'attend, on essaie de la créer mais il faut toujours que ce soit humblement... La lumière n'existe pas sans les ténèbres. En cherchant à régler la lumière d'un plan, il ne faut jamais cesser de penser à l'ombre.¹⁰ »

Eugène Green, qui écrit ces lignes, est né aux États-Unis mais a choisi de vivre en France depuis 1960. Il invente une manière de filmer qui veut rompre de manière radicale avec les modèles dominants de narration et de prononciation. Si un spectateur, pas forcément averti, laisse ses sens et son esprit s'ouvrir à ses propositions, il y trouve des trésors.

9. La scène commence à 58' et finit à 1 h 05, 16.

10. Eugène Green, *Poétique du cinématographe*, Actes Sud, 2009, p. 80.

La Sapienza. Dans ce film, Eugène Green met en scène un brillant architecte en panne d'inspiration, Alexandre Schmidt (joué par Fabrizio Rongione), qui part en Italie pour y trouver un renouveau artistique et spirituel. Sa femme Aliénor (Christelle Prot), lassée de la grossièreté de la société et triste du manque de passion dans son couple, l'accompagne. À Stresa, ils croisent la route de Goffredo (Ludovico Succio), un jeune homme qui se lance dans des études d'architecture, et de sa sœur, la fragile Lavinia (Arianna Nastro). Cette rencontre va les ouvrir à la vie. Nous pouvons dire sans risque de nous tromper que ce film a une visée spirituelle. Les quatre personnages se rencontrent au bord du lac Majeur au moment où Lavinia est prise d'un malaise. Le lendemain, Aliénor rend visite à la jeune fille dans sa chambre aux teintes beiges et roses (chaleur et bien-être après le gris et le bleu des décors parisiens). Lorsqu'elle la quitte, Goffredo propose à Aliénor de découvrir la maquette d'une cité future qu'il a réalisée.

- ◀ – Toute la ville est construite autour de l'élément central qui est le temple.
- De quelle religion ?
- De toutes.
- Des gens de religions différentes n'entreraient jamais dans le même temple.
- Ici, si. Dans tous les temples se trouve une présence. L'architecte doit la convoquer.
- Comment ?
- Par la lumière.
- Et pour les gens qui ne croient en aucun Dieu ?
- Ils y trouveront la présence. ▶

Ce garçon de dix-huit ans a déjà compris quelque chose qui a échappé à l'architecte de renom qu'est Alexandre. Lorsqu'ils seront à Rome, Alexandre demandera à Goffredo :

- ◀ – Pourquoi voulez-vous devenir architecte ?
- Pour créer des espaces.
- Les espaces ne sont que des creux...
- Des creux qu'il faut remplir de lumière et de gens.
- Vous avez raison. Moi, j'ai négligé la lumière.
- Alors il faudra l'ajouter. ▶

Ils partent ensemble à la découverte de l'église Saint-Yves de la Sapienza conçue par Francesco Borromini, le rival du Bernin, et de son architecture tout entière orientée vers la lumière. Cela nous vaut de magnifiques images. En contemplant ce lieu, Goffredo dit :

- C'est très beau.
- Et très savant, réplique Alexandre. Mais Borromini est allé au-delà de la science et de la beauté...
- Qu'est-ce qu'il y a au-delà de la science et de la beauté ?
- Je n'ai pas les mots pour le dire.
- Alors, il faut le faire. »

La caméra opère un premier panoramique qui, peu à peu, monte jusqu'à la découverte de la lumière et du ciel. « Si la coupole empêche les hommes de voir le ciel, ils en perçoivent la lumière. » Un panoramique décrit une spirale autour du cloître : « Ici, dans l'intimité du cloître, le mouvement des formes aboutit réellement au ciel. » Bleu d'un croissant de ciel découpé sur le blanc du bâtiment.

■ Le spirituel, entre silence et parole

Dans sa *Petite théologie du cinéma*, Jean Collet souligne la différence entre la parole et le verbe : « Le verbe serait tout simplement une parole qui fait exister l'autre : on peut en éprouver l'expérience à tout instant, il y a des gens qui nous font vivre quand ils nous parlent. »¹¹

Les lettres au père Jacob. Le film *Les lettres au père Jacob*, réalisé par un jeune finlandais, Klaus Härö, et sorti très brièvement sur les écrans français en 2016, met en scène un prêtre aveugle depuis son enfance (joué par Heikki Nousiainen). Il est très âgé et vit au cœur de la campagne finlandaise. Il reçoit des lettres de toutes sortes de personnes qui viennent lui demander de prier pour elles. En raison de sa cécité, il ne peut en prendre connaissance et y répondre qu'avec l'aide de quelqu'un. Leila (Kaarina Hazard), condamnée à perpétuité pour le meurtre de son beau-frère, est libérée au bout de douze ans, sans savoir à qui elle doit cette remise de peine. Et elle est envoyée auprès du père Jacob pour devenir sa secrétaire.

11. J. Collet et M. Cazenave, *op. cit.*, p. 131.

La première séquence du film se déroule dans le bureau du directeur de la prison, en clair-obscur. Leila se tient dans la pénombre, le dos tourné à la fenêtre haute, à contre-jour ; elle semble refuser la lumière. Lorsqu'elle arrive chez le père Jacob, celui-ci est au centre de l'image mais on ne le voit pas car notre œil est attiré par deux zones de clarté dans lesquelles Leila va se déplacer. Lorsqu'elle arrive auprès du père Jacob qu'elle n'a pas encore repéré, ils se retrouvent dos à dos. Leila est à son corps défendant dans cette maison et le père Jacob, dans sa nuit, est à sa merci.

Le film va accompagner le chemin de Leila qui passera d'un silence buté à une parole qui la libère. Ce chemin s'avère difficile car Leila ne veut ni de la bonté, ni de la compassion du père Jacob : « Vous avez demandé ma grâce car vous aviez quelqu'un à sauver, mais je ne veux pas que vous m'aidiez. » Ce refus va éprouver le père Jacob et lui faire franchir une ultime étape dans sa vie spirituelle : l'expérience d'avoir besoin d'aide qui va le mettre sur un pied d'égalité avec Leila. Il prend conscience qu'en aidant les autres, ce sont les autres qui lui viennent en aide. C'est cette « mise au même niveau » qui va ouvrir le cœur de Leila et lui faire enfin accepter d'être aidée, elle qui pensait que personne ne pouvait lui faire grâce, puisqu'elle avait détruit le pauvre bonheur de sa sœur.

Tandis que bruisse le vent dans les peupliers, Leila va pouvoir dire son histoire – une histoire si lourde et ténue à la fois – et laisser enfin couler ses larmes. « Loin de ne signifier que tristesse ou douleur, les larmes parlent aussi de la joie qui nous saisit en découvrant la vérité d'un amour irréductible à la compréhension théorique... Elles disent la réconciliation entre frères, l'amour et l'éveil à la proximité de Dieu », écrit Catherine Chalié, une philosophe juive.

Alors que l'on vient d'enlever le corps du père Jacob, Leila se tient debout près de la porte, elle tient dans sa main une enveloppe avec l'adresse de sa sœur et elle sourit. Elle sait maintenant que quelqu'un l'attend.

Le père Jacob a été un accoucheur parce qu'il a été là, aux côtés de cette femme. Il a attendu la bonne heure, il a laissé le travail d'ouverture se faire en elle en l'encourageant par son silence et sa présence.

◀ L'art – donc le cinéma – a toujours eu pour racine secrète ce besoin de réconcilier, de recréer à partir du chaos de la vie, une autre vie plus

cohérente, plus juste, plus « vivable » à la mesure de notre désir de perfection.¹² »

Dans ce film, rien n'est fulgurant, ni éblouissant : la discrétion de l'Esprit est bien loin du spectaculaire. Dieu ne se laisse pas voir, il se pressent, et la marque de sa venue est une conversion du cœur.

« Dans le christianisme, la pierre de touche de l'authenticité de la vie spirituelle, de « l'expérience spirituelle », ce n'est pas le degré d'unification ou de sérénité que l'on atteint dans la contemplation, c'est la qualité de l'attention à l'autre. Amour de Dieu, amour du prochain, c'est tout un, dans le christianisme. La charité a toujours été le dernier mot de la prière, de la vie spirituelle.¹³ »

Ces mots de Dominique Salin nous donnent peut-être la clef pour pressentir comment s'exprime le spirituel dans tant d'œuvres cinématographiques. En créant des scénarios, en composant des éclairages et des plans, en s'approchant des corps, les réalisateurs développent une attention à leurs personnages et à leurs acteurs qui permet que s'ouvrent les cœurs et que des conversions s'opèrent.

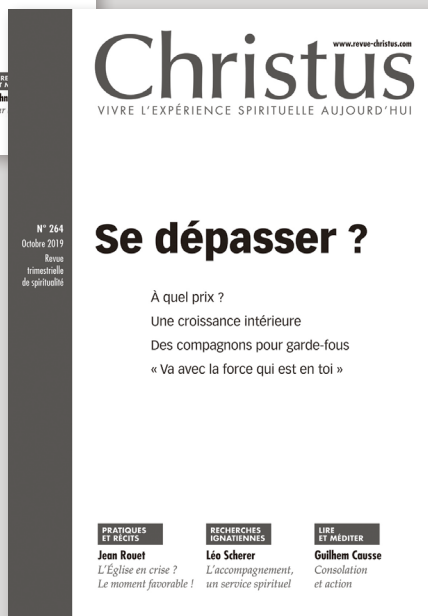
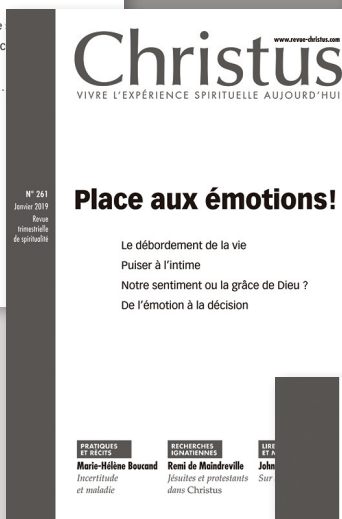
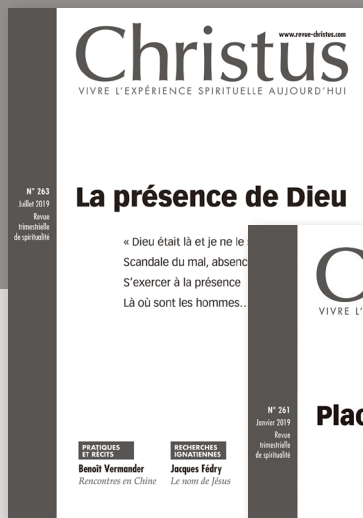
Ce n'est pas toujours le cas, bien sûr : que l'on pense au film de Xavier Dolan, *Juste la fin du monde*. Une terrible incapacité à s'écouter et à s'entendre s'y déploie : expérience cruelle, suffocante et cependant profondément humaine. Le spectateur que nous sommes est renvoyé à ses propres incommunications et aussi à la compassion et à l'intercession.

Alors une simple question : lorsque nous allons au cinéma, quel est le regard que nous y portons ? Est-il imprégné de miséricorde pour contempler les blessures et les combats des humains et pour pressentir l'ouverture et l'espérance ? De quelle expérience humaine les films sont-ils porteurs pour nous ? Et comment nous accompagnent-ils sur notre propre chemin ?

12. *Ibid.*, p. 57.

13. Dominique Salin, *L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition mystique chrétienne*, Éditions des Facultés jésuites de Paris, 2015, p. 128.

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE DANS LA TRADITION JÉSUITE



Christus

VIVRE L'EXPÉRIENCE SPIRITUELLE AUJOURD'HUI

Chaque trimestre
un dossier sur un thème
spirituel et des rubriques
pour méditer, se former,
s'informer...

Retrouvez-nous sur :

www.revue-christus.com



RECHERCHES IGNATIENNES



La manière d'être des jésuites

Arturo Sosa

La manière d'être des jésuites

ARTURO SOSA

Père général
des jésuites, Rome.

Le supérieur de la Compagnie de Jésus, Arturo Sosa, explicite la vision de son ordre, du lien de celui-ci avec l'Église et de la mission ecclésiale à laquelle il désire que les jésuites collaborent le mieux possible.

A lors que le pape Jean XXIII présidait la première session du concile Vatican II, je commençais ma deuxième année d'école secondaire et je participais aux activités de jeunesse du collège *San Ignacio* à Caracas. Quand le Concile fut conclu par Paul VI, le 8 décembre 1965, je demandai à entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus, qui avait élu quelques mois auparavant (le 22 mai 1965) le père Pedro Arrupe comme préposé général. C'est au cours des années du Concile que ma vocation a mûri au sein de la Compagnie. La lecture du livre de Giovanni (ou Gianni) La Bella sur les jésuites de Vatican II à nos jours¹ m'a fait revivre avec émotion cinquante-sept ans de mon histoire personnelle. Et, en même temps, je me retrouve nommé au chapitre VI du livre comme successeur des protagonistes de cette histoire (Pedro Arrupe, Peter-Hans Kolvenbach et Adolfo Nicolás), face à un moment

1. G. La Bella, *I Gesuiti. Dal Vaticano II a Papa Francesco*, Guerini e associati, Milan, 2019.

de transformations complexes dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, ma famille religieuse, et de l'Église sous la responsabilité de trois saints papes (Jean XXIII, Paul VI, Jean Paul II) et deux encore vivants (Benoît XVI, émérite, et François, en pleine activité).

Écrire sur l'histoire n'est jamais facile. En plus d'une bonne formation universitaire, elle exige la capacité de savoir trouver les sources pertinentes, la patience pour comprendre le processus dont s'approche l'historien, la capacité de construire l'intrigue et de transmettre ce qui s'est passé sous une forme compréhensible à un large éventail de lecteurs, intéressés par cette histoire pour des raisons qui peuvent être très différentes.

Et, quand il s'agit d'histoire contemporaine, la tâche devient un défi intellectuel encore plus grand. D'une part, l'auteur a l'avantage de connaître les faits de première main et de pouvoir interagir avec les témoins et les protagonistes. D'autre part, il doit faire face à l'inconvénient de devoir respecter la rigueur de la méthode historique, qui exige de voir les faits du point de vue de l'analyse scientifique, de les vérifier tout en se tenant à distance de toute idéologie, d'accéder à des sources de bonne qualité et d'en évaluer avec justesse le poids dans le processus qu'il s'agit de comprendre.

On peut dire la même chose du lecteur d'histoire contemporaine qui peut mieux comprendre son propre processus vital et le monde dans lequel il évolue, en entrant en dialogue avec le récit et son auteur. C'est une dimension de mon expérience de la lecture du livre de La Bella. Cette lecture m'a aidé à mieux comprendre ma propre vie, la Compagnie de Jésus dans laquelle j'ai vécu et l'Église, à la mission de laquelle je veux collaborer le mieux possible. Ce livre est une lecture attrayante d'une étape cruciale de l'Église catholique et de la Compagnie de Jésus, dont la connaissance et la compréhension, tout en rendant justice à ce qui a été vécu par tant de personnes, nous permettent de mieux apprécier le présent et de regarder l'avenir avec espérance.

■ Sous le pontife romain

La relation entre la Compagnie de Jésus et l'Église catholique par l'intermédiaire du pontife romain définit ce qu'elle est: un groupe d'hommes intellectuellement bien formés, culturellement divers, dont l'amitié personnelle avec le Seigneur Jésus les pousse à devenir

des compagnons au service de l'Église, car c'est elle qui a reçu la responsabilité de conduire la mission de réconcilier l'histoire humaine avec le Crucifié, qui est le Ressuscité.

« Sous le pontife romain » est la garantie de suivre l'Esprit qui souffle de partout, en évitant les nombreuses tentations d'autoréférentialité. Recevoir la mission du Saint-Père ouvre la possibilité de rendre le meilleur service pour une mission qui s'adresse à tous les coins du monde et à tous les aspects de la réalité humaine. Se mettre inconditionnellement au service du pape, c'est mettre en œuvre le désir de se rendre disponible sans pencher d'un côté ou de l'autre, en abandonnant à d'autres mains les décisions, plutôt que de les garder jalousement entre ses propres mains. Bien que la Compagnie de Jésus soit normalement définie comme « l'ordre le plus puissant dans l'Église », cette qualification est niée par la vie elle-même. Le livre en donne deux bons exemples : le comportement des jésuites lorsque Clément XIV décréta sa suppression en 1773, et lorsque saint Jean Paul II nomma un délégué pour la gouverner en 1981.

Ignace de Loyola parlait de la « plus petite Compagnie de Jésus », non en raison du petit nombre de jésuites car, au cours de sa vie, la Compagnie s'était développée très rapidement et le nombre de ses membres augmentait de façon exponentielle, mais parce que le charisme de la Compagnie est né de l'expérience de Jésus pauvre et humilié, qui transforma la vie d'Ignace jusqu'à lui faire voir toutes choses de manière nouvelle².

Une expérience qui se transforme en choix de devenir compagnon de Jésus pauvre et humble, de se convertir à une manière de procéder qui renonce à vivre des ministères que l'on exerce ou d'assurer sa vie par l'acceptation de « dignités » ecclésiastiques ou civiles. Lorsqu'ils entrent dans la Compagnie, les profès font le vœu d'éviter pour eux-mêmes et pour leurs compagnons la tentation des avantages matériels, tout comme celui d'assurer par eux-mêmes leur soutien financier.

L'ouvrage de La Bella rend compte avec soin de la manière d'être des jésuites « sous le pontife romain ». Comme son texte le manifeste, c'est une relation pleine de tensions. Dans la Compagnie de Jésus, nombreux sont ceux qui ont un bon bagage intellectuel et sont originaux dans leur façon de voir le monde et de penser la foi. Il y a

2. Cf. *Autobiographie d'Ignace de Loyola*, § 30, *Écrits*, DDB – Bellarmin, « Christus », n° 76, 1991, p. 1035.

aussi de nombreuses fortes personnalités, engagées à fond dans la réalisation de ce qu'elles se proposent de faire.

Le concile Vatican II constitue un défi pour le renouveau de toutes les dimensions de la vie chrétienne et de la structure de l'Église, qui nécessite des personnes audacieuses capables de mieux comprendre les tendances de l'Histoire et d'imaginer de nouvelles manières de rendre présente la Bonne Nouvelle de l'Évangile. En outre, il exige des gens qui mettent leur pensée en action, qui réalisent dans leur vie quotidienne les désirs qui inspirèrent les décisions novatrices du Concile.

Comme en d'autres lieux de l'Église, se sont développées dans la Compagnie de Jésus toutes sortes d'initiatives, en même temps que de fortes résistances. La plus haute autorité institutionnelle de la Compagnie de Jésus, la Congrégation générale, a ouvert des horizons originaux à la formulation de la mission jésuite. Les décrets des 31^e et 32^e Congrégations générales (1965-1966 et 1974-1975) montrent un corps vivant, engagé dans l'effort de puiser au fond du puits de son charisme fondateur, de renouveler son expérience de Dieu, d'approfondir sa compréhension de la réalité humaine et de s'engager comme un seul corps au service de la foi et de la promotion de la justice, en s'ouvrant au dialogue des cultures et des religions. Un corps qui s'identifie avec le ministère de réconciliation de l'humanité avec elle-même, avec l'environnement, blessée par l'injustice humaine, et avec le Père miséricordieux, comme le proposent clairement les 35^e et 36^e Congrégations générales (2008 et depuis 2016).

Les préposés généraux de cette période – Pedro Arrupe, Peter-Hans Kolvenbach puis Adolfo Nicolás – ont reçu l'autorité nécessaire et la tâche de réaliser, dans la Compagnie et dans son travail apostolique, le rêve de Vatican II. Ils se sont pleinement engagés dans cette tâche nécessairement génératrice de conflits, tant au sein d'une Compagnie reconstituée au XIX^e siècle qu'au sein d'une Église où sont nombreux les nostalgiques des temps de chrétienté, dans un monde qui s'ouvrirait à de grandes transformations et qui apportait avec lui un changement historique que Vatican II, inspiré par le Saint-Esprit, avait su percevoir avec clairvoyance.

L'ouvrage de La Bella décrit avec une clarté exemplaire cette histoire d'une Compagnie qui, sous le pontife romain, cherche à contribuer,

de la meilleure façon possible, au ministère de la réconciliation. Pour les papes de la période qui a suivi le Concile, la tâche a été encore plus complexe. Cinquante-quatre ans après Vatican II, le modèle d'Église proposé avance, mais sans qu'il soit pleinement réalisé. L'Église, animée par des figures papales de grande envergure, a beaucoup changé, mais pas suffisamment si l'unité de mesure en est les rêves de Vatican II.

L'Église post-conciliaire – et la Compagnie de Jésus en son sein – s'est mise en route comme Abraham, dans l'attente que le Seigneur lui indique où aller. À l'intérieur de l'Église, il y a ceux qui sont capables de laisser les filets et la barque pour avancer avec un équipement léger. Mais nombreux sont aussi ceux qui entendent bien poursuivre leur route, chargés de tout ce qui s'est accumulé dans leurs vies antérieures.

De plus, le sentier est exigeant et compte de nombreux virages, avec des espaces qui invitent à s'arrêter, dans la satisfaction d'être arrivé jusque-là. Nombreux sont ceux qui s'arrêtent en chemin pour s'installer en un tournant qui leur semble plus sûr.

Les vicissitudes de l'Histoire ici racontée confirment la sagesse de l'intuition originelle des fondateurs : « Celui qui veut, dans notre Compagnie que nous désirons voir désignée du nom de Jésus, combattre pour Dieu sous l'étendard de la croix et servir le Seigneur seul et l'Église son épouse sous le pontife romain, vicaire du Christ sur la terre... »³

■ Une fidélité créatrice

La Bella explique le processus vécu par les responsables de la Compagnie de Jésus et de l'Église avec une expression créée par le père Peter-Hans Kolvenbach : la « fidélité créatrice ». Une expression qui n'est pas un jeu de mots intelligent, mais la manifestation de la tension propre au charisme de la Compagnie de Jésus, en vertu de laquelle elle ne peut renoncer à chercher de nouvelles voies pour accomplir sa mission, en les inventant si elles n'existent pas, et à rester fidèle à son intuition originelle de servir « sous le pontife romain », comme on l'a dit.

3. Formule de l'Institut de la Compagnie de Jésus, confirmée par la lettre apostolique du pape Paul III, *Regimini militantis Ecclesiae*, du 27 septembre 1540.

L'un des aspects les plus intéressants de la Compagnie de Jésus au cours des dernières décennies a été l'explosion du multiculturalisme comme résultat d'un processus audacieux et complexe d'inculturation dans une magnifique variété de cultures, sur tous les continents. Aujourd'hui, la Compagnie de Jésus est un corps multiculturel « dispersé »⁴, non seulement géographiquement, mais aussi dans une grande variété de cultures. Elle est toujours un seul corps, uni par la fidélité à l'expérience personnelle de la rencontre transformatrice avec le Seigneur de chacun de ceux qui choisissent d'entrer dans la Compagnie ; uni par la fidélité à un style et à des structures de gouvernement, dont la flexibilité est possible grâce à la confiance totale en chacun de ses membres et à la communication constante entre les membres et le chef du corps.

La tension liée à l'inculturation de l'Évangile et de la vie chrétienne est née avec l'Église elle-même. C'est pourquoi nous célébrons ensemble saint Pierre et saint Paul. Dans l'histoire même de la Compagnie, il y a eu une tension constante autour de son style missionnaire de procéder.

Il est juste de dire que la période qui a suivi Vatican II a donné un grand élan à une évangélisation inculturée et aux tensions qui l'accompagnent. Une grande partie de la croissance de l'Église est due à l'audace de missionnaires capables d'inculturer le message de l'Évangile. Cependant, les nuages qui menacent les processus d'inculturation et confondent unité et uniformité, présupposant que la culture occidentale est la norme qui uniformise, ne se dissipent pas complètement dans l'Église.

La fidélité créatrice a placé devant nous le défi d'approfondir l'inculturation et de passer de la multiculturalité à l'interculturalité, à travers le dialogue qui permet de faire de la diversité culturelle une source de richesse humaine, pour aller vers une humanité qui reflète, dans sa diversité unie, le visage multiforme de son Créateur.

4. « Le jésuite a un but, un horizon : l'universalité de sa mission qui consolide la particularité ; un espace d'action, lequel le définit en tant que membre d'un corps qui, paradoxalement, est une force centrifuge et centripète (*communitas ad dispersionem*). » Pape François, *Nel cuore di ogni padre*, Rizzoli, Milan, 2014, p. 46.

■ La collaboration de la « plus petite Compagnie »

La 34^e Congrégation générale (1995) de la Compagnie de Jésus commence son décret n° 13 en affirmant : « Une lecture des signes des temps de Vatican II montre sans l'ombre d'un doute que l'Église du prochain millénaire sera "l'Église des laïcs". » Et ce même paragraphe conclut en disant : « Nous cherchons à répondre à cette grâce en proposant notre service pour la pleine réalisation de cette mission du laïcat. Nous nous engageons à poursuivre cette fin en collaborant avec les laïcs dans leur mission. » C'est là une autre dimension importante de la fidélité créatrice à laquelle nous a poussés l'étape postconciliaire de la vie de l'Église. Au milieu de nombreuses tensions et difficultés, les jésuites en tant qu'individus et la Compagnie en tant que corps ont appris à travailler ensemble, surtout avec les laïcs, hommes et femmes, mais aussi les religieux des autres congrégations et les autres membres de l'Église. Grâce aux riches processus d'inculturation, nous apprenons aussi à marcher avec ceux qui ont d'autres croyances religieuses ou qui n'en ont aucune.

En tant que jésuites, nous apprenons à être non seulement « *pour* les autres », mais « *avec* les autres ». Au cours des dernières décennies, le travail apostolique de la Compagnie a été renouvelé et élargi, grâce à cet important apprentissage permettant de travailler avec d'autres. Nous avons fait l'expérience de la grâce de vivre notre vie consacrée comme membres du peuple de Dieu, avec lequel nous accomplissons la mission de l'Église, qui n'est rien d'autre que la continuation de la mission commencée par Jésus, et cela n'est possible que parce que le Christ continue à nous accompagner par son Esprit.

Nous comprenons aujourd'hui la fidélité dans la suite de Jésus pauvre et humble, qu'Ignace de Loyola exprimait par l'expression « plus petite Compagnie », comme une collaboration avec tout le peuple de Dieu et avec tous ceux qui contribuent à créer les conditions pour que nous puissions tous vivre dans un monde sûr, juste et où chaque être humain puisse avoir une vie digne.

Ici et maintenant, nous entendons l'humilité comme une collaboration, c'est-à-dire comme une reconnaissance de nous-mêmes en tant que disciples, collaborateurs dans la mission du Christ, faisant partie de son corps, peuple de Dieu en chemin dans l'histoire humaine. Nous apprenons à nous comprendre comme « plus petite Compa-

gnie » collaboratrice, mettant tout son enthousiasme, son énergie et ses ressources au service d'une mission qui n'est pas la nôtre, mais celle de l'Église tout entière.

■ Sur les traces du père Pedro Arrupe

Ce processus acquiert une dimension « polyédrique » et une nouvelle impulsion grâce aux orientations données par le pape François. De bien des manières et à bien des reprises, il nous a répété que la Compagnie de Jésus n'a pas été fondée pour « occuper des espaces, mais pour initier et accompagner des processus ». François nous invite continuellement à renouveler notre liberté intérieure personnelle pour nous rendre disponibles à ce qui est le plus approprié au service que l'Église désire offrir à l'humanité. Le pape veut non seulement des jésuites disponibles individuellement, mais un corps apostolique libre de tout attachement au passé, léger et flexible, pour continuer, dans la ligne de la fidélité créatrice, à chercher de nouvelles manières de rendre présent le message évangélique dans une nouvelle époque de l'humanité. La liberté intérieure est la condition indispensable pour le discernement auquel le pape François invite toute l'Église, et il demande l'aide de la Compagnie de Jésus pour le mettre à la portée de tout le peuple de Dieu. La 36^e Congrégation générale (depuis 2016) s'est tenue dans une atmosphère de discernement en commun et a invité la Compagnie à le considérer comme sa manière habituelle de prendre des décisions importantes. Concrètement, le pape a demandé au père général de réaliser un discernement sur les « préférences apostoliques universelles ». Le discernement de ces préférences se devait de compter sur la plus grande participation possible de l'ensemble de la Compagnie, ainsi que de ceux qui sont impliqués dans sa mission⁵.

Ce mandat a favorisé dans la Compagnie une expérience semblable à celle des premiers compagnons lorsqu'ils ont présenté la *Formule de l'Institut* au pape Paul III. Après une préparation minutieuse, un discernement en commun a eu lieu, auquel ont participé les communautés jésuites, ceux qui collaborent aux œuvres apostoliques de la Compagnie, les structures de gouvernement des provinces, les conférences des supérieurs majeurs et le conseil élargi du père

5. Trente-sixième Congrégation générale, décret 2, n° 14.

général. Le résultat fut remis entre les mains du pape François, qui nous le rendit en disant: « Merci pour ce travail que j'approuve et confirme comme mission. »⁶

Pendant les dix prochaines années, la Compagnie de Jésus orientera tout son travail et sa planification apostolique en accord avec les quatre « préférences apostoliques universelles » reçues du pape comme moyens privilégiés de rendre le message évangélique présent dans la société civile, caractéristique du monde globalisé, de comprendre les racines de l'injustice structurelle et de contribuer – à partir de et avec les pauvres et les jeunes – à sa transformation, de découvrir l'espérance dans l'anthropologie de l'ère numérique et de collaborer sérieusement à ralentir la détérioration de l'environnement en cherchant des alternatives pour une vie humaine respectueuse de la nature.

Je me limite ici à énoncer les « préférences apostoliques universelles » car ce n'est pas le moment d'entrer dans une explication détaillée de leur contenu et de leurs implications. Elles sont les suivantes :

- Indiquer le chemin vers Dieu à travers les Exercices spirituels et le discernement;
- Marcher ensemble avec les pauvres, les exclus du monde, les blessés dans leur dignité, dans une mission de réconciliation et de justice;
- Accompagner les jeunes dans la création d'un avenir d'espérance;
- Collaborer aux soins de la Maison commune.

Se mettre à la hauteur de pouvoir incarner dans notre vie quotidienne et dans nos œuvres cette mission reçue du pape François exige de nous un processus complexe de conversion personnelle, communautaire et surtout institutionnelle. Cela exige de nous que nous approfondissions notre expérience du Crucifié-Ressuscité et que nous affinions notre capacité intellectuelle à approfondir la compréhension de l'époque historique dans laquelle nous vivons, pour aider à créer des alternatives plus humaines.

Cette mission renforce notre engagement avec le concile Vatican II, confirme le charisme du service de l'Église sous le pontife romain et nous place sur les traces de Pedro Arrupe, Peter-Hans Kolvenbach et Adolfo Nicolás, comme en témoigne l'ouvrage de Gianni La Bella.

Traduit par Marc Rastoin.

6. Lettre du pape François au supérieur général de la Compagnie de Jésus, 6 février 2019.



LIRE ET MÉDITER



Psaumes de la foi vive

de Gérard Bocholier

Gérard Bocholier

PSAUMES DE LA FOI VIVE*Ad Solem, 2019, 136 p., 16 €.*

Ce dernier livre de « psaumes » (pour le moment, car rien n'indique un tarissement de cette eau vive) vient couronner une trilogie qui avait commencé avec les *Psaumes du bel amour* (Ad Solem, 2010) et s'était poursuivie avec les *Psaumes de l'espérance* (Ad Solem, 2012). C'est la même voix qui continue, fluide, murmurante, au rythme d'heptasyllabes (chers à Paul Verlaine), groupés en quatrains. Pas de ponctuation mais une voix mesurée, donc, où se marient le pair et l'impair, et dont rien ne semble devoir interrompre ou altérer la discrète musicalité. Dans ce troisième livre, ses inflexions se font plus persuasives encore que dans les précédents, comme si nous entendions le ruisseau plus près de sa source.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui, dans ces *Psaumes de la foi vive*, relève du « bel amour », de « l'espérance » ou de la « foi vive ». À vrai dire, leur lecture nous invite à nous défaire d'une idée préconçue de la foi qui l'associerait à une tension vers ce qui nous échappe, à un effort pour rester fidèle malgré l'absence, pour croire dans les déserts de l'âme. Ici, on est plutôt entraîné par le naturel du dialogue avec une Présence qu'on ne retient pas, mais dont le passage a bien « lieu », traversant « Village / Vignes jardins et vergers », éveillant dans son sillage toutes sortes de sensations spirituelles. La nature, les fleurs particulièrement, la maison servent tantôt de décor, tantôt de métaphores à cette Présence (« Tu es [...] / La pluie au cœur du jasmin »); roses, lys mais aussi ronces retrouvent parfois le rôle qui était le leur dans la poésie baroque. Le visiteur divin auquel on s'adresse a bien un corps (« Pose ta main sur ma nuque »; « Sur tes genoux ô délice / Je vais m'endormir en paix »; « Dans la nuit je sens tes lèvres / De jasmin sur mon épaule »), corps invisible mais mystérieusement sensible (le toucher semble être ici le sens privilégié). Ces effleurements d'un corps sont rattachés par l'emploi du tutoiement à un interlocuteur véritable. L'âge venant, le poète (qui accompagne la célébration des funérailles dans sa paroisse) anticipe la rencontre où son âme se retrouvera « entre [les] mains de clarté » de son Sauveur.

L'autre médiation qui permet au poète de dialoguer avec son Dieu, c'est l'Écriture. Les poèmes sont tissés de fils évangéliques que discerne un regard averti. Gérard Bocholier a ses préférences : la parabole des ouvriers que le maître envoie successivement travailler à la vigne (le poète se reconnaît dans

les derniers, qui reçoivent un salaire inattendu), les récits de la Passion et de la Résurrection (où il privilégie l'épisode des pèlerins d'Emmaüs). Dans ces poèmes inspirés de l'Évangile, on est frappé par l'alliance d'un concret souvent minuscule et du mystère. De la scène où Marie Madeleine prend Jésus ressuscité pour le jardinier, nous ne voyons qu'un détail : « Un râteau dans une allée / Vibrant les dents vers le ciel. » Tout reste allusif. Aucune mise en scène, aucune « figuration ». Nous épousons le point de vue de Marie Madeleine ou de l'aubergiste d'Emmaüs sans qu'ils soient nommés. Nous participons ainsi plus intimement au mystère et n'avons pas besoin de nous transporter ailleurs que dans notre propre vie. Cette familiarité avec le divin, qui prend pour ainsi dire une odeur de campagne, fait penser à Jean Grosjean. Un vers semble d'ailleurs faire écho au titre d'un recueil de ce grand aîné : « La rumeur de ton cortège ».

La recommandation de l'Apôtre, « Priez sans cesse », qui nous paraît quelquefois peu réaliste, devient, à la lecture de ces poèmes, accessible, presque facile. Si Jean Grosjean nous introduisait dans l'intimité du dialogue entre le Père et le Fils (*Dominus Domino*), Gérard Bocholier, docile au souffle de l'Esprit qui traverse ses journées, nous aide à nous adresser au Fils avec la tendresse du disciple qui reposait sur son cœur : « Ô j'ai eu si peu de forces / Pose ta main sur ma nuque / Que je ne manque ni l'ombre / De ta croix ni l'incendie. »

■ JEAN-PIERRE LEMAIRE

BIBLE

Pierrette Daviau,
Élisabeth Parmentier
et Lauriane Savoy (dir.)

UNE BIBLE DES FEMMES

Vingt théologiennes relisent
des textes controversés

Labor et fides, 2018, 288 p., 19 €.

Cet ouvrage collectif reprend le flambeau de la *Woman's Bible* parue en 1898, à l'initiative de vingt femmes, rebelles et pionnières du féminisme. L'esprit de

cet ouvrage est de confier à une, ou plusieurs auteures, l'étude d'un des treize thèmes bibliques (les visages féminins de Dieu, le corps et la pudeur, la femme tentatrice et séductrice, le service, les femmes médiatrices entre divin et humains, la femme virile, les étrangères et l'exclusion, la violence, la soumission, l'envoi en mission, la beauté, la stérilité et la procréation, Marie) en mettant en dialogue l'exégèse et la théologie avec la vie contemporaine des femmes. Il est heureux de voir comment des femmes traversent ces questions sans concession vis-à-vis d'elles-mêmes et

mettent à bas nombre de clichés sur le « génie féminin » tant mis en avant par les hommes. Ainsi, de grandes figures bibliques féminines (Judith, Ève, Jézabel, Athalie, Bethsabée, Mikal, Dalila, Salomé, Marthe et Marie...) sont sorties du sérail habituel et certains passages difficiles rouverts (1 Tm 2,8-10 et 1 P 3,1-4 sur la tenue des femmes). L'histoire de la mystique ou les Pères de l'Église sont questionnés, toujours en écho avec des questions actuelles et des expériences réelles de femmes.

Les auteures viennent d'horizons différents : théologie, exégèse, médecine, anthropologie, ingénierie... et croisent des cultures multiples. Le glossaire en fin d'ouvrage est bienvenu et on regrettera simplement l'absence d'un index des références bibliques. C'est un ouvrage très accessible, tout en étant de très bon niveau de recherche. À lire et à utiliser !

■ VALÉRIE LE CHEVALIER

HISTOIRE DE LA SPIRITUALITÉ

Daniel Elouard

HILDEGARDE DE BINGEN

Biographie

Salvator, 2018, 188 p., 19,90 €.

Le rythme de la Liturgie des heures ponctue l'ouverture des sept chapitres dévoilant au lecteur les étapes de la vie de Hildegarde de Bingen (1098-1179), mystique, femme de lettres,

musicienne, abbesse de monastère au rayonnement intense. L'auteur précise d'emblée le « parti pris » de son travail : non pas « actualiser » Hildegarde mais « la comprendre à travers le monde qui était le sien », dont les affrontements souvent violents, au sein de l'Église, entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel. Il analyse les « miroirs déformants » qui, au fil des siècles, en ont fait « la sibylle du Rhin » annonçant la fin du monde ou un « médecin inspiré par Dieu », sans compter certaines interprétations féministes contemporaines. Puisant avec reconnaissance aux sources des travaux universitaires sans dédaigner celles des hagiographies, mettant les unes et les autres à leur juste place, Daniel Elouard dessine avec une sobriété respectueuse le portrait de cette femme étonnante. Elle témoigne d'une grande liberté dans l'exercice de ses charges, en quittant, par exemple, le monastère où elle vécut quarante ans pour fonder le sien, ou bien en pratiquant des exorcismes, alors que cette fonction était réservée aux hommes. Plus profondément, la conjonction de ses fragilités physiques avec une force efficace échappe à toute explication rationnelle. La traversée douloureuse de crises récurrentes de paralysie, entre autres maladies, ne l'enferme pas dans le dolorisme, mais la rend méfiante envers les excès d'ascèse, et conforte sa tendance à glorifier Dieu dans la joie plus que dans la douleur. Elle exhorte de nombreux visiteurs, les guérissant

spirituellement, et, pour certains, physiquement.

C'est à 42 ans et sept mois que, brutalement, elle reçoit de Dieu « l'intelligence pour expliquer les livres » et, dans la foulée, l'injonction d'écrire les visions qui se sont succédé depuis sa petite enfance et demeurent dans son âme. Ces visions se déroulent dans son esprit : « Je reste éveillée, les yeux grands ouverts sur le monde. » Autant dire que, chez elle, contemplation et action sont indissociables. Elle ne prétend pas tout dire ou tout comprendre du mystère de Dieu : « même si chaque vision est ensuite expliquée, il reste tellement d'obscurités que cela devient un gage d'authenticité quand on veut la faire passer pour prophétesse », note son biographe d'aujourd'hui. Elle ira jusqu'à créer des mots nouveaux (en témoigne son glossaire d'un peu plus de mille mots avec leur explication en latin, et assez souvent en allemand) pour mieux chanter l'énergie primordiale de la Création manifestée par la lumière et le feu. Grâce à l'implication de Bernard de Clairvaux à qui Hildegarde s'était adressée, le pape Eugène III reconnaîtra les textes de cette dernière comme inspirés par l'Esprit. Elle « passera vers son époux céleste » à l'âge de 82 ans. Après sa béatification en 1244 commencera l'histoire longue et mouvementée de sa canonisation. Elle sera proclamée sainte et docteur de l'Église par le pape Benoît XVI en 2012.

■ ANNIE WELLENS

John Henry Newman

SERMONS CATHOLIQUES

*La puissance de la grâce
suivie du Second printemps*

*Introduction de Keith Beaumont,
Cerf, 2019, 648 p., 29 €.*

Le sermon est un « plat » à consommer frais et qui, en général, vieillit mal. Avec ceux des Pères grecs, d'Augustin d'Hippone ou de Bernard de Clairvaux, ceux de John Henry Newman, canonisé le 13 octobre 2019, constituent une exception qui confirme la règle et peuvent encore être médités avec profit. Avec cette publication, l'ensemble des sermons publiés de son vivant est désormais disponible en français, dix volumes de sermons anglicans et deux volumes de sermons catholiques, ici réunis sous une même couverture (le terme « sermon » doit être pris au sens large : Newman appelle « discours » les premiers et « sermons » les seconds, mais c'est le même genre littéraire). Il faut remercier Keith Beaumont, qui a coordonné leur traduction et assuré leur édition, d'y avoir ajouté de substantielles introductions qui permettent de mieux se laisser toucher par eux : ils n'ont pas d'autre but. La première série, *La puissance de la grâce*, est prêchée par Newman en 1849 à Birmingham alors qu'il vient de fonder, trois ans après sa conversion, le premier Oratoire anglais. Son public comprend des anglicans, des « non conformistes » de diverses

obédiences et des sceptiques, curieux ou hostiles, autant que des catholiques venus pour nourrir leur foi. Mais, loin d'édulcorer son discours pour capter la bienveillance du plus grand nombre, Newman annonce dès son premier sermon que l'objectif de la venue des oratoriens à Birmingham n'est rien de moins que le salut éternel de ceux à qui ils s'adressent. Il critique verbalement ceux qui sont du « monde », avec ses préoccupations d'efficacité et de réussite et qui, quand il leur arrive de se poser des questions religieuses, se rassurent à bon compte en faisant de Dieu un « distributeur automatique de salut pour tous » (pour utiliser une image de notre temps qui résume bien son propos). Il oppose l'Évangile à cette façon d'être et de penser, dont lui et ses confrères oratoriens sont les ministres.

Ce fil directeur court à travers les dix-huit sermons de cette série. Newman revient plus d'une fois avec une ironie décapante sur ceux qui s'éloignent de Dieu et du monde invisible de la foi pour les mirages du monde matériel et se construisent un petit univers individuel dont chacun croit être le centre, alors qu'il est manipulé par l'argent, les médias, l'obsession de la notoriété. Ce constat en fait un des prophètes du rapetissement des horizons de sens chez l'homme sans Dieu. Il lui oppose ce que Keith Beaumont appelle à juste titre une « catéchèse » de la foi catholique, à la fois dogmatique et christocentrique, et qui ne cèle rien des exigences de l'Évan-

gile et insiste sur le rôle de la grâce, sa puissance, et la subtile alchimie quelle joue avec notre liberté et responsabilité car le chemin de Dieu passe par notre humanité, quand celle-ci se laisse travailler et transformer par la grâce.

La seconde série, *Le second printemps*, est plus éclectique et s'étale de 1850 à 1873 : sermons prêchés pour l'Université catholique d'Irlande, à l'occasion de la restauration de la hiérarchie catholique, ou pour diverses circonstances. On y retrouve nombre de thèmes de la première série, et quelques accents triomphalistes qui célèbrent la renaissance de l'Église catholique en Angleterre, son « second printemps ». Les sermons universitaires reprennent la problématique de ceux prêchés par Newman anglican : foi et raison, religion et sciences. Il y récuse le préjugé selon lequel « pour être religieux, il faut être ignorant ; et, pour être intellectuel, il faut être incroyant » : il est lui-même l'exemple vivant du contraire. Plus encore, il fonde l'union féconde de la science et de la foi sur la liberté de chacune en son ordre propre.

La pastorale de Newman, qui inclut la peur et la conscience du péché non moins que l'amour et la confiance, apparaîtra d'un autre âge à beaucoup, y compris au sein du petit reste qui fréquente encore les églises, mais la publication de ces sermons à l'heure de sa canonisation peut être pour chacun l'occasion d'un examen de conscience.

■ DIDIER RANCE

Michel Sauquet

ÉLOI LECLERC OU L'ESPÉRANCE FRANCISCANE

Biographie

Salvator, 2018, 238 p., 21 €.

Cet ouvrage est la première biographie consacrée au grand auteur spirituel que fut le frère franciscain Éloi Leclerc. De manière étonnante, en dehors de *Sagesse d'un pauvre*, la personnalité et les écrits d'Éloi Leclerc sont peu connus des lecteurs. Après avoir, durant un an, lu l'intégralité des vingt-trois œuvres publiées et de nombreux articles, consulté des archives abondantes – dont des manuscrits non édités – et rencontré bien des personnes ayant connu le frère Éloi Leclerc, Michel Sauquet propose dans son livre de découvrir tant l'homme que son œuvre.

Le livre *Éloi Leclerc ou l'espérance franciscaine* se compose de deux grands volets. Dans une première partie qui occupe environ le tiers du volume, l'auteur présente la biographie du frère mineur décédé en 2016. Par un va-et-vient entre faits biographiques et publications, Michel Sauquet permet au lecteur de comprendre le cheminement humain et spirituel d'Éloi Leclerc et de découvrir dans quelles expériences et rencontres s'enracinent ses œuvres. Dans une seconde partie, de très grande qualité, l'auteur invite le lecteur à plonger dans le message spirituel d'Éloi

Leclerc. À partir de sa lecture de tous les manuscrits (publiés ou non) d'Éloi Leclerc, Michel Sauquet dégage sept grands axes qui permettent une vue que l'on pourrait qualifier de panoramique sur la spiritualité déployée par le franciscain au fil de son œuvre : de la nuit à la lumière, une spiritualité de l'espérance ; l'amour divin comme s'il en pleuvait, une spiritualité de la Trinité ; vivre en franciscain avec Éloi Leclerc : humilité, minorité, fraternité ; l'invisible et le sensible, une spiritualité de l'intériorité et de l'adoration ; la figure de François d'Assise, douceur et pauvreté ; un pauvre qui chante, une spiritualité de l'émerveillement ; unité et diversité, une spiritualité de l'avec et de l'ouverture. Cette seconde partie est de très belle tenue, elle ouvre une magnifique entrée dans les écrits d'Éloi Leclerc tant par la présentation thématique que par la citation de larges extraits et par les va-et-vient d'une publication à l'autre. On découvre ainsi, au fil des chapitres, comment les thèmes déploient leurs harmoniques au fil des années de la vie d'Éloi Leclerc. Plusieurs longs extraits de manuscrits non publiés ou d'articles moins connus sont offerts au lecteur dans des encadrés. On appréciera aussi la série de pages en papier glacé présentant des photos du franciscain aux différents moments de sa vie et des photos des œuvres artistiques l'ayant marqué au point de susciter son écriture.

Une très belle lecture qui est bien plus qu'une simple biographie. L'ou-

vrage rejoindra tout particulièrement ceux qui ont déjà une certaine familiarité avec l'œuvre du franciscain et pourront ainsi en découvrir davantage l'ampleur et la profondeur.

■ LAURE BLANCHON

René Lafontaine

MARTIN LUTHER ET IGNACE DE LOYOLA

*Préface de Marc Lienhard, Lessius,
« Institut d'études théologiques
(IET) », 2017, 224 p., 19,50 €.*

La récente commémoration des origines de la Réforme a donné l'occasion de relire la Déclaration commune sur la doctrine de la justification (signée à Augsburg en 1999). René Lafontaine commence donc par présenter cette déclaration et rappelle aussi les principaux apports du Décret sur la justification qui fut jadis promulgué par le concile de Trente. Mais son projet essentiel est de revenir aux sources mêmes des débats entre catholiques et protestants, grâce à une comparaison entre Ignace de Loyola et Martin Luther. René Lafontaine montre d'abord la « connivence » de leurs expériences spirituelles : tous deux prônent le retour à la parole de Dieu et soulignent l'exigence de la conversion personnelle. Une divergence d'accents est toutefois notable : la spiritualité de Luther est davantage ancrée dans le

mystère de la Croix, celle d'Ignace est principalement inspirée par le mystère de la Résurrection. De là découlent des divergences d'interprétation en matière d'anthropologie spirituelle : c'est le cas à propos du péché originel, de la question du « libre arbitre » ou du « serf arbitre », du diagnostic porté sur la « concupiscence » ou encore du rapport entre la foi et la charité. L'auteur invite à reconnaître que, sur ce terrain, les orientations respectives d'Ignace et de Luther ne sont pas contradictoires mais complémentaires. En revanche, il y a bien une opposition irréductible dans le champ de l'ecclésiologie : René Lafontaine compare sur ce point les développements de Luther dans son traité *De la liberté chrétienne* et les affirmations d'Ignace dans les « Règles pour avoir le sentir véritable dans l'Église militante » (la divergence concerne pour l'essentiel le rapport à l'Église hiérarchique). L'auteur compare aussi l'action pastorale de Luther et celle d'Ignace. Enfin, il entend pallier une limite de la déclaration signée à Augsburg : alors que celle-ci ne prend pas en compte le contexte de l'athéisme moderne, il montre la pertinence des spiritualités de Luther et d'Ignace par rapport à l'« agnosticisme athée » de notre société. Le livre s'appuie sur des analyses précises de textes luthériens et ignatiens. Comme le relève le théologien luthérien Marc Lienhard dans sa préface, René Lafontaine ne cherche pas à harmoniser indûment les deux

doctrines ici présentées, mais les luthériens comme les catholiques peuvent beaucoup recevoir de la comparaison ainsi menée. L'ouvrage apporte de ce fait une précieuse contribution à la théologie œcuménique.

■ MICHEL FÉDOU

THÈMES SPIRITUELS

Élise Cairus

L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL DES NAISSANCES DIFFICILES

Salvator, 2019, 232 p., 20 €.

Pour chacun, faire vivre, c'est vivre et, à ce titre, ce qui relève de la naissance concerne l'existence dans son entier. Or les naissances sont parfois éprouvantes, périlleuses, avortées, malvenues ou marquées par la mort, au cœur même de la nouveauté de la vie : la réflexion porte ici très largement sur le rapport à la fécondité difficile de l'existence en vue du Royaume.

Élise Cairus nous transmet dans ces pages le fruit d'une thèse de théologie qui lie l'expérience d'écoute de récits douloureux à celle des textes bibliques. Elle dessine les termes de l'espérance d'une fidélité du Créateur à travers les épreuves, y compris dans les situations de stérilité et le deuil périnatal. Cela conduit bien à penser l'accompagnement des naissances difficiles dès que

l'auteure aborde ces récits, documentés du point de vue biomédical et respectueux de la psychologie des personnes et de leurs choix en conscience.

On y entend la proximité de la vie et de la mort qu'est toute naissance, comme toute stérilité. On y entend aussi la présence des absents, la marque définitive de toute vie choyée sur l'existence de ceux qui auraient voulu la protéger. On y entend donc la douleur dans la vie et l'engagement du corps dans cette douleur. Devant tout cela, l'écoute d'accompagnement soutient l'espérance par la présence qui dure. Il se peut alors qu'advienne un goût à vivre, au-delà de l'épreuve, dans les nouvelles conditions de la vie, un goût qui signe l'amour créateur de Dieu, en actes et présent.

Les naissances sont plus vastes que l'événement daté de leur jour. Elles concernent la mise au monde continue, de la part des parents, d'un être unique et libre d'eux. Elles sont empruntées de sentiments d'échec, de honte, de culpabilité induite et d'autres destructions de la vie spirituelle : lire ce livre en donne des échos et permet de situer le corps social et ecclésial qui tient l'espérance autour du corps personnel et du corps du couple qui connaissent l'épreuve. Donner la vie, c'est vivre par-delà la perte de l'insouciance qu'est la naissance d'autrui par soi.

■ CLAIRE-ANNE BAUDIN

Robert Cheaib

AU-DELÀ DE LA MORT DE DIEU

La foi à l'épreuve du doute

Traduction de Robert Kremer,
Salvator, « Forum », 2019, 206 p., 18 €.

« Comment parler de Dieu dans un monde où Dieu a perdu toute évidence ? » Telle est la question de Robert Cheaib, théologien enseignant à l'Université grégorienne (Rome), dans son ouvrage récemment traduit par les éditions Salvator. Pour ce faire, l'auteur invite le lecteur à entrer dans un itinéraire de recherche de Dieu et de l'homme, prenant le parti d'aller au fond des choses, sans se contenter de réponses superficielles. Il mène sa réflexion « avec la force du peut-être », un « espace d'interrogations qui surprend le croyant et l'incroyant comme des alliés inattendus » (p. 27). C'est en compagnie de Moïse que l'auteur propose au lecteur de faire un « cheminement mystagogique » (p. 28). Aussi, chaque chapitre s'ouvre par un extrait de l'Exode où Moïse se présente tour à tour dans le doute, la contestation, l'étonnement... ou encore le désir de voir Dieu face à face.

Après une vaste ouverture pour poser la problématique à partir du *Gay savoir* de Friedrich Nietzsche et énoncer son intention théologique, le théologien déploie sa pensée en deux grandes parties. Dans une première partie, l'auteur affronte la question de

l'absence de Dieu, de son éclipse : à la lumière du silence de Dieu lorsque Israël est esclave en Égypte (chapitre 1), à partir de personnes historiques qui décident d'« aider Dieu » dans leur vie et dans celle du monde (ch. 2), en scrutant la manière dont Dieu lui-même vient à l'aide de celui qui a commencé un chemin de foi et de libération (ch. 3). Dans une seconde partie, par une dynamique mystagogique, l'auteur propose une initiation au mystère de Dieu à partir de trois expériences humaines fondamentales permettant la découverte de Dieu : dans le désir humain (ch. 4), par l'acte de penser le Nom divin (ch. 5) et dans l'expérience de l'amour (ch. 6). Au fil du chemin, le lecteur entend résonner que le croyant est appelé à devenir une présence qui représente Dieu au cœur du désert de ce monde. On relèvera la très grande qualité du chapitre 4, sur la rencontre de Dieu dans le désir humain. Ces pages sont la perle précieuse de l'ouvrage et l'auteur y reconnaît lui-même le « véritable cœur de ce livre » (p. 32).

L'ouvrage, au croisement de la théologie fondamentale et de la théologie spirituelle, demande au lecteur une certaine concentration, mais il vaut vraiment la peine de faire cet effort pour entrer dans la proposition de Robert Cheaib. Un très bel itinéraire théologique et spirituel, une vigoureuse invitation à l'audace du questionnement et de la foi.

■ LAURE BLANCHON

Yves Oltramare

TU SERAS RENCONTREUR D'HOMME

**Une voie vers
l'accomplissement**

*Préface de Trinh Xuan Thuan,
Labor et fides, 2019, 264 p., 24 €.*

Le livre se présente comme une autobiographie. Mais il s'agit en fait du cheminement spirituel d'un homme marié et père de famille, Genevois et protestant, que ses responsabilités financières ont conduit aux plus hautes instances de la gouvernance mondiale. Il relit sa vie tissée de rencontres fécondes au cours des neuf dernières décennies. Il n'est pas si rare qu'un responsable économique ou politique fasse part d'un retour spirituel sur tout ou partie de sa vie, souvent au bénéfice d'attitudes morales, appuyées sur des pratiques de foi ou d'attention évangéliques, dans le périmètre de ses responsabilités ou plus largement. Ce qui tranche chez Yves Oltramare, c'est la dimension mystique du regard qu'il porte sur sa vie et sur celle du monde. Loin de chercher à vérifier ou à confirmer des certitudes religieuses ou morales, c'est son questionnement qui l'unifie intérieurement : questionnement que l'autre – toute personne, toute réalité d'un monde en évolution rapide et, au cœur de cela, Dieu – vient susciter, affiner, nourrir en lui. C'est une histoire de la foi comme désir de Dieu en toutes circonstances, un Dieu qui

se révèle fugitivement sans se laisser circonscrire, comme pour mieux éveiller le désir de le rencontrer encore. « Tu seras rencontreur d'Homme » sont les mots que l'auteur entend au cœur des *Exercices spirituels* de saint Ignace, découverts et expérimentés à la mi-temps de sa vie, grâce à un jésuite qu'il croise sur sa route. Cette voix intérieure et déterminante lui permet de donner tout son sens à sa vie passée (partie 1), tout en l'engageant pour l'avenir (partie 3) à marcher vers une unification intérieure toujours plus large et plus simple commencée avec les Exercices (partie 2). À une époque où l'on tend à séparer Celui qu'on adore de l'action qui nous compromet, voici un cheminement qui creuse, élargit, relie et fait du bien.

■ REMI DE MAINDREVILLE

Dominique Collin

LE CHRISTIANISME N'EXISTE PAS ENCORE

Salvator, « Forum », 2018, 192 p., 18 €.

L'ÉVANGILE INOUÏ

Salvator, « Forum », 2019, 192 p., 18 €.

Ces deux essais livrent une réflexion nourrie par les pensées de Søren Kierkegaard et de Maurice Bellet. Le premier, dont la réflexion puissante et libre est sans concession, affirme que le christianisme n'est pas encore arrivé et que tout reste à faire. Dominique Collin reprend le dossier « christianisme »

pour montrer comment on s'applique à passer à côté de l'Évangile à cause de ce « fatidique suffixe *-isme* qui fige en doctrine tout ce à quoi il adhère » (p. 24). L'attaque porte essentiellement sur la *croissance* – avec tout son cortège d'utilité, de calcul, de savoir – et non sur la *foi* dont l'« objet » demeure le royaume de Dieu, « le malheur du christianisme est d'avoir oublié le royaume de Dieu qui est à la fois son *centre de gravité* et... son *à-venir* » (p. 174) et de lui avoir « substitué le discours de la rédemption », de la normativité. le Royaume advient par *effraction* et doit s'accueillir. Il est immaîtrisable alors que la normativité s'apprend, se contrôle, s'évalue. On pourra regretter l'usage de néologismes qui alourdissent la lecture, mais retenons que Dominique Collin nous invite à renoncer à « croire *que* », à nous dépouiller de la tentation du savoir pour enfin, « croire *en* », prendre le risque de la confiance, c'est-à-dire oser entendre l'appel à exister.

Dans la même veine percutante, *L'Évangile inouï* demande pour quelles raisons « une humanité dépossédée du futur » dans ce contexte de catastrophe climatique pourrait voir en l'Évangile une « pensée neuve qui pourrait rendre raison ». Il pose d'emblée l'horizon décisif et paradoxal de l'Évangile lorsqu'il nous interpelle : « Y a-t-il une Vie *avant* la mort ? » (p. 54). Question qui oblige le lecteur à une opération de déblaiement de tous les commentaires qui posent un voile sur

la Bonne Nouvelle au point de la rendre inaudible. Car ce qu'il y a à entendre d'inouï, c'est qu'il est possible de vivre en étant Soi et que ce « Moi, je » étriqué et infantile, qui nie les failles, cherche les garanties et pousse au « dévivre », n'a pas vocation à nous conduire en maître. Mais pour que cela soit possible, il faut redonner la parole à l'Évangile et l'entendre s'adresser à l'intime disant : « Adviens, traverse ces impuissances, sors de ce “moi”, inverse la logique du monde pour atteindre ce qui te fonde. » Il y a donc une manière de lire qui rend ce travail de la Parole en nous possible mais qui exige une « nouvelle qualité d'écoute » (p. 98), celle des disciples passés au feu de l'appauvrissement d'un certain rapport comptable à l'existence et à l'Évangile. Lire l'Évangile devient la rencontre de cet Autre qui fait sortir de soi, qui déplace et dérange, qui dit des « choses impossibles à dire » et qui somme de choisir sa voie : « Souviens-toi de vivre ! » Cet ouvrage est dense et nécessite une approche lente car il questionne les sujets en les creusant toujours un peu plus profondément. Une table des références bibliques serait précieuse car les analyses de certains passages (par exemple, le Bon Samaritain ou le lavement des pieds) sont vraiment suggestives. C'est un ouvrage de fond qui devrait aider les accompagnateurs et tous les amoureux de la parole de Dieu à mieux la « pratiquer » et surtout à en vivre.

■ VALÉRIE LE CHEVALIER

Bilan de compétence vocationnel

Relire sa vie pour trouver sa vocation professionnelle

Jeunes professionnels (25-40 ans)

N. Arrighi, coach ignatienne, CVX

18-23 janvier

Centre Saint-Hugues, 38330 Biviers

04 76 90 35 97, www.sainthugues.fr

Accompagner selon différentes traditions :

Pères du désert, François d'Assise, Thérèse et Ignace

L. Scherer

27 janvier – 1^{er} février ; 11-16 octobre

Le Châtelard, 69340 Francheville

04 72 16 22 33, accueil@chatelard-sj.org

Et si on vivait l'autorité et les émotions autrement ?

Tenir l'équilibre entre l'écoute et le cadre nécessaire au vivre ensemble

A. Thiran-Guibert et F. van Rijckevorsel

21-23 février

La Pairelle, Wépion (Belgique)

00 32 81 46 81 11, www.lapairelle.be

Le leadership selon Jésus Christ

Personnes en situation de responsabilité, de gouvernance, de direction...

B. Walter et J.-B. Bigourdan

27 février – 1^{er} mars

Penboc'h, 56610 Arradon

02 97 44 00 19, accueil@penboch.fr

Épuisement professionnel, se relever et se prémunir

Personnes en souffrance au travail

I. Wibault

12-14 mars

Le Hautmont, 59420 Mouvaux

03 20 26 09 61, contact@hautmont.org

Sentir avec l'Église. Comment la démarche ignatienne construit un vrai sens de l'Église

Pour des prêtres, religieuses, religieux

S. Robert et P. Legavre

22-25 mars

Manrèse, 93140 Clamart

01 45 29 98 60, www.manrese.com

UN NOUVEAU RÉDACTEUR EN CHEF

Le 31 décembre, j'ai quitté la responsabilité de *Christus* après l'avoir assurée avec bonheur pendant près de treize ans. C'est le père Jean-Luc Fabre, jésuite, qui a pris ma suite dès les premiers jours de janvier. Il vient de quitter sa mission d'assistant national de la communauté de Vie chrétienne (CVX) mais, depuis plusieurs mois déjà, il est membre du comité de rédaction de la revue auquel il participe activement. À bien des points de vue, la revue *Christus* n'est pas une inconnue pour lui. Je lui souhaite, en mon nom et en votre nom à tous, nos vœux les meilleurs de réussite et de fécondité spirituelle, dans cette mission nouvelle pour lui, précieuse pour l'Église. Le savoir-faire de Marie-Caroline Bustarret et de l'équipe de la SER lui sera une aide insigne, comme elle le fut pour moi. Et je veux ici leur témoigner toute ma reconnaissance, ainsi qu'à Yves Roullière qui a partagé avec moi cette mission de 2007 à 2014.

Ce changement est aussi une belle occasion, chers lecteurs de *Christus*, de vous remercier pour votre attachement à la revue. C'est la réaction la plus constante et forte que vous nous manifestez, année après année. Pour la plupart d'entre vous, ce lien exprime davantage que la fidélité marquée pour une revue qu'on apprécie. C'est un lien de compagnonnage, comme celui qu'on peut avoir avec des personnes vivantes. Ou avec une source qui ravive et étend notre expérience spirituelle aux registres les plus variés de la vie d'aujourd'hui. Elle veut faire de chaque acte à poser le fruit d'une décision réfléchie et mûrie dans l'Esprit. Elle prend ainsi sa part, modeste et réelle, je crois, de la mission de Jésus Christ en Église. Toute ma reconnaissance et mon action de grâces pour vous, et bel avenir à *Christus* !

Remi de Maindreville

Rédacteur en chef

Remi de Maindreville

Rédactrice en chef adjointe

Marie-Caroline Bustarret

Secrétaire de rédaction

Olivier Pradel

Webmestre et communication

Bénédicte Petit

Comité de rédaction

Guilhem Causse

Jean-Luc Fabre

Joëlle Ferry

Marc Leboucher

Anne Lécru

Agnès Mannooretonil

Emmanuelle Maupomé

Élodie Maurot

Christian Sauret

Service commercial

Marie-Hélène Denis

Création et maquette

Ketty Hoffschir

Conception graphique

de la couverture :

Jérôme Froger

Fabrication et publicité

Nathalie Crepy

Trimestriel

www.revue-christus.com

14, rue d'Assas - 75006 Paris

Tél. abonnements : 01 44 39 48 04

abonnements.christus@ser-sa.com

Tél. rédaction : 01 44 39 48 48

redaction.christus@ser-sa.com

Le numéro : 13 € (étranger : 14 €)

Publié avec le concours

du Centre national du livre (CNL)

Impression : Normandie Roto, Lonrai

CPPAP : 0522 K 8193

ISSN : 0009-5834

Dépôt légal à parution.

Éditée par la SER-SA (principaux

actionnaires : Assas Éditions,

Bayard Presse)

Président du conseil d'administration

et directeur de la publication :

Thierry Lamboley, s.j.

Direction générale :

Marie-Hélène Denis

Deux encarts jetés

(Adf Musique et Bayard)

POUR COMMANDER À L'UNITÉ

www.revue-christus.com

ou en renvoyant ce bulletin

Derniers numéros disponibles :

- ☐ 253 – Migrations (janvier 2017 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 254 – Dans la ville (avril 2017 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 255 – Une spiritualité au féminin (juillet 2017 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 256 – Méditer (octobre 2017 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 257 – Une Histoire qui nous relie (janvier 2018 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 258 – L'esprit de jeunesse (avril 2018 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 259 – Décentrés pour aimer (juillet 2018 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 260 – Habiter le temps (octobre 2018 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 261 – Place aux émotions ! (janvier 2019 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 262 – La vie spirituelle en paroisse (avril 2019 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 263 – La présence de Dieu (juillet 2019 – 13 € ; étr. 14 €)
- ☐ 264 – Se dépasser ? (octobre 2019 – 13 € ; étr. 14 €)

Derniers numéros hors-série :

- ☐ 210 HS – Psychologie et vie spirituelle (15 € ; étr. 18 €)
- ☐ 218 HS – Vouloir ce que Dieu veut. Un appel, une aventure (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 222 HS – Le corps. Joies et blessures (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 226 HS – Les choix de vie. Nouveaux repères (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 230-2 HS – La pédagogie ignatienne (2^e éd., 18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 234 HS – Habiter la terre. Un regard spirituel sur l'écologie (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 238 HS – Management et spiritualité. L'épreuve de la responsabilité (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 242 HS – L'Eucharistie. Sacrement de la rencontre (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 246 HS – Famille. Terre d'espérance (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 250 HS – Miséricordieux. Un cœur proche des pauvres (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 254 HS – La place de l'autre (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 258 HS – Le discernement (18 € ; étr. 21 €)
- ☐ 262 HS – Maurice Bellet. Suivre le Christ aujourd'hui (18 € ; étr. 21 €)

BULLETIN DE COMMANDE

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code : Ville :

Courriel : Tél. :

À retourner, avec votre règlement par chèque à l'ordre de *Christus*
14, rue d'Assas - 75006 Paris - Tél. : 01 44 39 48 04 - Fax : 01 44 39 48 17
Courriel : abonnements.christus@ser-sa.com

Pays de provenance du papier :
Espagne - Taux de fibres recyclées : 0 %
Origines des fibres : papiers issus
de forêts gérées durablement
Impact sur l'eau : Ptot 0,020 kg/T

